

<<La>> vie et les aventures de Robinson Crusoe: Contenant sa naissance, son évasion de chez ses pere & mere, les voyages qu'il fit sur mer, & son séjour dans le Bresil

Aux Dépens de la Compagnie
Amsterdam; NLD 1765

Signatur: 251349-A.1 / FKB 6-070
Barcode: +Z200173406
Zitierlink: <http://data.onb.ac.at/rep/10AF2934>
Umfang: Bild 1 - 254

Nutzungsbedingungen

Bitte beachten Sie folgende Nutzungsbedingungen: Die Dateien werden Ihnen nur für persönliche, nichtkommerzielle Zwecke zur Verfügung gestellt. Nehmen Sie keine automatisierten Abfragen vor. Nennen Sie die Österreichische Nationalbibliothek in Provenienzanangaben. Bei der Weiterverwendung sind Sie selbst für die Einhaltung von Rechten Dritter, z.B. Urheberrechten, verantwortlich.

Hinweis: Das Dokument enthält hinterlegte Textdaten, die eine Suche in der Datei ermöglichen. Diese Textdaten wurden mit einem automatisierten OCR-Verfahren ermittelt und weisen Fehler auf.

L E S
AVENTURES

D E
ROBINSON CRUSOE.

PREMIERE PARTIE.

AVIS AUX RELIEURS

Pour placer les Figures.

Premiere partie.

LE Portrait de Robinson au Frontispice.

Robinson devant son Pere qui lui prédit toutes sortes de malheurs ,	page 3
Naufrage de Robinson , il est jetté dans une Isle déserte ,	80
Rêve & conversion de Robinson ,	169

Seconde partie.

Le Sauvage après sa délivrance se prosterne aux pieds de Robinson ,	101
Robinson s'embarque & quitte l'Isle où il avoit été plus de 28 ans ,	205

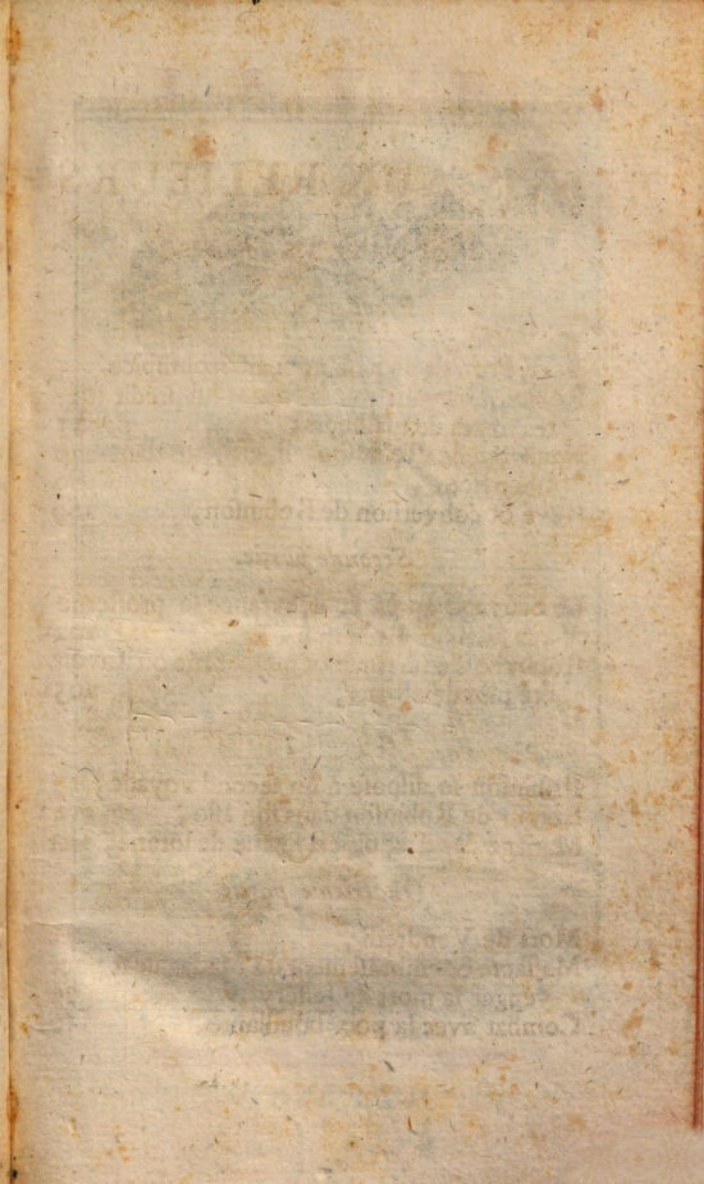
Troisieme partie.

Robinson se dispose à un second voyage ,	13
Retour de Robinson dans son Isle ,	52
Mariage des Anglois en forme de loterie ,	110

Quatrieme partie.

Mort de Vendredi ,	42
Massacre & embrâsement de Madagascar pour venger la mort de Jefféry ,	70
Combat avec la poix bouillante ,	116







ROBINSON CRUSOE.

L A V I E
E T L E S
A V E N T U R E S

D E

ROBINSON CRUSOE,

*Contenant sa naissance, son évafion de chez
fes Pere & Mere, les Voyages qu'il fit
fur mer, & fon fèjour dans le Brefil.*

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

PREMIERE PARTIE.



A A M S T E R D A M,
AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXV.

251.349 -A

(DEFOE, DANIEL)

THE HISTORY OF THE

ROBINSON CRUSOE

IN TWO VOLUMES

THE FIRST PART

OF THE HISTORY

OF THE

ROBINSON CRUSOE

IN TWO VOLUMES

THE FIRST PART

OF THE HISTORY

OF THE

ROBINSON CRUSOE

IN TWO VOLUMES

THE FIRST PART

OF THE HISTORY

OF THE

ROBINSON CRUSOE

IN TWO VOLUMES

THE FIRST PART

A-012108

CH



A

R



de c
nati
sem
en
Con
il ép
L



LA VIE
ET LES
AVENTURES
DE
ROBINSON CRUSOE.

PREMIERE PARTIE.



E suis né en l'année mil six cent trente-deux, dans la ville d'York, d'une bonne Famille, mais qui n'étoit point originaire de ce Pays-là. Mon Pere étoit étranger, natif de Brême, & fit son premier établissement à Hull. Il y acquit beaucoup de bien en négociant : ensuite renonçant au Commerce il alla demeurer à York, où il épousa ma Mere, dont les parens s'appel-

I. Partie.

A

loient *Robinson*. Cette Famille est une des meilleures du Comté ; c'est-là que j'ai été apellé *Robinson Kreutznar* : mais par une corruption de nom, qui est assez ordinaire en Angleterre, on nous appelle aujourd'hui, & même nous nous apellons & nous écrivons notre nom *Crusoe*. Mes compagnons ne m'en ont jamais donné d'autre.

J'avois deux freres plus âgés que moi, dont l'un étoit Lieutenant Colonel d'un Régiment d'Infanterie Anglois, commandé autrefois par le fameux Colonel Lockart, & fut tué à la Bataille de Dunkirk contre les Espagnols. Pour ce qui est du second, je n'ai jamais sçu ce qu'il étoit devenu ; & ne suis pas mieux instruit de sa destinée, que mon pere & ma mere l'ont été de la mienne.

Comme j'étois le troisieme garçon de la Famille, & que je n'avois appris aucun métier, je commençai bientôt à rouler dans ma tête force projets. Mon pere, qui étoit fort âgé, ne m'avoit pas laissé dans l'ignorance, il m'avoit donné la meilleure éducation qu'il avoit pu, soit en me dictant des Leçons de sa propre bouche, soit en m'envoyant à une de ces Ecoles publiques qu'il y a dans les campagnes, & il me destinoit à l'étude des Loix ; mais j'avois de toutes autres vues : le desir d'aller sur mer me dominoit uniquement : cette inclination me roidissoit si fort contre la volonté & même contre les ordres de mon

des
été
une
ire
ui,
cri-
ons

oi,
Ré-
ndé
art,
ntre
nd,
nu;
esti-
été

le la
mé-
dans
étoit
gno-
édu-
tant
at en
ubli-
& il
vois
r sur
e in-
voe
mon



Robinson devant son Pere, qui lui predit toute sorte de malheurs.

pere , d'une part ; me rendoit si sourd aux remontrances & aux sollicitations pressantes de ma mere & de tous mes proches d'autre part , qu'il sembloit qu'il y eût une espece de fatalité qui m'entraînoit secrètement vers cet état de souffrance & de misère où je devois tomber. Mon pere , qui étoit un sage & grave personnage , me donna d'excellens avis pour me faire renoncer à un dessein dont il voyoit bien que je m'étois entêté. Un matin , il me fit venir dans sa chambre où il étoit confiné à cause de la goutte , & il me parla fortement sur ce sujet. Il me demanda quelle raison j'avois , ou plutôt quelle étoit ma folle envie de vouloir quitter la maison de mon pere & ma Patrie , où je pouvois avoir de l'appui , & une belle espérance de pousser ma fortune par mon application & par mon industrie , & cela en menant une vie commode & agréable. Il me disoit qu'il n'y avoit que deux sortes de gens , les uns dénués de tout bien & sans ressource , les autres d'un rang supérieur & distingué , à qui il appartient de former de grandes entreprises , & d'aller par le monde chercher les Aventures , afin de s'élever & de se rendre fameux par une route peu frayée : que ce parti étoit de beaucoup trop au-dessus , ou trop au-dessous de moi : que mon état étoit mitoyen , ou tel , qu'on pouvoit l'appeller le premier étage de la vie bourgeoise : que par une longue expé-
A 2

ce il avoit reconnu que cette situation étoit la meilleure de toutes ; le plus à la portée de la félicité humaine ; nullement exposé à la misère , aux travaux & aux souffrances des Ouvriers mécaniques : mais exempte de l'orgueil & de la luxure , de l'ambition & de l'envie des Grands du monde. Il me disoit que je pouvois juger du bonheur de cet état par cela même que c'étoit celui que tous les autres hommes envioient ; que des Rois avoient souvent gémi sur les misérables suites d'une haute naissance ; qu'ils auroient souhaité de se voir placés au milieu des deux extrémités entre les grands & les petits : que le Sage s'étoit déclaré en faveur de cet état , & qu'il y avoit fixé le point de la vraie félicité , en priant qu'il n'eût ni pauvreté , ni richesse.

Il me faisoit remarquer une chose que je trouverois toujours dans la suite ; c'est que les calamités de la vie se partageoient entre les plus qualifiés & le bas peuple : mais que dans l'état de médiocrité il n'y avoit point tant de defastres & qu'on n'y étoit point sujet à tant de vicissitudes que dans le plus haut , ou dans le plus bas : que dis-je ? les maladies & les indispositions , soit du corps ou de l'esprit , y étoient moins fréquentes que parmi des gens qui par une suite naturelle de leur maniere de vivre gaignoient divers maux , ceux-ci par leurs débauches & leurs excès , ceux-là par un trop rude travail , ou faute de nourriture

& du nécessaire : qu'une fortune médiocre étoit réputée le siège de toutes les Vertus & de tous les plaisirs ; que la Paix & l'abondance en étoient les compagnes ; que la tempérance , la modération , la tranquillité , la santé , la société ; en un mot , tous les divertissemens honnêtes & désirables étoient attachés à ce genre de vie : que par cette voie les hommes finissoient doucement leur carrière , & la finissoient en paix , sans être foulés du travail des mains ni de celui de l'esprit ; sans se livrer à une vie servile pour gagner leur subsistance , ni à une suite continuelle de perplexités , qui troublent la tranquillité de l'ame & le repos du corps , sans sentir en soi-même ni la rage de l'envie , ni les aiguillons cuisans de l'ambition ; mais au contraire , jouissant des commodités de cette vie , en goûtant les douceurs & non les amertumes sensibles à leur propre bonheur , & apprenant par une expérience journaliere à le devenir de plus en plus.

Après quoi il m'exhorta dans les termes les plus pressans & les plus tendres à ne point faire un pas de jeunesse , à n'aller pas au-devant des calamités , dont la nature & ma naissance m'avoient mis à couvert ; que je n'étois pas dans la nécessité d'aller chercher mon pain ; qu'il feroit tout pour moi , & n'oublieroit rien pour me mettre en possession de cet état de vie qu'il venoit de me recommander : que si je n'é-

6 LES AVENTURES

tois pas content & heureux dans le monde, ce seroit sans doute ma propre faute ou ma destinée ; qu'après avoir fait son devoir en m'avertissant du préjudice que me causeroient de fausses démarches , il n'étoit plus responsable de rien : en un mot , que comme il travailloit à mon bonheur , si je voulois demeurer à la maison , & m'établir de la maniere qu'il le desiroit , aussi ne vouloit-il pas contribuer à ma perte en favorisant mon départ. Il conclut en me disant , que j'avois devant mes yeux l'exemple funeste de mon frere aîné , à qui il avoit pareillement représenté ces puissantes raisons pour le dissuader d'aller à la guerre des Pays-Bas ; mais qu'il n'avoit pu l'empêcher de suivre une résolution de jeune homme , ni de courir à sa perte en embrassant le parti qu'il lui défendoit. Il ajouta , qu'il ne cesseroit jamais de prier pour moi ; mais qu'en même-tems il osoit m'annoncer , que si je faisois ce faux pas , Dieu ne me beniroit point , & qu'à l'avenir j'aurois tout le loisir de réfléchir sur le mépris que j'aurois fait de ses conseils , sans trouver le moyen d'en réparer la perte.

Ce discours fut véritablement prophétique , quoi qu'à mon avis il ne le crut point tel ; & je remarquai sur la fin , que les larmes couloient abondamment de son visage , sur-tout quand il parla de la mort de mon frere. Mais lorsqu'il dit que j'aurois le loisir de me repentir , sans avoir person-

ne pour m'assister, il fut si ému, qu'il interrompit son discours, & m'avoua qu'il n'avoit pas la force de passer outre.

Je fus sincèrement touché d'un discours si tendre : je résolus de ne penser plus à aller voyager, mais plutôt de m'établir chez nous, suivant les intentions de mon pere. Mais hélas ! cette bonne disposition passa comme un éclair ; & pour prévenir désormais les importunités de mon pere, je résolus de m'éloigner de lui sans prendre congé. Néanmoins, je n'en vins pas si-tôt à l'exécution, & je modérai un peu l'excès de mes premiers mouvemens. Un jour que ma mere paroissoit un peu plus gaie qu'à l'ordinaire, je la pris à part : Je lui dis que ma passion pour voir le Monde étoit insurmontable ; qu'elle me rendoit incapable d'entreprendre quoi que ce soit avec assez de résolution pour en venir à bout, & que mon pere feroit mieux de me donner congé, que de me forcer à le prendre. Je la priai de faire réflexion que j'avois déjà dix-huit ans, & qu'il étoit trop tard pour entrer en apprentissage, ou pour devenir Clerc chez un Procureur : que si je l'entreprendois, j'étois sûr de ne finir jamais mon tems, de m'enfuir de chez le Maître avant le terme, & de m'embarquer. Mais si elle vouloit bien parler pour moi, & m'obtenir de mon pere la permission de faire un Voyage sur mer, je lui promettois, en cas que j'en revinsse, & que je ne m'en ac-

commodasse pas, de n'y plus retourner ; & de réparer ensuite ce tems perdu par un redoublement de diligence.

A ces propos ma mere se mit fort en colere : elle me dit que ce seroit peine perdue de parler à mon pere sur cette matiere ; qu'il étoit trop informé de mes véritables intérêts , pour donner son consentement à une chose qui me seroit si pernicieuse : qu'elle ne concevoit pas comment j'y pouvois encore penser , après l'entretien que j'avois eu avec lui , & malgré les expressions tendres & engageantes dont elle sçavoit qu'il avoit usé pour me ramener. En un mot , que si je voulois m'aller perdre , elle n'y voyoit point de remede ; mais qu'assurément elle n'y donneroit jamais son consentement , pour ne pas travailler d'autant à ma ruine ; & qu'il ne seroit jamais dit , que ma mere eût donné les mains à une chose que mon pere auroit rejetée.

Quoiqu'elle m'eût ainsi refusé , néanmoins j'ai appris dans la suite qu'elle avoit rapporté le tout à mon pere , & que pénétré de douleur il avoit dit en soupirant : « Ce » garçon pourroit être heureux s'il vouloit » demeurer à la maison , mais il sera le plus » misérable de tous les mortels , s'il va dans » les Pays étrangers ; je n'y consentirai jamais. »

Ce ne fut qu'un an après ceci que je m'échapai. Cependant je m'obstinois à fermer l'oreille à toutes les propositions qu'on me

faisoit d'embrasser une profession ; souvent même je me plaignois à mon pere & à ma mere qu'ils fussent si fermes à me contrecarrer dans ce à quoi je sentoie une inclination prédominante.

Mais un jour me trouvant à Hüll , où j'étois allé par hasard , & sans aucun dessein formé de prendre l'effort , j'y rencontrai un de mes camarades , qui étoit sur le point d'aller par mer à Londres , sur le Vaisseau de son pere. Il m'invita à aller avec eux , & pour mieux m'y engager , me tint le langage ordinaire des mariniers , sçavoir , qu'il ne m'en coûteroit rien pour mon passage. Là-dessus je ne consulte plus ni pere ni mere ; je ne me mets pas en peine de leur faire sçavoir de mes nouvelles : mais remettant la chose au hasard , sans demander la bénédiction de mon pere , ni implorer l'assistance du Ciel ; sans faire attention ni aux circonstances , ni aux suites , je me rendis à bord d'un Vaisseau qui alloit à Londres. Ce jour , le plus fatal de toute ma vie , fut le premier de Septembre de l'an mil six cent cinquante & un. Je ne pense pas qu'il y ait jamais un jeune Aventurier dont les infortunes aient commencé plutôt , & duré plus long-tems que les miennes. A peine le Vaisseau étoit-il sorti de la Riviere d'Humber , que le vent commença à fraîchir , & la mer à s'enfler d'une furieuse maniere. Comme je n'avois pas été sur mer auparavant , la maladie & la terreur s'emparant à la fois de mon

corps & de mon ame , me plongèrent dans un chagrin que je ne puis exprimer. Je commençai dès-lors à faire de sérieuses réflexions sur ce que j'avois fait , & sur la Justice Divine , qui châtoit en moi un enfant vagabond & défobéissant. Dès-lors tous les bons conseils de mes parens , les larmes de mon pere , les prieres de ma mere se présentèrent vivement à mon esprit ; & ma conscience , qui n'étoit pas encore endurcie , comme elle l'a été depuis , me reprochoit d'avoir méprisé des leçons salutaires , & de m'être éloigné de mon devoir envers mon pere , & envers Dieu.

Pendant ce tems-là la tempête se renforçoit , la mer s'agitoit de plus en plus ; & quoique ce ne fut rien en comparaison de ce que j'ai souvent vu depuis , & sur-tout de ce que je vis peu de jours après , toutefois c'en étoit assez pour ébranler un nouveau marinier , & un homme qui , comme moi , se voyoit dans un nouvel Elément. Je m'attendois à tout moment que les flots nous engloutiroient , & que chaque fois que le Vaisseau s'abaïssoit , il alloit toucher au fond de la mer pour n'en plus revenir. Dans cette angoisse je fis vœu plusieurs fois , que si Dieu me fauvoit de ce voyage , & qu'il me fît la grace de reprendre terre , je ne remonterois de mes jours sur un Vaisseau , & ne m'exposerois plus à de pareilles misères ; mais que je m'en irois tout droit chez mon pere , & me conduirois par ses conseils. C'est alors que

je vis clairement combien étoient justes ses observations sur l'état mitoyen de la vie ; combien il avoit passé ses jours doucement & agréablement , n'ayant eu à effuyer ni tempête sur la mer , ni disgrâce sur la terre. Ainsi me proposant la pénitence de l'Enfant prodigue , je résolus de retourner à la maison de mon pere.

Ces sages & saintes pensées durèrent autant de tems que dura la tempête , & même un peu au-delà. Le jour suivant le vent s'étoit abattu , la mer apaisée , & je commençois un peu à m'accoutumer. Je ne laissai pas d'être sérieux toute la journée , me sentant encore un peu indisposé du mal de mer. Mais à l'aproche de la nuit le tems s'éclaircit , le vent cessa tout-à-fait , une charmante soirée s'ensuivit ; le Soleil se coucha dans un lit exempt de nuage , & le lendemain il se leva de même. Ainsi , l'air qui n'étoit agité que de peu ou point de vent , l'onde unie comme la glace , le soleil qui brilloit , faisoient à mes yeux le plus délicieux des spectacles.

J'avois bien dormi pendant la nuit : & loin d'être encore incommodé du mal de mer , j'étois plein de courage , regardant avec admiration l'Océan , qui le jour d'au-paravant avoit été si courroucé & si terrible , & se faisoit voir dès-lors si calme & si agréable. Là-dessus, de crainte que je ne persistasse dans les bons propos que j'avois faits , mon compagnon , qui véritablement m'a-

voit engagé dans cette équipée , s'en vint à moi , & me donnant un coup sur l'épaule :
 » Eh bien , Camarade , dit-il , je gage que
 » vous aviez peur la nuit précédente , n'est-
 » il pas vrai ? ce n'étoit cependant qu'une
 » bouffée. *Comment* , dis-je , *vous n'apellez cela qu'une bouffée ? c'étoit une terrible tempête* « Une tempête ? repliqua-t-il , que
 » vous êtes innocent ! ce n'étoit rien du
 » tout : vraiment , vraiment , nous nous
 » moquons bien du vent , quand nous avons
 » un bon Vaisseau , & que nous sommes
 » au large : mais , Camarade , voulez-vous
 » que je vous dise la vérité ? c'est que vous
 » n'êtes encore qu'un novice : ça , ça , met-
 » tons-nous à faire du *Punch* * & que les
 » plaisirs de Bacchus nous fassent entière-
 » ment oublier la mauvaise humeur de Nep-
 » tune. Voyez-vous quel beau tems il fait
 » à cette heure » ? Enfin , pour abréger ce
 triste endroit de mon Histoire , nous suivî-
 mes le vieux train des gens de mer : on fit
 du Punch, je m'en enivrai , & dans une nuit
 de débauche je noyai tous mes repentirs ,
 toutes mes réflexions sur ma conduite pas-
 sée , toutes mes résolutions pour l'avenir.
 En un mot , comme à l'orage on avoit vu
 succéder le calme & la tranquillité sur les
 eaux , ainsi l'agitation de mes pensées finie ,
 ma crainte dissipée , mes premiers desirs re-

* C'est une boisson , dont se régale les Anglois. Elle est composée d'eau-de-vie , d'eau ordinaire , de jus de limon , & de sucre.

venus , j'oubliai entièrement les promesses & les vœux que j'avois formés dans la détresse. Il est bien vrai que j'avois quelques intervalles de réflexions , & que les bons sentimens revenoient quelquefois à la charge , comme il arrive dans ces sortes d'occasions : mais je les repoussois , & je tâchois de m'en guérir comme d'une maladie. Et prenant à tâche de bien boire & d'être toujours en compagnie , j'eus bientôt prévenu le retour de ces accès : car c'est ainsi que je les apellois. De sorte qu'en cinq ou six jours de tems , j'obtins sur ma conscience une victoire aussi complete , que le pourroit souhaiter un jeune homme qui cherche à en étouffer les remords. La Providence , suivant la méthode ordinaire en pareil cas , avoit déterminé de me laisser sans excuse : & puisque je ne reconnoissois pas mon Libérateur dans cette dernière occasion , celle qui devoit se présenter étoit telle , que le plus méchant garnement & le plus endurci qui fût parmi nous , confesseroit en même tems & le danger extrême où nous aurions été , & la main adorable qui nous en auroit tirés.

Le sixième jour de notre navigation nous arrivâmes à la rade d'Yarmouth. Comme le vent avoit été contraire , & le tems calme , nous n'avions fait que peu de chemin depuis la tempête. Ainsi nous fumes obligés de mouiller en cet endroit , & nous y demeurâmes , le vent continuant d'être contraire ,

& de souffler Sud-Ouest pendant sept ou huit jours, pendant lesquels plusieurs Vaisseaux de New castel entrèrent dans la même rade, le rendez-vous commun de ceux qui attendent un bon vent pour gagner la Tamise.

Néanmoins, nous n'aurions pas laissé écouler tant de tems, sans atteindre l'embouchure de cette Riviere à la faveur de la marée, n'eût été que le vent étoit trop rude, & qu'au quatrieme ou cinquieme jour il devint très-violent. Mais une rade passant pour aussi bonne qu'un havre, notre ancrage étant bon, & le fond où nous mouillions très-ferme, nos gens ne se mettoient en peine de rien, n'avoient aucun pressentiment de danger, & passaient le tems dans le repos & dans la joie, comme on fait sur mer. Mais le huitieme jour au matin le vent augmenta, & tout l'équipage fut commandé pour abattre les mâts du perroquet, & pour tenir toutes choses bien serrées & en bon ordre, afin de donner au Vaisseau tout l'allègement possible. Vers le midi la mer s'enfla prodigieusement, notre château gaillard plongeait à tout moment, & les flots inondèrent le Bâtiment plus d'une fois. Là-dessus le Maître fit jeter l'ancre-maitresse; mais nous ne laissâmes pas de chasser sur deux ancrs, après avoir filé nos cables jusqu'au bout.

Pour le coup la tempête étoit horrible, & je voyois déjà l'étonnement & la terreur

sur le visage des Matelots mêmes. Quoique le Maître fût un homme infatigable dans son emploi, qui est de veiller à la conservation du Vaisseau, cependant je l'entendois souvent, qui en passant près de moi à l'entrée & au sortir de sa cabane, proféroit tout bas ces paroles, ou autres semblables : *Grand Dieu, ayez pitié de nous ! nous sommes tous perdus ! c'est fait de nous !* Dans cette première confusion j'étois tout étendu, stupide, & immobile dans ma cahute, qui étoit au gouvernail, & je ne sçauois bien dire quelle étoit la situation de mon esprit. Je ne pouvois, sans honte, rapeller le souvenir de ma première repentance, dont j'avois foulé aux pieds tous les engagements par un endurcissement de cœur effroyable. Les horreurs de la mort, que j'avois cru tout-à-fait passées, ne pensant pas que ce second orage aprocheroit du premier, se réveillèrent, quand j'entendis dire au Maître, comme je le viens de conter, que nous allions tous périr. Je sortis de ma cahute pour voir ce qui se passoit dehors. Un plus affreux spectacle n'avoit jamais frappé ma vue ; les flots s'élevoient comme des montagnes, & venoient fondre contre nous de moment à autre : de quelque côté que je tournasse les yeux, ce n'étoit que consternation. Deux Vaisseaux passèrent auprès de nous pesamment chargés, qui avoient leurs mâts coupés rez-pieds, & nos gens s'écrièrent, qu'un Vaisseau qui étoit à un mille devant

nous , venoit de couler à fond. Deux autres Bâtimens , détachés de leurs ancres , avoient été jettés de la rade en pleine mer , voguant sans mâts à l'aventure. Les Bâtimens légers se trouvoient le moins en butte à la tourmente , comme étant moins accablés de leur propre poids , & il en passa deux ou trois tout proche de nous , qui couroient vent arrière avec la seule voile de beaupré.

Vers le soir le Pilote & le Contre-maître demandèrent au maître la permission de couper le mât de devant , à quoi ce dernier témoigna beaucoup de répugnance : mais le Contre-maître lui ayant représenté que si on ne le faisoit pas , le Vaisseau s'enfonceroit infailliblement : il y consentit ; & quand le mât de devant eût été coupé , celui du milieu branloit si fort , & donnoit de telles secouffes , qu'on fut obligé de le couper pareillement , & de rendre le pont ras d'un bout à l'autre.

Je vous laisse à penser en quel état j'étois dans cette conjoncture , moi qui n'avois point encore navigué , & à qui peu de chose avoit déjà causé une telle épouvante. Mais si je puis de si loin rapeller les pensées que j'avois , le souvenir des leçons que j'aurois dû tirer du dernier péril , & le mépris que j'en avois fait pour suivre ma première & méchante résolution , m'effrayoient plus que la mort. Ces réflexions jointes à l'horreur qui naissoit naturellement de la tempête , me jetterent dans une

situation qu'il n'est pas permis d'exprimer. Mais nous n'en devons pas être quittes à si bon marché ; la tempête continua avec tant de furie , que les Matelots eux-mêmes confessèrent n'en avoir jamais vu une pire. Notre Vaisseau étoit bon , mais extrêmement chargé , & si fort affaissé dans l'eau , que les Matelots s'écrioient de tems en tems qu'il alloit s'enfondrer. Je m'enquis de la signification de ce mot *enfondrer* , car je l'ignorois auparavant , & j'aurois dû en quelque façon chérir cette ignorance. Cependant , la tempête étoit si violente , que je voyois ce qu'on voit rarement , le Maître , le Contre-maître , & quelques autres des plus notables , faisant leur priere , s'attendant à tout moment que le Vaisseau iroit à fond. Pour surcroît , vers le milieu de la nuit , un homme qu'on avoit envoyé en bas pour visiter le fond de cale , s'écria , qu'il y avoit une ouverture , & un autre dit que nous avions quatre pieds d'eau. Alors on apella tout le monde à la pompe. Ce mot seul me jetta dans une telle consternation , que j'en tombai à la renverse sur mon lit , au bord duquel j'étois assis. Mais les gens du Vaisseau s'en vinrent me tirer de ma léthargie , & me dirent que si je n'avois été propre à rien jusqu'ici , j'étois à cette heure aussi capable de pomper qu'aucun autre. Sur quoi je me levai , & m'en allai à la pompe , où je travaillai vigoureusement. Pendant que ces

choses se passaient, le Maître voyant quelques Bâtimens légers de Charbonniers, qui ne pouvant tenir contre la tempête, étoient obligés de gagner le large, & qui vouloient venir vers nous, fit tirer un coup de canon, pour signal de l'extrême danger où nous étions. Moi qui ne sçavois ce que cela signifioit, je fus si étonné, que je crus le Vaisseau brisé, ou qu'il étoit arrivé quelqu'autre accident terrible; en un mot, je m'évanouis. Mais comme c'étoit en un tems auquel un chacun pensoit à sa propre vie, on ne prenoit pas garde à moi, ni à l'état où je me trouvois; seulement un autre prit ma place à la pompe, & me poussant à côté avec son pied, me laissa tout étendu, dans la pensée que j'étois mort, & je ne revins à moi que long-tems après.

On continuoit de pomper: mais l'eau croissant à fond de cale, & il y avoit toute aparence que le Vaisseau s'enfonbreroit; & quoique la tempête commençât tant soit peu à diminuer, il n'étoit pourtant pas possible qu'il voguât jusqu'à pouvoir entrer dans un Port. De sorte que le Maître persista à faire tirer le canon pour demander du secours. Un petit Bâtiment qui venoit justement de passer devant nous, hasarda un bateau pour nous secourir: ce ne fut qu'avec beaucoup de risque que ce bateau approcha, & il ne paroissoit nullement praticable que nous y entraissions,

ni qu'il nous abordât , quand enfin les rameurs faisant les derniers efforts , & exposant leur vie pour sauver la nôtre , nous leur jettâmes de l'arriere une corde avec une bouhée , & lui donnâmes une grande longueur. Eux bravant & la peine & le danger s'en faisirent , & nous , après les avoir tirés jusques sous la poupe , nous nous mîmes dans leur bateau. C'est en vain que nous aurions prétendu les uns & les autres , d'aborder à leur Vaisseau : ainsi tous convinrent qu'il falloit nous laisser flotter , mais tourner la pointe tant que nous pourrions vers la terre : & notre Maître promit que , si leur bateau étoit endommagé en touchant le sable , il en tiendrait compte au Maître de leur Vaisseau. Donc partie en ramant , partie en suivant le gré du vent , nous déclinâmes au Nord presque jusqu'à Winterton-Nefs.

Il n'y avoit guere plus d'un quart-d'heure que nous avions quitté notre Vaisseau , lorsque nous le vîmes couler à fond : & c'est alors que j'appris , pour la première fois , ce qu'on entendoit par couler à fond en termes de marine ; mais j'avoue franchement que j'avois la vue un peu trouble , & qu'à peine je pouvois discerner les choses , quand les Matelots me dirent que le Bâtiment enfonçoit. Car dès le moment que je m'étois mis , ou plutôt qu'ils m'avoient mis dans le bateau , j'étois comme un homme pétrifié , tant à cause de la peur

qui m'avoit faisi , que de ce que j'antici-
pois par mes réflexions toutes les horreurs
de l'avenir.

Pendant ce tems-là , nos gens faisoient
force de rames pour aprocher de terre
tant que nous pourrions ; & lorsque le bâ-
teau étoit au-dessus des vagues , d'où l'on
avoit une vaste découverte , nous voyons
grand nombre de personnes qui accouroient
le long du rivage pour nous assister dès que
nous serions proches. Mais nous n'avan-
cions que peu vers la terre , & même nous
ne pouvions pas aborder jusqu'à ce que
nous eussions passé le fanal de Winterton :
car au-delà , la Côte s'enfonce à l'Ouest ,
du côté de Cormer , & ainsi elle brisoit un
peu la violence du vent. Ce fut en cet
endroit , & non sans de grandes difficul-
tés , que nous descendîmes tous heureu-
sement à terre. De-là nous allâmes à pied à
Yarmouth , où nous fumes traités d'une
maniere capable de soulager des infortu-
nés ; c'est-à-dire , avec beaucoup d'humani-
té , soit de la part du Magistrat , qui nous
assigna de bons quartiers , soit par des
Marchands particuliers , & des Propriétaires
de Vaisseaux , qui nous donnerent assez
d'argent , ou pour aller à Londres , ou pour
retourner à *Hull* , si nous le jugions à
propos.

C'est alors que je devois avoir le juge-
ment de prendre le chemin de Hull pour
m'en retourner à la maison. C'est la route

qu'il m'auroit fallu tenir pour devenir heureux ; & mon pere , qui étoit un emblème de celui dont il est parlé dans la parole de l'Evangile , auroit même tué le veau gras : car ayant appris que le Vaisseau , sur lequel je m'étois embarqué , avoit fait naufrage dans la rade d'Yarmouth , il fut long-tems avant de sçavoir que je n'avois pas été noyé.

Mais ma mauvaise destinée m'entraînoit avec une force irrésistible ; & bien que souvent la raison & le jugement criaissent tout haut qu'il falloit m'en retourner chez moi , je ne pouvois pourtant m'y résoudre. Je ne sçai quel nom donner à ceci , ni ne prétends point affirmer que c'est un decret inviolable , qui nous pousse à être les instrumens de notre propre malheur , & à nous lancer dans le précipice qui est à nos pieds & devant nos yeux. Mais véritablement il falloit que je fusse en quelque sorte destiné à une misère certaine & inévitable , pour prendre un parti si directement contraire à de solides raisonnemens & à ma propre conviction , & dont le danger extrême que j'avois couru dès le commencement en deux tempêtes consécutives , étoit une leçon pathétique qui auroit pu me détourner.

Mon Camarade , qui avoit contribué à mon endurcissement , & qui étoit le fils du Maître , étoit maintenant bien plus découragé que moi. La première fois qu'il me parla à Yarmouth , (ce qui n'arriva qu'au second ou au troisième jour , parce que

nous étions partagés en différens quartiers de la ville , (je m'aperçus qu'il avoit changé de ton , il me demanda d'un air fort mélancolique , & en secouant la tête , comment je me portois , & dit à son Pere qui j'étois , & que je m'étois mis de ce voyage pour un essai , dans le dessein d'en faire d'autres. Le pere se tournant de mon côté d'un air grave & touché : Jeune homme , dit-il , vous ne devez jamais plus retourner sur mer ; vous devez prendre ceci pour une marque certaine & visible qu'il ne faut pas que vous fréquentiez cet élément. Monsieur , lui dis-je , pourquoi cela ? Est-ce que vous renoncez à la mer ? Mon cas , repliqua-t-il , est bien différent ; je suis marinier de profession , c'est ma vacation , il est de mon devoir de la remplir. Au lieu que vous n'avez entrepris ce voyage que pour essayer , & vous voyez quel avant-goût la Providence vous a donné de ce à quoi vous devez vous attendre , en cas que vous persistiez ; peut-être êtes-vous la cause de tout ce qui nous est arrivé , comme fut autrefois Jonas sur le Vaisseau de Tarfcis. Car enfin , ajouta-t-il , qui êtes-vous , je vous prie , & pour quel sujet vous étiez-vous embarqué ? Sur cela je lui fis une partie de mon histoire ; mais il m'interrompit sur la fin ; & s'emportant d'une étrange maniere , il s'écria , qu'avois-je donc fait pour mériter d'avoir à mon bord un tel malheureux ? Non , je ne voudrois pas ,

pour tous les biens du monde , monter de-rechef sur un vaisseau où vous seriez. C'étoit-là , comme j'ai déjà dit , un vrai emportement , mais où le chagrin de la perte qu'il avoit soufferte avoit beaucoup de part , & où il passoit les limites de son autorité. Quoiqu'il en soit , il me parla ensuite avec beaucoup de gravité ; il m'exhorta à m'en aller chez mon pere , à ne pas tenter , à mon dam , la Providence , à reconnoître que le Ciel étoit visiblement courroucé contre moi ; & enfin , jeune homme , dit-il , sçachez que si vous ne vous en retournez , vous ne trouverez par - tout que mauvais succès & que désastre , jusqu'à ce les paroles de votre pere se vérifient en vous.

Je lui répondis fort peu de choses ; nous nous séparâmes bientôt après , & je ne l'ai jamais vu depuis , ni ne sçais point quelle route il prit. Quant à moi , comme j'avois quelqu'argent dans ma poche , je m'en allai par terre à Londres. Là , aussi-bien qu'en chemin , j'eus de grands débats avec moi-même sur le genre de vie que je devois prendre ; sçavoir si je m'en irois à la maison , ou bien sur mer.

Pour ce qui étoit du premier article , la honte rejettoit bien loin les plus saines pensées qui se presentoient à mon esprit. Je m'imaginois d'abord que je serois montré au doigt dans tout le voisinage , & que j'aurois honte de paroître , non devant mon

pere & ma mere seulement , mais même devant qui que ce soit. D'où j'ai souvent pris occasion de remarquer combien est perverse & brutale l'humeur ordinaire de la plupart des hommes , & sur-tout des jeunes gens , qui , au lieu de se guider par la raison en telles occasions , ont à la fois honte de pécher & honte de se repentir , rougissans , non pas de l'action qui doit les faire passer pour des insensés , mais de l'amendement , qui seul leur peut mériter le titre de sages.

Cependant je demeurai quelque tems dans cet état d'irrésolution , ne sçachant ni quel parti , ni quel genre de vie j'embrasserois. Je continuois d'avoir une répugnance invincible à m'en retourner chez nous ; à mesure que le tems se passoit , le souvenir de ma dernière détresse s'effaçoit de mon imagination ; & s'il me venoit quelques legers desirs de retour , ils s'amortissoient tellement , qu'enfin j'en perdis tout-à-fait la pensée , & je cherchai à faire un Voyage.

Cette influence maligne qui m'avoit premièrement entraîné hors de la maison de mon pere , qui m'avoit inspiré le dessein bizarre & téméraire de pousser ma fortune , qui s'étoit emparé de moi jusqu'à me rendre sourd aux avis , aux remontrances , & même aux ordres de mon pere ; cette influence, dis-je , quoiqu'elle fût , me fit concevoir de toutes les entreprises la plus funeste

neſte. Je m'embarquai ſur un Vaiſſeau qui alloit aux côtes de l'Afrique , ou pour parler le langage ordinaire des Matelots , pour un Voyage de *Guinée*.

Dans toutes ces aventures , ce fut un malheur pour moi que je ne m'embarquaſſe pas en qualité de ſimple Matelot , car ſur ce pied j'aurois à la vérité travaillé plus fort que de coutume , mais en même-tems j'aurois apris la marine , & me ferois rendu capable de devenir Pilote ou Lieutenant , & peut-être maître d'un Vaiſſeau. Mais en ceci comme en toute autre choſe , j'étois deſtiné à choiſir le plus mauvais ; & me ſentant de l'argent dans la poche , & de bons habits ſur le corps , je ne voulois point aller à bord qu'en habit de Gentil-homme : de cette maniere je n'y avois aucun emploi , ni ne me mettois en état d'en avoir.

Dès que je fus arrivé à Londres , je fus aſſez heureux pour tomber en bonne compagnie : choſe qui n'arrive pas toujours à un jeune homme auſſi libertin & mal aviſé que je l'étois : le Diable ne manque guere de tendre ſes pieges , mais je fus ſi heureux que de n'y pas donner. La premiere perſonne avec qui je fis connoiſſance , fut un Maître de Vaiſſeau , lequel avoit été ſur la Côte de *Guinée* , & ayant eu un fort heureux ſuccès , étoit réſolu d'y retourner. Cet homme trouva du plaiſir à ma con-
verſation , qui n'étoit pas tout-à fait déſa-
gréable en ce tems-là ; & m'entendant dire

que j'avois envie de voir le monde, il me proposa de m'embarquer avec lui pour le même Voyage ; que je ne serois pas obligé de faire aucune dépense, que je mangerois avec lui, & serois son compagnon ; que si je voulois emporter quelque chose avec moi, je jouirois de tous les avantages que peut me procurer le commerce ; & que peut-être le gain qui m'en reviendrait ne frustreroit pas mes espérances.

J'embrassai l'offre, & me liant d'étroite amitié avec le Capitaine qui étoit honnête homme & alloit droit, j'entrepris de faire le voyage avec lui. Je mis à l'aventure une somme, qui étoit à la vérité petite, mais qui se multiplia considérablement par la probité & le désintéressement du Capitaine. Elle montoit en tout à quarante livres sterling, que j'employai en quincailleries suivant son conseil. J'avois amassé cet argent avec l'assistance de quelques-uns de mes parens, qui avoient correspondance avec moi, & qui, comme je crois, avoient engagé mon pere ou ma mere à contribuer autant que cela à ma premiere aventure.

Je puis dire que de tous mes Voyages celui-ci est le seul qui m'ait réussi : j'en suis redevable à la bonne foi & à la générosité de mon Ami le Capitaine. Car, parmi plusieurs autres avantages que j'avois avec lui, j'eus encore celui d'apprendre passablement les Mathématiques, les regles de la Navigation, à tenir un compte de la course du

Vaisseau , & à faire mes observations. Enfin , je m'acquis des connoissances absolument nécessaires à un Marinier ; & s'il se plaisoit à m'enseigner , je me plaisois à apprendre : tellement que ce voyage me rendit à la fois & Matelot & Marchand. En effet , j'en rapportai cinq livres & neuf onces de poudre d'or pour mon aventure , ce qui me valut à Londres environ trois cens livres sterling. Ce succès m'inspira de vastes projets , qui depuis causerent ma ruine entière.

Quelque fortuné que je fusse en ce voyage , je n'y fus cependant pas exempt d'infortune. Entr'autres choses j'y étois toujours malade , & j'eus une fièvre ardente causée par les chaleurs du climat : car notre principal commerce se faisoit sur cette Côte , qui s'étend depuis le quinziesme degré de latitude Septentrionale jusqu'à la Ligne.

Enfin , j'étois devenu Marchand de Guinée ; mais pour mon malheur , ce bon ami , le Capitaine du Vaisseau , étoit mort peu de jours après notre arrivée. Néanmoins , je me résolus à refaire le même voyage , & me rembarquai sur le même Vaisseau avec un homme , qui la première fois en avoit été le Pilote , & cette seconde en avoit le commandement. Jamais navigation ne fut plus malheureuse que celle-ci ; car quoique je portasse avec moi moins de cent pieces de l'argent que j'avois gagné , & que j'en eusse encore laissé deux autres cens entre les mains de la veuve de mon

ami défunt, laquelle en usa avec beaucoup d'équité, il ne laissa pas de m'arriver d'étranges malheurs. Le premier fut, qu'en faisant route vers les Canaries, ou plutôt entre ces Isles & la Côte d'Afrique, nous fumes surpris à la pointe du jour par un Corsaire Turc de Salé, qui nous donna la chasse avec toutes ses voiles. De notre côté, nous mîmes au vent toutes celles que nous avions, & que nos mâts pouvoient porter pour nous sauver; mais voyant qu'il gagnoit sur nous, & qu'au bout de quelques heures il ne manqueroit pas de nous avoir atteints, nous nous préparâmes au combat. Nous avions à bord douze canons, l'Ecumeur en avoit dix-huit. Sur les trois heures après midi, il fut à notre portée, commença l'attaque & fit une méprise; car au lieu de nous prendre en arriere, comme c'étoit son dessein, il fit une décharge sur un de nos côtés, ce que voyant, nous y pointâmes huit de nos canons pour soutenir son attaque, & lâchâmes une bordée qui le fit reculer; ce ne fut pourtant qu'après nous l'avoir rendue, & en faisant jouer sa mousqueterie, qui étoit de près de deux cens hommes. Cependant nos gens se tenoient fermes, aucun d'eux n'avoit été touché. Il se prépara à renouveler le combat, & nous à le soutenir. Mais étant venu de l'autre côté à l'abordage, soixante des siens se jetterent sur notre Pont, & commencerent

à jouer de la hache, coupant & taillant mâts & cordages. De notre côté nous les recevions à coups de mousquets, de demi-piques, de grenades & autres choses semblables ; enforte que nous les chassâmes par deux fois de dessus notre Pont. Néanmoins, pour ne pas insister sur cette époque lugubre de notre histoire, le Vaisseau étant désarmé, trois de nos gens tués, & huit autres blessés, nous fûmes contraints de nous rendre, & emmenés prisonniers à Salé, qui est un Port appartenant aux Maures.

Les traitemens qu'on me fit-là, ne furent point si terribles que je l'aurois cru d'abord, & je ne fus point emmené avec le reste de nos gens loin dans le Pays, au lieu où l'Empereur fait sa demeure ; mais le Capitaine du Corsaire me garda pour sa part de la prise, comme étant jeune & agile, & par conséquent tout propre pour lui. Un changement de condition si étrange, qui de Marchand me faisoit Esclave, m'abyma de douleur. Je me ressouvins du discours vraiment Prophétique de mon pere, qui m'avoit prédit que je serois misérable, & que je n'aurois personne pour me secourir dans ma misere. Ne connoissant pas un plus haut période de calamité, il me paroissoit que la prédiction étoit entièrement accomplie : que la main de Dieu s'étoit apesantie sur moi, & que j'étois perdu sans ressource. Mais hélas ! ceci n'étoit qu'un

échantillon des maux que je devois souffrir, comme on le verra par la suite de cette Histoire.

Comme mon nouveau Patron, ou, si vous voulez, mon nouveau Maître m'avoit emmené chez lui dans sa maison, j'espérois qu'il me prendroit avec lui lorsqu'il iroit en mer, que sa destinée seroit tôt ou tard d'être pris par un Vaisseau de guerre Espagnol ou Portugais, & que de cette maniere je recouvrerois ma liberté; mais cette espérance s'évanouit bientôt; car lorsqu'il s'embarqua, il me laissa à terre pour soigner son petit jardin, & pour faire les fonctions ordinaires d'un Esclave dans la maison; & quand il fut de retour de sa course, il m'ordonna de coucher dans sa cabane, pour prendre garde au Vaisseau.

Etant à bord, je ne pensois à autre chose qu'à m'échaper, & à la maniere dont je m'y prendrois pour cela; mais après y avoir bien médité, je ne trouvois aucun expédient qui pût satisfaire un esprit raisonnable, ni qui fût tant soit peu plausible: car je n'avois personne à qui je pusse me communiquer, ni qui voulût s'embarquer avec moi; nul compagnon d'esclavage, pas un seul Anglois, Irlandois, ou Ecossois; j'étois seul de cette Nation, tellement que pendant deux ans entiers je ne vis pas la moindre aparence de pouvoir exécuter un tel projet, bien que j'en récréasse souvent mon imagination.

Au bout d'environ deux ans, il se presenta une occasion assez singuliere, qui reveilla en moi la pensée que j'avois conçue dès long-tems de travailler au recouvrement de ma liberté. Comme mon Patron restoit à terre plus long-tems que de coutume, & qu'il n'équipoit point son Vaisseau, & cela faure d'argent, à ce que j'appris, il ne manquoit point deux ou trois fois la semaine de sortir avec la grande Chaloupe, pour pêcher dans la rade. Alors il me menoit avec lui, aussi-bien qu'un jeune Maresco, pour ramer dans le bateau; nous lui donnions tous deux du divertissement, & je me montrai fort adroit à la pêche; enfin il étoit si content, que quelquefois il m'envoyoit avec un Maure de ses parens, & le jeune Maresco, pour lui pêcher un plat de poisson.

Il arriva une fois, qu'étant allé pêcher le matin dans un grand calme, il s'éleva tout-à-coup un brouillard si épais, qu'il nous déroba la vue de la terre, quoique nous n'en fussions pas éloignés d'une demie lieue. Nous nous mîmes à ramer sans tenir de route certaine; nous travaillâmes tout le jour & toute la nuit suivante: le lendemain au matin nous nous trouvâmes en pleine mer; au lieu de nous aprocher du rivage, nous nous en étions éloignés tout au moins de deux lieues: mais nous retournâmes à bon port, quoique ce ne fût pas sans beaucoup de peine, & même sans quelque danger; car le vent commençoit

à être un peu fort, & sur-tout nous avions grande faim.

Cet accident rendit notre Patron plus précautionné pour l'avenir. Il résolut donc de n'aller plus à la pêche sans un compas & quelques provisions, d'autant qu'il avoit en sa disposition le grand bateau du Vaisseau Anglois qu'il avoit pris sur nous. Ainsi il ordonna à son Charpentier, qui étoit aussi un Esclave Anglois, de construire au milieu de ce bateau une cahute semblable à celle d'une barque, laissant suffisamment d'espace derrière & devant; là, pour manier le gouvernail & hâler la grande voile; ici, pour le mouvement libre de deux personnes, qui pussent par conséquent aplester* ou enverguer*, & faire toute la manœuvre. Ce bateau cingloit avec une voile latine ou triangulaire, laquelle portoit par-dessus la cabane: dans cette cabane, qui étoit fort étroite & fort basse, le Capitaine avoit assez de place pour y coucher, avec un ou deux Esclaves, pour une table à manger, pour de petites armoires à mettre telles liqueurs qu'il voudroit, & particulièrement son pain, son ris, & son café.

Il sortoit souvent avec ce bateau pour aller à la pêche, & comme j'avois l'adresse de lui attraper beaucoup de poisson, il n'alloit jamais sans moi.

* Deux termes de Marinier, dont le premier signifie déplier, l'autre serrer les voiles.

Or il arriva qu'il avoit fait partie avec deux ou trois Maures , qui étoient de quelque distinction dans ce lieu-là , pour sortir un jour avec ce bateau , afin de pêcher & de se récréer. A cet effet , il avoit fait des provisions extraordinaires qu'il fit embarquer la veille dans le bateau , & il m'ordonna de tenir tout prêt trois fusils avec du plomb & de la poudre , qu'il y avoit à bord du Vaisseau , parce qu'ils avoient dessein de prendre le plaisir de la chasse aussi bien que celui de la pêche.

Je préparai toutes choses conformément à ses ordres. Le lendemain au matin je l'attendois dans le bateau , que j'avois bien lavé & rendu bien propre , & où j'avois arboré les flammes & les pendans : en un mot , je n'avois rien oublié de ce qui pouvoit contribuer à bien recevoir ces hôtes ; lorsque je vis venir mon Patron tout seul , qui me dit que ses convives avoient remis la partie à une autre fois , à cause de quelques affaires qui étoient survenues. Il m'ordonna en même-tems d'aller avec le bateau , accompagné comme de coutume , de l'homme & du jeune garçon , pour lui prendre du poisson , parce que ses amis devoient souper chez lui , & il m'enjoignit de le porter à sa maison dès aussi-tôt que j'en aurois attrapé ; à quoi je me disposai d'abord d'obéir.

Ce moment fit naître mon premier dessein de m'affranchir de mon esclavage :

car je considérois que j'étois sur le point d'avoir un petit Vaisseau à mon commandement ; & dès que mon Maître se fût retiré , je commençai à me préparer , non pas à une pêche , mais à un voyage , quoique je ne fusse , ni ne pensasse pas même quelle route je prendrois. En effet , celle qui devoit m'éloigner de ce triste séjour , quelle qu'elle fût , me paroissoit toujours assez favorable.

La premiere démarche que je fis , ce fut de m'adresser à ce Maure , sous le spécieux prétexte de pourvoir à notre subsistance pour quand nous serions à bord. Je lui dis donc qu'il ne nous falloit pas présumer de manger du pain de notre Patron ; il répondit que j'avois raison ; ainsi il alla chercher un panier de biscuit de leur façon , trois jarres d'eau fraîche , qu'il apporta à bord. Je sçavois l'endroit où étoit placée la cave , dont la structure faisoit bien voir que c'étoit une prise faite sur les Anglois. J'en allai tirer les bouteilles , & les portai au bateau , dans le tems que le Maure étoit à terre ; circonstance qui lui donnoit à juger qu'elles avoient été là auparavant pour l'usage de notre Maître. J'y transportai encore une grande piece de cire , pesante de plus de cinquante livres , avec un paquet de ficelle , une hache , un marteau ; toutes lesquelles choses nous furent dans la suite d'un grand usage , & sur-tout la masse de cire pour faire des chandelles. Je ten-

dis à mon homme un autre piège dans lequel il donna tout bonnement, & voici comment. Son nom étoit Ismaël, & c'est ce qu'ils appellent en ce Pays-là Muli, ou Moëli. Moëli, lui dis-je, nous avons ici les fusils de notre Patron, ne pourriez-vous pas nous procurer de la poudre & du menu plomb ? car nous pourrions très-bein tuer des Alcamies (qui est une espece d'oiseau aquatique) pour nous autres : & je sçai qu'il a laissé à bord du Vaisseau, les provisions de la Sainte-Barbe : oui-dà, repliqua-t-il, j'en vais chercher ; & conformément à sa parole il apporta bientôt deux poches de cuir, l'une fort grande, où il y avoit environ une livre & demie de poudre & même davantage, l'autre pleine de plomb avec quelques balles parmi : celle-ci pesoit bien cinq ou six livres, & nous mêmes tout cela dans le bateau. De mon côté j'avois trouvé de la poudre dans la chambre du Capitaine, & j'en remplis une des grandes bouteilles que j'avois trouvées dans la cave, après avoir versé dans un autre le peu qui restoit dedans. Nous étant ainsi pourvus de toutes les choses nécessaires, nous mîmes à la voile, & sortîmes du Port pour aller à la pêche. Le Château qui est à l'entrée du Port, sçavoit qui nous étions, & ne prit pas connoissance de notre sortie. A peine étions-nous à un mille du Port, lorsque nous amenâmes notre voile, & nous assîmes pour pêcher. Le

vent souffloit Nord-Nord-Est, & par conséquent étoit contraire à mes desirs; car s'il eût été Sud, j'aurois été assuré de gagner les Côtes d'Espagne, du moins de me rendre dans la Baye de Cadix. Mais de quelque côté que vînt le vent, ma résolution étoit de quitter cette horrible demeure, & d'abandonner le reste au destin.

Nous pêchâmes long-tems sans rien prendre; car lorsque je sentoie un poisson à mon hameçon, je n'avois garde de le tirer hors de l'eau de peur que le Maure ne le vît. Alors je lui dis, ceci ne vaut rien qui vaille; notre Maître n'entend point raillerie, il veut être bien servi, il faut aller plus loin. Lui, qui n'entendoit point malice, opina de même; & étant allé à la proue, il aplesta les voiles. Moi qui étoit au gouvernail, je conduisis le bateau près d'une lieue plus loin, après quoi je fis amener*, faisant mine de vouloir pêcher. Mais tout-à-coup laissant le timon au petit garçon, je m'avançai vers la proue, où le Maure étoit, & faisant comme si je me baissois pour ramasser quelque chose qui étoit derrière lui, je le saisis par surprise, lui passant le bras entre les deux cuisses, je le lançai tout net hors du bord dans la mer. D'abord il revint au-dessus de l'eau, car il nageoit comme un canard; il m'appella, il me supplia de le recevoir à bord, protestant de me suivre d'un bout du monde.

* C'est à-dire, abattre la Vergue pour arrêter.

de à l'autre si je voulois. Il nageoit avec tant de vigueur derriere le bateau , qu'il m'alloit bientôt atteindre , parce qu'il ne faisoit que peu de vent : ce que voyant , je cours à la cahute , j'en tire un des fusils , je le couche en joue , & lui parlai de la sorte : Ecoutez , mon ami , je ne vous ai point fait de mal , ni ne vous en ferai point , pourvu que vous restiez en repos. Vous sçavez assez bien nager pour gagner le rivage ; la mer est calme , hâtez-vous d'en profiter pour faire le chemin que vous avez d'ici à terre , & nous nous quitterons bons amis : mais si vous aprochez de mon bord , je vous décharge un coup de fusil à la tête , car je suis résolu d'avoir ma liberté. A ces mots il ne repliqua rien , se retourna d'un autre côté , & se mit à nager vers la Côte. C'étoit un excellent nageur , ainsi je ne doute point qu'il n'y ait aisément abordé.

Je me serois déterminé à noyer le petit garçon , & j'aurois été bien-aïse de garder le Maure avec moi ; mais il n'étoit pas sûr de se fier à lui. Après que je m'en fus défait de la maniere que je viens de dire , je me tournai vers le petit garçon , qui s'appelloit Xuri. Xuri , lui dis-je , si vous me voulez être fidele , je ferai votre fortune ; mais à moins que vous ne me le promettiez en mettant la main sur votre face , & que vous ne me le juriez par Mahomet & par la barbe de son pere , il faut que je vous jette aussi dans la mer. Ce petit garçon me

fit un sourire , & me parla si innocemment, qu'il m'ôta tout sujet de défiance ; ensuite il fit serment de m'être fidèle , & d'aller avec moi par-tout où je voudrois.

Tandis que le Maure , qui étoit à la nage fut à la portée de ma vue , je ne changeai point de route , aimant mieux bouliner contre le vent , afin qu'on crût que j'étois allé vers le Détroit. En effet, l'on ne se seroit jamais imaginé qu'un homme dans son bon sens pût prendre d'autre parti , ni que nous ferions voile au Sud , vers des régions toutes barbares , où des Nations entieres de Negres nous enveloperoient selon toutes les apparences avec leurs canots , pour nous égorger , & où nous ne pourrions prendre terre sans nous exposer à être dévorés par des bêtes féroces , ou par des hommes sauvages plus cruels que les bêtes mêmes.

Mais dès qu'il commença à faire un peu sombre , & que je vis que la nuit aprochoit, j'altérai ma course , & mis le cap droit au Sud-quart au Sud-Est , tirant un peu vers l'Est , pour ne pas trop m'écarter de terre ; & comme j'avois un vent frais & favorable , & que la surface de la mer étoit riante & paisible , je fis tant de chemin , que je crois que le lendemain sur les trois heures après midi , lorsque je découvris premierement la terre , je ne pouvois pas être à moins de cent cinquante mille de Salé vers le Sud , bien au-delà

des domaines de l'Empereur de Maroc , ou de quelqu'autre Roi de ses voisins , car nous n'y vîmes ame du monde.

Cependant , je redoutois si fort les Maures , & j'avois si grande peur de tomber entre leurs mains , que je ne voulus ni m'arrêter , ni prendre terre , ni mouiller l'ancre , mais je continuai ma course pendant cinq jours entiers que dura ce vent favorable , au bout duquel tems le vent changea & devint Sud. Alors je conclus , que si j'avois à mes trouffes aucun Bâtiment de Salé , il cesseroit de me donner la chasse. Ainsi je me hasardai à aprocher de la Côte , je jetai l'ancre à l'embouchure d'une petite riviere , dont j'ignorois le nom , la situation , la latitude , le Pays par où elle passoit , les Peuples qui en habitoient les bords ; je ne vis , ni ne me souciois de voir aucune personne : ce dont j'avois plus de besoin étoit de l'eau fraîche. C'est sur le soir que nous entrâmes dans cette petite Baye ; je résolus dès aussi-tôt qu'il seroit nuit d'aller à la nage , & de reconnoître le Pays. Mais la nuit étant venue , nous entendîmes un bruit si épouventable , causé par les hurlemens & les rugissemens de certaines bêtes sauvages , dont nous ne sçavions point l'espece , que le pauvre petit garçon faillit à en mourir de peur , & me supplia instamment de ne vouloir point débarquer jusqu'à ce qu'il fût jour. Je me rendis à sa priere , & je lui dis : » non Xuri , je ne veux

» point débarquer maintenant ; mais aussi ,
» ajoutai-je , le jour pourra nous faire voir
» des hommes , qui sont aussi à craindre
» pour nous que ces Lions. » *Alors* , rep-
prit-il en riant , *nous tirer à eux un bon coup*
de fusil , pour faire eux prendre fuite ; car
Xuri n'avoit pas appris à parler un langage
plus pur , en conversant avec nos Escla-
ves. Cependant , j'étois bien-aîsé de voir
qu'il eût si bon courage ; & pour le for-
tifier encore davantage , je lui donnai un
petit verre de liqueur , que je tirai de la ca-
ve de notre Patron. Après tout , l'avis de
Xuri étoit bon : aussi le suivis-je : nous jet-
tâmes notre petite ancre , & nous demeu-
râmes coi toute la nuit ; je dis que nous
demeurâmes coi , car il n'étoit pas possible
de dormir , parce que quelque-tems après
nous aperçûmes des animaux d'une gros-
seur extrême , & de plusieurs sortes , aus-
quels nous ne sçavions quel nom donner ,
qui descendoient vers le rivage , & cou-
roient dans l'eau , où ils se lavoient , & se
veautroient pour se rafraîchir ; & ils pouf-
soient des cris si terribles , que de mes jours
je n'ouis rien d'aprochant.

Xuri étoit dans une frayeur terrible ; & à
ne point mentir , je n'en étois pas exempt.
Mais ce fut bien pis , quand nous entendî-
mes un de ces animaux énormes , qui venoit
à la nage vers notre Bateau. A la vérité nous
ne le pouvions pas voir , mais il étoit aisé de
connoître au bruit de ses nazeaux , que ce

devoit être une bête prodigieusement grosse & furieuse. Xuri disoit que c'étoit un Lion, & cela pouvoit bien être ; & le pauvre garçon me crioit de lever notre ancre, & de nous enfuir à force de rames. Mais je lui répondis que cela n'étoit point nécessaire, qu'il suffiroit bien de filer notre cable avec une bouée, de nous écarter en mer, & qu'il ne pourroit pas nous suivre fort loin. Je n'eus pas plutôt achevé ces paroles, que j'aperçus cet animal, quel qu'il fût, qui n'étoit pas à plus de deux toises loin de nous, ce qui m'effraya un peu ; mais enfin je courus d'abord à l'entrée de la Cabane, où je pris mon fusil & tirai dessus ; sur quoi il se tourna bien vite d'un autre côté, & s'en retourna au rivage en nageant.

Mais il est impossible de donner une juste idée des cris & des hurlemens horribles qui s'élevèrent, tant au bord de la mer, que plus avant dans les terres, au bruit & au retentissement de mon coup de fusil ; & il y a quelque apparence que ces animaux n'avoient jamais rien entendu de semblable auparavant. Cela me fit voir clairement, qu'il n'y avoit pas moyen de se hasarder sur cette Côte pendant la nuit ; il ne me paroissoit pas même qu'il y eût aucune sûreté à le faire pendant le jour : car de tomber entre les mains des Sauvages, ou bien entre les griffes des Tigres & des Lions, c'est une chose qui nous auroit été également funeste, ou du moins que nous redoutions également.

Quoiqu'il en soit , nous étions obligés de prendre terre quelque part pour faire aigüade , car nous n'avions pas une pinte d'eau de reste. Mais sçavoir quel tems , quel lieu choisir pour cela , c'étoit la difficulté. Xuri me dit , que si je le laissois aller à terre avec une jarre , il se faisoit fort de découvrir de l'eau , s'il y en avoit , & qu'il m'en apporteroit. Je lui demandai la raison pourquoi il y vouloit aller , s'il ne valoit pas mieux que j'y allasse moi-même , & qu'il restât à bord ? Il me répondit avec tant d'affection , que je l'en aimai toujours depuis : C'est , dit-il en son langage corrompu , *c'est que si les Sauvages hommes ils viennent , eux mangent moi , & puissiez sauver vous.* « Eh bien , » répondis-je , eh bien , mon cher Xuri , » nous irons tous deux ; si les Sauvages » viennent , nous les tuerons , & nous ne » leur servirons de proie ni l'un ni l'autre. » Après cela je lui donnai à manger un morceau de biscuit , & lui fis boire un petit verre de liqueur , de celle que me fournissoit la caisse de notre Patron dont j'ai déjà parlé , nous halâmes le bateau aussi près du rivage que nous le jugeâmes convenable , & nous descendîmes à terre , ne portant avec nous que nos armes & deux jarres pour puiser de l'eau.

Je n'osois m'écarter du Bateau jusqu'à le perdre de vue , de crainte que les Sauvages ne descendissent le long de la Riviere avec leurs Canots ; mais le petit garçon ayant dé-

couvert un lieu enfoncé à près d'un mille avant dans les terres , il s'y en alla en trotant ; quelque tems après je le vis revenir courant de toutes ses forces. La pensée me vint qu'il étoit poursuivi par quelque Sauvage, ou épouvanté par une bête féroce ; j'accours à son secours : mais quand je fus assez proche , je vis quelque chose qui lui pendoit à l'épaule , c'étoit une bête qu'il avoit tirée , & qui ressembloit à un lievre , avec cette différence , qu'elle étoit d'une autre couleur , & qu'elle avoit les jambes plus longues. Enfin , la viande en étoit fort bonne , & cet exploit nous causa beaucoup de joie : mais celle qui transportoit le pauvre Xuri , venoit de ce qu'il avoit trouvé de l'eau , sans avoir vu des Sauvages ; & c'étoit pour m'annoncer cette bonne nouvelle qu'il étoit empressé.

Nous vîmes ensuite qu'il n'étoit point nécessaire de nous donner tant de peine pour avoir de l'eau ; car nous trouvâmes que la marée ne montoit que fort peu avant dans la Riviere ; & que lorsqu'elle étoit basse , l'eau étoit douce un peu au-dessus de l'embouchure ; ainsi nous remplîmes nos jarres , nous nous regalâmes du lievre que nous avions tué , & nous nous disposâmes à reprendre notre route , laissant cette contrée sans y avoir remarqué les traces d'aucune Créature humaine.

Comme j'avois déjà fait un Voyage à cette Côte auparavant , aussi sçavois-je

bien que les Isles Canaries & celles du Cap-Verd n'en étoient pas fort éloignées. Mais n'ayant aucun des instrumens propres à prendre la latitude tant de notre situation que de celle des Isles , & que d'ailleurs ma mémoire ne me fournissoit aucune lumière sur le dernier article , je ne sçavois où les aller chercher , non plus que l'endroit où il me faudroit précisément larguer pour y diriger ma course. Sans tous ces obstacles j'aurois pu aisément gagner quelque'une de ces Isles. Mais mon espérance étoit qu'en suivant la Côte , jusqu'à ce que j'arrivasse à cette Partie , où les Anglois font leur Commerce , je rencontrerois quelque'un de leurs Vaisseaux allant & venant à l'ordinaire , lequel voudroit bien nous recevoir & nous tirer de la misère.

Autant que j'en puis juger par le calcul que j'ai fait , il falloit que le lieu où nous étions alors , fût cette Région , laquelle étant située entre les Terres de l'Empereur de Maroc d'un côté , & la Nigritie de l'autre , est entièrement déserte & inhabitée , hormis des bêtes féroces. Il y avoit autrefois des Negres , qui l'ont abandonnée depuis , & se sont retirés plus avant du côté du Sud , de peur des Maures : ceux-ci ne se sont pas souciés d'y demeurer à cause de sa stérilité : & ce qui pouvoit également éloigner les uns & les autres , c'est la quantité prodigieuse de Tigres , de Lions , de Léopards & d'autres animaux furieux qui infectent le Pays ; en-

forte que les Maures n'y vont jamais que pour chasser , & cela au nombre de deux ou trois mille hommes à la fois. En effet , dans l'étendue de près de cent milles , nous ne voyions que de vastes déserts pendant le jour , & nous n'entendions qu'heuler & que rugir pendant la nuit.

Il me sembla plus d'une fois , que je voyois de jour le mont *Pico* de l'Isle Ténériffe , l'une des Canaries : j'avois grande envie de mettre au large , pour essayer si je ne pourrois point l'atteindre ; c'est ce que je voulus faire par deux fois ; mais toujours les vents contraires , & la mer enflée pour mon petit Bâtiment , me forçoient à rebrousser. Cela me fit résoudre à continuer mon premier dessein , qui étoit de côtoyer.

Après que nous eûmes quitté cet endroit-là , nous fûmes souvent contraints de prendre terre pour faire aiguade : une fois entr'autres , qui étoit de bon matin , nous vinmes mouiller sous une petite pointe de terre qui étoit assez élevée ; & comme la marée montoit , nous attendions tranquillement qu'elle nous portât plus avant. Xuri , qui avoit , à ce qu'il paroît , les yeux plus alertes que moi , m'appella tout bas , & me dit que nous ferions mieux de nous éloigner du rivage ;
 » Car , *continua-t-il* , ne voyez-vous pas le
 » Monstre effroyable qui est étendu , &
 » qui dort sur le flanc de cette monticule ? »
 Je jetai les yeux du côté qu'il montrait du doigt ; & véritablement je vis un Monstre

épouvantable ; car c'étoit un Lion d'une grosseur énorme & terrible , couché sur le penchant d'une éminence ; & dans une petite enfonçure qui le mettoit à l'ombre. » Xuri , *dis-je alors* , allez à terre , & vous le tuerez ». Xuri parut tout effrayé de ce que je lui proposois , & me fit cette réponse , *moi tuer lui ? hélas ! lui croquerait moi d'un morceau*. Enfin , je ne parlai pas davantage de cela ; mais je lui dis de ne point faire de bruit. Nous avions trois fusils ; je commençai par prendre le plus grand , qui avoit presque un calibre de mousquet , j'y mis une bonne charge de poudre , & trois grosses bales , & je le posai à côté de moi : j'en pris un autre que je chargeai à deux bales : & enfin le troisième dans lequel je fis couler cinq chevrotines. Ensuite reprenant celui qui avoit été chargé le premier , je mets du tems à bien mirer , & je vise à la tête de l'animal : mais comme il étoit couché de manière , qu'une de ses pattes lui passoit par-dessus le museau , les bales l'atteignirent autour du genou , & lui cassèrent l'os de la jambe. Il se leva d'abord en grondant , mais sentant sa jambe cassée , il retomba ; & puis il se releva encore sur les trois jambes , se mettant à rugir d'une force épouvantable. J'étois un peu surpris de ne l'avoir point blessé à la tête ; mais enfin , je me saisis sur le champ du second fusil , & quoiqu'il commençât à se remuer & à détalier , je lui déchargeai un autre coup , qui donna dans la

tête , & j'eus le plaisir de le voir tomber roide , ne faisant que peu de bruit , mais se débattant comme étant aux abois. Alors Xuri prend courage , & demande que je le laisse aller à terre ; je le lui permets : ainsi il se jette dans l'eau sans balancer , tenant un petit fusil d'une main , il nage de l'autre jusqu'au rivage , s'avance tout près de l'animal , & lui appliquant à l'oreille le bout du fusil , lâche un troisieme coup qui l'acheva.

A la vérité cette expédition nous donnoit du divertissement , mais non pas de quoi manger ; & il me fâchoit bien de perdre trois charges de poudre & de plomb sur une bête qui ne nous seroit bonne à rien. Néanmoins , Xuri dit qu'il en vouloit tirer quelque chose. Ainsi il vint à bord , & me pria de lui donner la hache. Je lui demandai qu'est-ce qu'il en vouloit faire , & il me répondit , *moi couper sa tête*. Quoiqu'il en soit , cette exécution se trouva au-dessus de ses forces , & il se contenta de lui couper une patte , qu'il apporta & qui étoit d'une grosseur monstrueuse.

Je fis pourtant réflexion que sa peau pourroit bien ne nous être pas tout-à-fait inutile ; & cela me fit résoudre à l'écorcher si j'en pouvois venir à bout. Ainsi Xuri & moi nous nous mîmes après : mais Xuri s'y entendoit le mieux de nous deux , & je sçavois fort peu comment m'y prendre. Cette opération nous occupa toute la journée , mais aussi nous enlevâmes le cuir , & l'ayant

étendu par-dessus notre Cabane , le Soleil le sécha en deux jours : je m'en servis dans la suite en guise de matelas.

Au partir delà nous fîmes voile vers le Sud durant dix ou douze jours sans discontinuer , épargnant fort nos provisions , qui commençoient à diminuer , & ne prenant terre qu'autant de fois que nous en avions besoin pour aller chercher del'eau. Mon dessein étoit de pouvoir parvenir à la hauteur de la Riviere Gambia autrement Senega , c'est-à-dire, aux environs du Cap-Verd, où j'espérois de trouver quelque Bâtiment Européen : que si j'étois frustré de cette espérance , je ne sçavois quelle route prendre , si ce n'est de me mettre en quête des Isles , ou bien de me livrer à la merci des Nègres. Je sçavois que tous les Vaisseaux qui partent d'Europe pour la Guinée , le Brezil , ou les Indes Orientales , mouillent à ce Cap , ou à ces Isles : en un mot , je ne voyois dans ma destinée que cette alternative , ou de rencontrer quelque Vaisseau , ou de périr.

Quand nous eûmes continué notre course , pendant dix jours de plus , comme je l'ai déjà dit , j'aperçus que la Côte étoit habitée , & nous vîmes en deux ou trois endroits des gens qui se tenoient sur le rivage pour nous voir passer : nous pouvions même voir qu'ils étoient noirs & tout nus. J'avois envie de débarquer & d'aller à eux ; mais Xuri , qui ne me donnoit jamais que de sages conseils , m'en dissuada : néanmoins
je

Je voguai près de terre afin que je pusse leur parler : en même-tems ils se mirent à courir le long du rivage : je remarquai qu'ils n'avoient point d'armes, excepté un d'entr'eux, portant à la main un petit bâton que Xuri disoit être un lance, & qu'ils sçavoient jeter fort loin, & avec beaucoup d'adresse. Ainsi je me tins en distance, & leur parlai par signes le mieux que je pus. En ce langage muet je leur demandai entr'autres quelque chose à manger ; eux me firent entendre d'arrêter mon bateau, & qu'ils m'iroient chercher de la viande. Là-dessus j'abaissai le haut de ma voile, & nous calâmes. Cependant il y en eut deux qui coururent un peu loin dans les terres, & qui dans moins d'une demie heure furent de retour. Ils apportoient avec eux deux morceaux de viande sèche, & du grain tel que ce Pays-là en pouvoit produire : mais nous ne sçavions ni quelle sorte de viande, ni quelle sorte de bled c'étoit, & toutefois nous étions fort contens de l'accepter. Il s'agissoit seulement de sçavoir avec quelle précaution s'en emparer : car je n'étois point d'humeur à les aller joindre à terre, & de leur côté ils avoient peur de nous. Ils prirent un bon biais & pour les uns & pour les autres ; c'est qu'ils apportèrent ce qu'ils avoient à nous donner sur le rivage, & l'ayant mis à terre, se retirèrent, & se tinrent loin delà, jusqu'à ce que l'étant allé chercher, nous l'emportâmes à bord ; après quo

ils revinrent au rivage comme auparavant.

Comme nous n'avions rien à leur donner, notre reconnoissance se borna d'abord à leur faire plusieurs signes pour les remercier. Mais il se presenta sur le champ même une occasion favorable de les obliger extrêmement. Car comme nous étions près de terre, où nous avions amené, voici deux animaux puissans qui descendoient des montagnes vers la mer, dont l'un poursuivoit l'autre, à ce qui paroissoit, avec beaucoup de chaleur : si c'étoit le mâle qui étoit après la femelle, & s'ils étoient en amour ou en fureur, c'est ce que nous ne sçaurions dire : je ne déciderai pas non plus que ce fut une chose ordinaire, ou qu'il y eût de l'extraordinaire, mais je croirois plutôt le dernier ; premièrement, parce que ces bêtes voraces paroissoient rarement, sinon de nuit ; & secondement, ces Peuples sembloient en être terriblement effrayés, & sur-tout les femmes. L'homme qui avoit une lance ou un dard à la main, ne s'enfuyoit pas, mais bien les autres. Néanmoins ces animaux ne firent point mine de se vouloir jeter sur les Nègres, car ils coururent droit à la mer, se plongèrent dans l'eau, & se mirent à nâger çà & là, comme s'ils n'eussent cherché qu'à se jouer. A la fin un d'eux commença à venir de notre côté, & s'en aprochoit déjà beaucoup plus que je ne m'y attendois d'abord ;

mais j'étois tout prêt à le recevoir ; car j'avois chargé mon fusil avec toute la diligence possible, & je dis à Xuri de charger les deux autres. Dès qu'il fut à ma portée, je lâchai mon coup, lui donnai droit dans la tête ; d'abord il alla au fond del'eau, mais aussi-tôt il se relève : ensuite il se débattit long-tems, s'enfonçant & revenant au-dessus tour-à-tour : aussi étoit-il aux abois ; car comme il s'efforçoit de gagner le rivage, il mourut à mi-chemin, tant à cause de la plaie mortelle qu'il avoit reçue, que de l'eau qui l'étouffoit.

L'étonnement où le feu & le bruit du fusil jettèrent ces pauvres Créatures, est au-dessus de tout ce que je puis dire. Quelques-uns faillirent à en mourir de peur, & tombèrent à la renverse. Mais quand ils virent que l'animal étoit mort, qu'il étoit allé à fond, & que je leur faisois signe de venir au rivage, le cœur leur revint ; ils s'approchèrent, & se mirent à chercher la bête. L'eau qui étoit teinte de son sang me la fit découvrir, & par le moyen d'une corde que je lui fis passer autour du corps, & que je donnai à hâler, ils la tirèrent dehors. Il se trouva que c'étoit un Léopard des plus curieux, parfaitement bien marqué, & d'une beauté admirable. Les Nègres ne pouvant pas s'imaginer avec quoi je l'avois pu tuer, levoient les mains vers le Ciel, pour témoigner leur surprise.

L'autre animal épouvanté du feu qu'il

avoit vu , aussi-bien que du coup qu'il avoit entendu , se hâta vers le rivage en nageant , & delà s'enfuit aux montagnes , d'où ils étoient venus , sans que je pusse discerner à une telle distance ce que c'étoit. Je vis bien d'abord que les Negres avoient envie d'en manger la chair , ainsi j'étois bien-aise de m'en faire un mérite auprès d'eux. Et quand je leur eus fait connoître par signes qu'ils le pouvoient prendre , ils m'en témoignèrent mille remercimens. Ils se jetèrent dessus sans différer , & quoiqu'ils n'eussent point de couteaux , ils ne laissèrent pas de lever la peau avec un morceau de bois pointu ; & cela beaucoup plus aisément que nous ne l'aurions pû faire avec un couteau. Ensuite ils m'en offrirent ma part : ce que je refusai , leur donnant à entendre que j'étois bien-aise de leur en faire un présent , mais que je m'en réservoais la peau. Ils me l'envoyèrent de bonne foi , ajoutant à cela une bonne quantité de leurs provisions , que j'acceptai tout inconnues qu'elles m'étoient. Ensuite je leur fis signe pour avoir de l'eau , & leur montrai une de mes jarres , la tournant sens dessus dessous , pour faire voir qu'elle étoit vuide , & que j'avois besoin qu'on me la remplît. Sur le champ ils appellèrent quelques-uns des leurs , & il vint deux femmes portant ensemble un gros vaisseau de terre , qui paroissoit cuite au Soleil. Elles le posèrent sur le sable , & se retirèrent , comme firent ceux

qui nous avoient apporté des provisions auparavant. J'envoyai Xuri à terre avec les trois jarres qu'il remplit toutes trois. Les femmes étoient toutes nues aussi-bien que les hommes.

Je me voyois avec une quantité d'eau suffisante ; j'avois outre cela des racines , dont je ne connoissois point trop la qualité , & du blé tel qu'elles. Avec ces provisions je prends congé des Negres mes bons amis ; je remets à la voile , & continue ma course au Sud pendant onze jours ou environ , durant lesquels je ne me mis point en peine d'approcher de terre. Au bout de ce terme je vis que le Continent s'allongeoit bien avant dans la mer ; c'étoit justement vis-à-vis de moi à quatre ou cinq lieues de distance : il faisoit un grand calme , & je fis un long détour à larguer pour pouvoir gagner la pointe : j'en vins à bout ; & lorsque je la doublai , j'étois à deux lieues du Continent , voyant distinctement d'autres terres à l'opposite. Alors je conclus , ce qui étoit bien vrai , que j'avois d'un côté le Cap-Verd , & de l'autre les Îlés qui en portent le nom. Je ne sçavois pourtant pas encore auquel des deux je devois me tourner : car s'il survenoit un vent un peu fort , je pouvois bien manquer l'un & l'autre.

Dans cette perplexité je devins rêveur. J'entrai dans la Cabane , laissant à Xurile soin du Gouvernail , & je m'assis. Mais

tout à coup ce petit garçon s'écria, *Maître, Maître, je vois un Vaisseau à la voile*, & paroissoit si effrayé, qu'il ne se possédoit pas ; assez simple pour s'imaginer que c'étoit un Bâtiment que son Maître avoit envoyé à notre poursuite, dans le tems que j'étois très-assuré que la distance des lieux ne nous permettoit plus de rien craindre de ce côté-là. Je sortis avec précipitation de la Cabane ; & non-seulement je vis le Vaisseau, mais encore je reconnus qu'il étoit Portugais. Je le pris d'abord pour un de ceux qui trafiquent en Negres aux Côtes de la Guinée. Mais quand j'eus remarqué la route qu'il tenoit, je fus bientôt convaincu qu'il alloit ailleurs, & qu'il n'avoit pas besoin de s'approcher de terre davantage. C'est pourquoi je fis force de voiles & de rames pour avancer en haute mer dans le dessein de leur parler, s'il étoit possible.

Après avoir fait tout ce qui dépendoit de moi, je trouvai que je ne pourrois pas aller à leur rencontre, & qu'ils me laisseroient derrière avant que je pusse leur donner aucun signal. Mais dans le moment que j'avois épuisé toutes les ressources de mon art pour hâter ma course, & que je commençois à perdre espérance, il parut qu'ils m'avoient aperçu avec leurs lunettes d'approche ; & que nous prenant pour le Bateau de quelque Vaisseau Européen, qui avoit péri, ils mettoient moins de voile qu'auparavant, pour nous donner le tems

de les aller joindre. Cela me donna bon courage, & comme j'avois à bord le Pendant de mon Patron, je le suspendis en écharpe à nos cordages, pour leur faire entendre par ce signal, que nous étions en détresse, & je tirai là-dessus un coup de fusil. Ils le remarquèrent fort bien l'un & l'autre; car ils me dirent après qu'ils avoient aperçu la fumée, quoiqu'ils n'eussent point entendu le coup. A ces signaux ils calèrent leurs voiles, & ils eurent l'humanité de s'arrêter pour moi; de sorte qu'en près de trois heures de tems je me rendis près d'eux.

Ils me demandèrent qui j'étois, en Portugais, en Espagnol & en François; mais je n'entendois aucunes de ces Langues. A la fin, un Matelot Ecoffois qui étoit à bord, m'adressa la parole. Je lui répondis & dis que j'étois Anglois de Nation, & que je m'étois sauvé de l'esclavage des Maures de Salé. Alors ils m'invitèrent à bord, & m'y reçurent fort généreusement avec tout ce qui m'appartenoit.

On peut bien juger que c'étoit une joie indicible que celle que je ressentis, de me voir ainsi délivré d'une condition aussi misérable & aussi désespérée que l'avoit été la mienne. D'abord j'offris tout ce que j'avois au Capitaine du Vaisseau pour témoignage de ma reconnoissance; mais il déclara généreusement qu'il ne vouloit rien prendre de moi; qu'au contraire tout ce que

J'avois me feroit duement délivré au Brezil : Car, dit-il en m'apostrophant, lorsque je vous ai sauvé la vie, je n'ai rien fait que ce que je serois bien-aise qu'on me fît à moi-même ; & qui sçait si je ne suis point destiné à être réduit un jour à une semblable condition ? Outre qu'après vous avoir mené dans un Pays aussi éloigné du vôtre que l'est le Brezil, si je venois à vous prendre tout ce que vous avez, vous y mourriez dans l'indigence, & je ne ferois autre chose que de vous ôter la vie que je vous aurois donnée. Non, non, continua t-il, SIGNOR INGLESSE ; c'est-à-dire, Monsieur l'Anglois, je veux vous transporter en ce Pays purement par charité : & ces choses-là vous serviront à acheter de quoi subsister, & à faire votre retour.

Si cet homme parut charitable dans les offres qu'il me fit, il ne se montra pas moins charitable ni moins exact à les remplir, jusques-là qu'il ne s'en écarta pas d'un seul iota ; car il ordonna à tous les Matelots que nul ne fût assez hardi pour toucher à rien de ce qui m'appartenoit : ensuite il prit le tout en dépôt, & m'en donna après un inventaire fidèle, pour que je le pusse recouvrer, sans en exclure mes trois jarres de terre.

Quant à mon Bateau, qui étoit très-bon (ce qu'il connoissoit bien lui-même) il me proposa de l'acheter de moi pour le faire servir au Vaisseau, & me demanda qu'est-

ce que j'en voulois avoir ? Je lui répondis qu'il avoit été si généreux en toutes choses à mon égard , que je ne voulois point apprécier le Bateau , mais que je l'en faisois l'arbitre ; sur quoi il me dit qu'il me feroit de sa main une obligation de quatre - vingt pièces de huit , lesquelles il me payeroit au Brezil , & qui y étant arrivés , s'il se trouvoit quelqu'un qui en offrit davantage , il me le feroit bon. Outre cela il m'offrit soixante autres pièces de huit pour mon garçon Xuri ; mais j'avois de la peine à les accepter , non pas que je ne fus bien-aise de le laisser au Capitaine ; mais je ne pouvois me résoudre à vendre la liberté de ce pauvre garçon , qui m'avoit assisté si fidèlement au recouvrement de la mienne. Néanmoins , après que je lui eus découvert mon scrupule , il m'avoua qu'il le trouvoit raisonnable , & me proposa cet expédient , c'est qu'il lui feroit une obligation de sa main , par laquelle il seroit tenu de l'affranchir dans dix ans , s'il se vouloit faire Chrétien ; sur cela je livrai Xuri au Capitaine , d'autant plus volontiers que celui-là goûtoit les propositions de celui-ci.

Nous eûmes une Navigation heureuse jusques au Brezil , & au bout d'environ vingt-deux jours nous arrivâmes à la Baye de tous les Saints. Je me vis alors délivré pour une seconde fois de la plus misérable de toutes les conditions de la vie , ce qui me restoit à faire , c'étoit de considé-

rer comment je disposerois désormais de ma personne.

Je ne sçaurois trop préconiser la générosité avec laquelle le Capitaine me traita. Premièrement il ne voulut rien prendre pour mon passage ; d'ailleurs il me donna vingt ducats pour la peau du Léopard , & quarante pour celle du Lion ; ordonna qu'on me rendit ponctuellement tout ce que j'avois à bord & acheta tout ce que je voulois bien vendre , comme la caisse de bouteilles , deux de mes fusils & un morceau de la masse de cire , car j'avois fait des chandelles d'une partie. En un mot , je fis de ma Cargaïson environ deux cens vingt pieces de huit ; je débarquai au Brezil avec un tel fonds.

Peu de tems après mon débarquement je fus recommandé par le Capitaine à un fort honnête-homme , tel qu'il étoit lui-même , lequel avoit ce qu'ils apellent vulgairement un *Ingeino* ; c'est-à-dire, une Plantation , & une Manufacture de sucre. Je vécus quelque-tems dans sa Maison , & par ce moyen je m'instruisis de la maniere de planter & de faire le sucre. Or voyant combien les planteurs vivoient commodément , & combien vite ils devenoient riches , je résolus , si je pouvois obtenir une licence , de m'y établir & de devenir planteur comme les autres ; bien entendu cependant que je rechercherois les moyens de me faire remettre l'argent que j'avois

laissé à Londres. A ces fins je me pourvus d'une espece de Lettre de Naturalisation, en vertu de quoi je fis marché pour de la terre qui étoit encore vacante, & dont je mesurai l'étendue à celle de mon argent. Après cela je formai un plan pour ma Plantation, & pour mon éteblissement, proportionnant l'un & l'autre au fonds que je me propoisois de recevoir d'Angleterre.

J'avois un voisin Portugais, qui étoit né à Lisbonne de Parens Anglois, son nom étoit *Wells*, & ses affaires étoient à peu près dans la même posture que les miennes. Je l'appelle mon voisin, parce que sa Plantation touchoit la mienne, & que nous vivions fort paisiblement lui & moi. Nous n'avions qu'un petit fonds l'un & l'autre, & ne plantâmes, à proprement parler, que pour notre subsistance durant près de deux ans. Mais au bout de ce terme nous commençâmes à faire du progrès, & notre terre prenoit déjà une bonne forme, tellement que la troisieme année nous plantâmes du Tabac, & eûmes chacun une grande piece de terre toute prête pour y planter des Canes l'année d'après. Mais nous avions besoin d'aide, & je sentoix plus vivement que je n'avois encore fait, combien j'avois eu tort de me défaire de mon garçon Xuri.

Mais hélas ! il n'étoit pas surprenant que j'eusse fait mal, moi qui ne faisois jamais bien ; je ne voyois aucun remede à ma

peine, que dans la continuation de mon travail : je me donnois à une occupation bien éloignée de mon génie , & toute contraire au genre de vie qui faisoit mes délices , pour lequel j'avois abandonné la maison de mon pere , & méprisé ses bons avis. Qui plus est , j'entrois précisément dans cette condition mitoyenne de la vie , ou , si vous voulez , le premier étage de la Bourgeoisie , que mon pere m'avoit autrefois recommandé. N'aurois-je pas mieux fait de demeurer chez moi , & de m'épargner la peine de roder par le monde ? Souvent je me tenois à moi-même ce langage : » Je pourrais faire en Angleterre , ce que je fais » ici , travailler au milieu de mes parens » & de mes amis , aussi-bien que parmi » des Etrangers & des Sauvages : que me » fert-il d'avoir traversé de vastes mers , » d'avoir parcouru mille six cens & tant » de lieues ? étoit-ce pour venir dans un » désert affreux & si reculé , que je fusse » obligé de rompre tout commerce avec » les parties du Monde , où je suis tant » soit peu connu ? »

De cette maniere je ne réfléchissois guere sur ma condition , que pour m'en affliger. Il n'y avoit que ce voisin avec qui je conversasse de tems en tems ; nul ouvrage ne pouvoit se faire que par le travail de mes mains ; & j'avois coutume de dire , que je vivois comme un homme qui auroit fait naufrage contre une Isle déserte , & qui

s'en verroit le seul habitant. Mais quand les hommes sont assez injustes pour comparer leur état présent à un autre qui est plus mauvais , n'est-il pas bien juste que la Providence les condamne à faire un échange dans la suite , pour les convaincre de leur félicité passée par leur propre expérience ? & ne mériterois-je pas bien que je fusse ce même homme , que je me représentois vivant misérablement dans une Isle purement déserte , puisque j'étois assez injuste pour faire souvent comparaison de lui à moi , dans l'état de vie où je me trouvois alors , & où je n'avois qu'à persévérer , pour devenir extrêmement riche & heureux ?

J'avois pris en quelque façon toutes les mesures nécessaires pour conduire la plantation , avant le départ du Capitaine de Vaisseau , qui m'avoit reçu à son bord en pleine mer , & qui s'étoit montré mon ami affectionné. Il demeura près de trois mois tant à charger son Vaisseau , qu'à faire les préparatifs de son Voyage. Un jour , comme je lui parlois du petit fonds que j'avois laissé à Londres , il me donna ce bon & fidèle avis : » Monsieur l'Anglois , *me dit-il* , si vous me voulez donner une lettre » adressée à la personne qui a votre argent à » Londres , avec ordre d'envoyer vos effets à Lisbonne à telles personnes que je » vous indiquerai , & en Marchandises convenables à ce pays-ci , je vous promets , » moyennant la grace de Dieu , de vous en

» rapporter le produit à mon retour : mais
» comme les choses humaines font toujours
» sujettes à la vicissitude & au contre-tems ,
» je vous conseille de ne donner vos ordres
» que pour cent livres sterling , que vous
» dites être la moitié de votre fonds , &
» de les aventurer pour une première ten-
» tative , afin que si elles arrivent à bon
» port , vous puissiez faire venir le reste
» par la même voie , & si vous avez le mal-
» heur de les perdre, vous aurez encore l'au-
» tre moitié pour y avoir recours en cas
de besoin.

Il y avoit dans ce conseil tant de sagesse ,
& tant de marques d'amitié en même-tems ,
que je fus d'abord convaincu que je ne pou-
vois pas mieux faire que de le suivre ; c'est
pourquoi je préparai une Lettre en forme
de déclaration pour la Dame à qui j'avois
laissé le maniment de mon argent , & une
procuracion pour le Capitaine Portugais ,
telle qu'il la desiroit.

J'écrivis à cette Dame, veuve du Capi-
taine Anglois , une Relation exacte de mes
aventures , de mon esclavage , de ma fuite ,
la maniere dont j'avois rencontré en haute
mer le Capitaine Portugais , sa conduite
généreuse à mon égard , l'état où je me trou-
vois actuellement , avec toutes les instruc-
tions nécessaires pour me faire tenir mon
argent. Quand cet honnête homme de Ca-
pitaine fut arrivé à Lisbonne , il trouva
moyen , par l'entremise de quelques Mar-

chands Anglois qui y demeuroient , d'envoyer non seulement mon ordre , mais encore mon histoire toute entiere à un Marchand de Londres , qui en fit un raport fidele & pathétique à la veuve. Celle-ci non contente de délivrer l'argent , envoya du sien propre un present de vingt-cinq livres sterling au Capitaine Portugais , à cause de l'humanité & de la charité qu'il avoit exercée à mon égard.

Le Marchand de Londres ayant converti ces cent livres sterling en marchandises d'Angleterre , les envoya à Lisbonne telles qu'elles lui avoient été demandées par le Capitaine ; & celui-ci me les apporta heureusement au Brezil. Il y avoit entr'autres toutes sortes d'outils , d'ouvrages de fer , & d'ustensiles nécessaires pour ma Plantation , lesquelles choses me furent d'un grand service , il les avoit comprises parmi les autres , de son chef , sans que je lui en eusse donné commission ; car j'étois trop peu expérimenté dans le métier pour y avoir pensé.

Je fus transporté de joie lorsque cette cargaison arriva , & je crus ma fortune faite. Le Capitaine qui vouloit bien être mon pourvoyeur , & qui en remplissoit si dignement les fonctions , avoit employé les vingt-cinq livres sterling , dont ma bonne amie lui avoit fait present , à me louer un serviteur pour le terme de fix ans , qu'il m'amena : & jamais il ne voulut rien accepter de moi en considération de tant de

services , qu'un peu de Tabac qui étoit de mon propre cru.

Autre chose à remarquer , c'est que toutes mes marchandises étant Manufacture d'Angleterre , telles que des Draps , des Etoffes , des Bayes , & autres choses extraordinairement estimées & recherchées dans ce Pays-là , je trouvai le secret de les vendre à un prix très-haut ; en sorte que je puis bien dire , qu'après cela j'avois plus de quatre fois la valeur de ma première cargaison , & je me voyois pour lors infiniment plus avancé que mon pauvre voisin , quant au fait de ma Plantation ; car d'abord je m'achetai un Esclave Negre , & un serviteur Européen , j'entends un autre que celui que le Capitaine m'avoit emmené de Lisbonne.

Mais le mauvais usage que nous faisons de la prospérité devient souvent la source de nos plus grands malheurs : c'est ce qui se vérifia en moi. L'année suivante j'eus toutes sortes de succès dans ma Plantation : je levai dans ma propre terre , cinquante gros rouleaux de Tabac , outre ce dont j'avois disposé parmi mes voisins pour mon nécessaire ; & ces cinquante rouleaux pesant chacun plus de cent livres , étoient bien conditionnés , & tous prêts pour le retour de la Flotte de Lisbonne. Alors voyant mes affaires & mes richesses s'accroître également , je commençai à rouler dans ma tête quantité de projets & d'entreprises , qui passoient ma portée , & qui causent souvent

la ruine des personnes les plus capables pour les affaires.

Si j'eusse voulu continuer le genre de vie que je menois alors , je pouvois encore aspirer à tous ces grands avantages , en vue desquels mon pere m'avoit si sérieusement recommandé une vie retirée , & dont il m'avoit donné une idée si sensible dans le portrait ressemblant qu'il me traça de l'état mitoyen. Mais j'étois né pour toute autre chose , je devois derechef travailler de dessein prémédité à me plonger dans la misere ; surtout j'allois augmenter le nombre de mes fautes , & par conséquent fournir une plus ample matiere aux reproches que j'aurois le loisir de me faire un jour au milieu de mes accablemens. Tous ces désastres ne provenoient que de la passion effrénée que j'avois d'entrer par le monde : passion favorite à laquelle je lâchois aveuglément la bride , lors même qu'elle étoit manifestement contraire à mes intérêts les plus chers , qu'elle rompoit toutes les mesures de ma bonne fortune , & qu'elle gâtoit , pour ainsi dire , tous les chemins que la Providence sembloit m'ouvrir , pour me conduire à mon devoir & à mon bonheur.

C'est précisément la faute que j'avois commise en m'enfuyant de la maison de mon pere , & déjà je ne pouvois point avoir de repos , que je ne tombasse dans une seconde toute semblable : j'étois tenté de m'en aller , & d'abandonner les belles es-

pérances que j'avois de devenir un homme riche , & d'une expérience consommée dans ma nouvelle Plantation , sans que je pusse alléguer pour cela d'autre raison , qu'un desir téméraire & démesuré de m'élever avec plus de rapidité que ne le permettoit la nature de la chose. Ainsi je me précipitai pour la seconde fois dans le gouffre de misère le plus profond , où l'homme puisse tomber sans qu'il lui en coûte la santé , ou même la vie.

Or , pour procéder par degrés à cet endroit particulier de mon histoire , vous devez supposer qu'ayant vécu près de quatre ans dans le Brezil , & commençant à gagner considérablement & à prospérer dans ma nouvelle Plantation , non-seulement j'avois appris le langage du Pays , mais qu'outre cela j'avois fait connoissance & lié amitié avec mes compagnons de Plantations , comme aussi avec les Marchands de S. Salvador , qui étoit notre Port de Mer , que dans les discours que j'avois tenus avec eux , je leur avois souvent rendu compte de mes deux voyages à la Côte de Guinée , de la manière d'y trafiquer en Negres , & de la facilité avec laquelle on y pouvoit charger de la poudre d'or , des graines de Guinée , des dents d'Eléphants & autres choses ; mais qui plus est , des Negres en grand nombre , le tout pour des bagatelles , comme de petits lits , de la quincaillerie , des couteaux , des ciseaux , des haches , des pie-

ces de glaces , & autres choses semblables.

On ne manquoit jamais d'écouter attentivement ce que je disois sur ce chapitre ; mais sur-tout l'article de l'achat des Negres , dont le trafic non-seulement n'étoit qu'ébauché , mais tel qu'il étoit , avoit toujours été dirigé par l'Assiento , ou si vous voulez , une Assemblée formée par les Rois d'Espagne & de Portugal , & entroit dans les comptes du Gouvernement public , en sorte qu'il ne s'amenoit que peu de Negres , encore se vendoient-ils à un prix excessif.

Un jour je me trouvai en compagnie avec des Marchands & Propriétaires de Plantations de ma connoissance ; & leur ayant parlé fort sérieusement sur ce sujet , il arriva que trois d'entr'eux vinrent me trouver le lendemain au matin , me dirent qu'ils avoient beaucoup réfléchi sur l'entretien que j'avois eu avec eux le soir précédent , & qu'ils venoient me proposer une chose qui demandoit le secret. Je leur promis de le garder ; & après ce préliminaire ils me déclarerent qu'ils avoient envie d'équiper un Vaisseau pour la Guinée ; qu'ils avoient tous des Plantations aussi-bien que moi , & que rien ne leur faisoit plus de tort , que le besoin extrême où ils étoient d'Esclaves : que comme c'étoit un commerce qu'on ne pouvoit pas continuer , à cause qu'il n'étoit pas praticable de vendre publiquement les Negres quand ils étoient arrivés , leur dessein n'étoit que de faire un

seul voyage , de débarquer les Negres secrètement , & de les distribuer ensuite dans leurs propres Plantations : qu'en un mot , il s'agissoit de sçavoir si je voulois aller à bord du Vaisseau en qualité de Super-Cargo , ou Commis , pour prendre soin de ce qui concernoit le Négoce sur la Côte de Guinée , que dans le partage des Negres j'aurois une portion égale à celles des autres , & que je serois dispensé de contribuer à ma cote-part du fonds qu'on leveroit pour cette entreprise.

Il faut avouer que ces propositions étoient fort avantageuses pour tout homme manquant d'établissement , & qui n'auroit pas eu à cultiver une Plantation qui lui appartint en propre , qui eût de très-belles apparences , & fut assuré d'un bon fonds. Mais quant à moi , qui m'étois déjà poussé , me voyois si joliment établi , n'avois plus rien à faire qu'à continuer pendant trois ou quatre ans sur le même pied , que j'avois commencé , & qu'à faire venir d'Angleterre mes cent autres livres sterling , qui , dans ce tems-là & avec ce petit renfort , n'auroit presque pas pu manquer de devenir riche de trois ou quatre mille livres sterling , sans compter combien une telle somme auroit multiplié dans la suite : que je pensasse , dis-je , à un tel voyage , c'étoit la plus grande folie qu'un homme put commettre dans de pareilles conjonctures.

Mais comme j'étois né pour être l'ar-

chitecte de mon propre malheur, il me fut aussi impossible de résister à leur offre, qu'il me l'avoit été autrefois de réprimer les desirs extravagans qui firent avorter tous les bons conseils de mon pere. En un mot, je leur dis que je partiroy de tout mon cœur, s'ils vouloient bien se charger du ménagement de ma Plantation pendant mon absence, & en disposer, selon que je l'ordonnerois, si je venois à périr. C'est ce que tous me promirent, & à quoi ils s'obligèrent par écrit & par contrat. Je fis donc un Testament en forme, par lequel je dispois de ma Plantation & de mes effets, en cas de mort, constituant mon héritier universel, le Capitaine de Vaisseau qui m'avoit sauvé la vie, comme j'ai déjà dit ci-dessus; mais l'obligeant à disposer de mes effets suivant cette clause, qui est, qu'il garderoit pour lui la moitié de mes acquisitions, & feroit embarquer l'autre pour l'Angleterre.

Enfin, je pris toutes les précautions imaginables pour mettre mes biens en sûreté, & pour pourvoir à l'entretien de ma Plantation; que si j'eusse employé seulement une partie de cette prudence à étudier mes véritables intérêts, & à peser ce que je devois faire, & ce que je ne devois pas faire, il est certain que je ne me serois pas éloigné un moment d'un établissement aussi avantageux que l'étoit le mien. Je n'aurois pas cédé tout ce que je devois raisonna-

blement espérer d'un état florissant, & je n'aurois pas entrepris un voyage sur mer, pour y courir les risques ordinaires, sans compter en particulier les infortunes dont j'avois lieu de croire que j'étois personnellement menacé.

Mais on me pressoit, & j'aimois mieux suivre les fausses lueurs de ma fantaisie, que les lumieres de ma raison. Le Vaisseau étant donc équipé, la cargaison embarquée, & toutes choses faites comme nous en étions convenus mes associés & moi, j'allai à bord pour mon malheur le premier de Septembre en mil six cens cinquante-neuf, qui étoit le même jour auquel je m'étois embarqué à Hull huit ans auparavant, pour devenir rebelle aux ordres de mes parens & traître à ma propre cause.

Notre Vaisseau étoit d'environ cent vingt tonneaux, il portoit six canons & quatorze hommes, en y comprenant le Maître, son garçon & moi. Nous ne l'avions chargé d'autres Marchandises que de Quincaileries propre pour notre commerce, telles que sont des pieces de glaces, des coquilles, & sur-tout de petits miroirs, des couteaux, des ciseaux, des haches & quelques matelats.

Le même jour que j'allai à bord, nous mîmes à la voile, faisant cours au Nord le long de la Côte, dans le dessein de tourner vers celles d'Afrique, quand on seroit

parvenu au dix ou douzieme degré de Latitude Septentrionale ; ce qui étoit , comme il paroît , la route ordinaire qu'on tenoit en ce tems-là. Nous eumes un fort bon tems tout le long de la Côte , à la réserve qu'il faisoit excessivement chaud. Quand nous fûmes avancés à la hauteur du Cap S. Augustin , nous nous éloignâmes en mer , & perdant bientôt la terre de vue , nous mîmes le Cap de même que si nous eussions voulu aller à l'Isle de Fernand de Notonha ; mais nous la laissâmes & les autres adjacentes à l'Est , continuant notre route vers le Nord-Est quart au Nord , tellement que nous passâmes la Ligne , après une navigation d'environ douze jours , suivant notre derniere estime. Nous étions sous le septieme degré & douze minutes de latitude Septentrionale lorsqu'il s'éleva un violent ouragan , qui nous désorienta entièrement : il commença au Sud-Est , devint à peu près Nord-Ouest , & puis se fixa au Nord-Est , d'où il se déchaîna d'une maniere si terrible que nous ne fîmes autre chose pendant douze jours de suite que dériver , forcés d'obéir aux ordres du destin & à la fureur des vents. Je n'ai pas besoin de dire que durant tout ce tems-là je m'attendois chaque jour à être enseveli dans les flots ; & il n'y avoit que ce soit sur le Vaisseau qui osât se flatter d'en réchaper.

Cet orage , outre la frayeur qui en est

toujours inféparable , nous coûta encore trois personnes , l'un mourut de la fièvre ardente , & les deux autres , dont l'un étoit le petit garçon , tomberent dans la mer. Le vent s'étant un peu abattu sur la fin du douzième jour , le Maître fit une estime le mieux qu'il put , & trouva qu'il étoit aux environs de l'onzième degré de Latitude Septentrionale , mais qu'il y avoit une différence de vingt-deux degrés de Longitude à l'Ouest du Cap S. Augustin , de sorte qu'il avoit été jetté vers la Côte de la Guiane , ou partie Septentrionale du Brezil , au-delà de la Rivière des Amazones , tirant vers celle d'Orenoque , apellée communément la *Grande Rivière*. Il commença donc à me consulter pour sçavoir quelle route nous prendrions. Le Vaisseau avoit été fort tourmenté , & faisoit beaucoup d'eau , ainsi il opinoit à la partie Orientale d'où nous étions partis.

J'étois d'un avis tout contraire , & après avoir examiné ensemble une Carte marine de l'Amérique , nous conclumes qu'il n'y avoit aucune terre habitée où nous puissions avoir recours , & qui fût plus proche de nous que dans l'enceinte des Carribes ; c'est pourquoi nous résolûmes de faire voile vers la Barbade , où nous espérons qu'en prenant le large , pour éviter le Golfe de Mexique , nous pourrions aisément arriver dans quinze jours de tems ; au lieu qu'il n'étoit presque pas possible de faire notre voyage

voyage à la Côte d'Afrique sans quelque assistance , tant pour le Vaisseau que pour nous-mêmes.

Dans ce dessein , nous changeâmes notre course , & prîmes le Cap Nord-Nord quart à l'Ouest , afin de pouvoir atteindre quelqu'une des Isles habitées par les Anglois , où j'avois espérance de recevoir du secours. Mais notre Voyage étoit déterminé autrement ; car étant dans la Latitude du douzieme degré , & dix-huit minutes , nous fumes accueillis d'une seconde tempête , qui nous emporta avec la même impétuosité que la premiere vers l'Ouest , & nous écarta si loin de tous les lieux où regne le Commerce de la société humaine , que si nous venions à sauver nos vies de la rage des eaux , il y avoit beaucoup plus d'apparence que nous serions dévorés par les Sauvages , que non pas de pouvoir jamais retourner en notre Pays.

Dans cette extrémité , le vent soufflant toujours avec violence , & le jour commençant à pointer , un de nos gens s'écria , *Terre*. A peine fumes-nous sortis de la cabane pour voir ce que c'étoit , & dans quelle Région du Monde nous nous trouvions , que le Vaisseau donna contre un banc de sable , son mouvement cessa tout-à-coup , les vagues y entrèrent avec tant de précipitation , que nous nous attendions à périr sur l'heure ; & nous nous ferrions contre les bords du Bâtiment , pour nous

mettre à couvert des coups & de la fureur des flots.

Il n'est pas aisé de représenter, ni même de concevoir la consternation de l'ame en pareil cas, à quiconque ne s'y est jamais trouvé. Nous ne sçavions ni le Climat où nous étions, ni la Terre contre laquelle nous avions été poussés, si c'étoit Isle, ou Continent, si elle étoit habitée ou déserte; & comme la fureur des vents, quoiqu'un peu diminuée, étoit encore fort grande, nous ne pouvions pas seulement espérer que le Vaisseau demeurât quelques minutes sans se briser en morceaux, à moins qu'un calme ne survînt tout-à-coup par une espèce de miracle. En un mot, nous étions immobiles, nous regardant les uns les autres, attendant la mort à chaque moment, & nous préparant pour l'autre monde, d'autant qu'il n'y avoit que peu ou rien à faire pour nous en celui-ci. La seule chose qui pouvoit encore un peu nous rassurer, c'est que, contre notre espérance, le Vaisseau n'étoit pas encore brisé, & que le Maître disoit que le vent commençoit à s'abattre.

Mais bien que le tems parut devenir moins gros, néanmoins, de la maniere que le Vaisseau avoit échoué, & vu qu'il s'étoit enfoncé trop avant dans le sable, pour espérer de l'en dégager, notre situation étoit véritablement déplorable, & il ne nous restoit plus qu'à voir si nous pourrions sauver nos vies. Un peu avant la tempête

nous avions un Bateau qui suivoit notre arriere , mais en premier lieu , il s'y étoit fait une fente à force de heurter contre notre Gouvernail , & ensuite il s'étoit fracassé , & avoit coulé à fond ou dérivé çà & là par la mer , enforte que nous n'avions plus d'espérance de ce côté-là. Nous avions bien encore une Chaloupe à bord , mais nous ne scavions pas trop bien comment la mettre en mer : cependant il n'y avoit plus de tems à perdre ; car nous croyions à tout moment que le Vaisseau s'alloit dis-foudre , & quelques-uns disoient qu'il étoit déjà entamé.

En même-tems notre Pilote prit la Chaloupe ; le reste de nos gens se mit à le seconder ; & à la fin on la descendit à côté du Vaisseau , nous nous mîmes tous dedans , étant au nombre de onze personnes , nous recommandâmes nos ames à la miséricorde Divine , & puis abandonnâmes le reste au courroux des ondes. Car quoique l'orage se fut relâché considérablement , toutefois la mer s'élevoit à une hauteur épouvantable contre les terres : & pour parler le langage des Hollandois , qui la comparent à une bête féroce , lorsqu'elle est irritée , on pouvoit bien l'appeller de *Willde Zee*.

C'est alors que le danger étoit proche & effroyable , car nous voyions tous clairement que la mer étoit si enflée , que notre Chaloupe ne pourroit pas tenir contre , & que nous serions infailliblement submergés :

d'ailleurs , nous n'avions point de voile ; & quand même nous en aurions eu , nous n'aurions pas pu nous en servir. Nous nous mîmes donc à ramer à toutes forces pour aller à terre , mais avec un visage consterné , comme des gens qui alloient au supplice. En effet , aucun de nous ne pouvoit ignorer , que dès que la Chaloupe viendrait près de la Côte , elle essuyeroit des coups si rudes , qu'elle seroit bientôt partagée en mille pieces. Quoiqu'il en soit , nous priâmes Dieu de tout notre cœur pour le salut de nos ames ; & en même-tems que le vent nous pouffoit vers la terre , nous travaillions à tour de bras pour le seconder , & pour hâter notre perte.

Nous ne scavions nullement de quelle sorte étoit le rivage , si c'étoit du roc ou du sable , s'il étoit élevé ou bas. La seule chose qui auroit pû raisonnablement nous donner quelque petite ombre d'espérance , c'auroit été de pouvoir tomber dans quelque Baye , dans quelque Golfe , ou dans l'embouchure d'une Riviere , d'y entrer par un grand coup de hasard , de nous mettre à l'abri du vent , ou peut-être encore de trouver une eau calme. Mais il n'y avoit aucune apparence à rien de semblable ; bien loin delà , la terre , à mesure que nous en aprochions , nous paroissoit encore plus redoutable que la mer.

Après avoir ramé , ou plutôt dérivé l'espace d'une lieue & demie , suivant le comp-

te que nous faisons , une vague furieuse , semblable à une montagne , s'en vint roulant à notre arriere , c'étoit nous avertir d'attendre le coup de grace. En effet elle se rua sur nous avec tant de furie , qu'elle renversa tout-d'un-coup la Chaloupe , & nous sépara les uns des autres aussi-bien que du bateau , à peine nous donna-t-elle le tems d'invoquer le nom de Dieu par une seule exclamation ; car dans le moment nous fumes tous engloutis.

Il n'y a pas d'expression qui puisse retracer ici quelle étoit la confusion de mes pensées , lorsque j'allai au fond de l'eau ; car quoique je nageasse fort bien , je ne pus point cependant me dégager assez pour respirer , jusqu'à ce que la vague m'ayant poussé , ou plutôt emporté bien avant vers le rivage , elle se brisa & me laissa presque à sec , & à demi mort , à cause de l'eau que j'avois avalée. Voyant la terre plus proche de moi que je ne l'aurois cru , j'eus assez de presence d'esprit , & l'haleine assez bonne pour me lever sur mes jambes , & m'en servir le mieux que je pouvois pour tâcher d'avancer du côté de terre , avant qu'une autre vague revînt , & me ressaisît. Mais je reconnus bientôt qu'il étoit impossible d'en venir à bout ; car regardant derriere moi , je vis la mer à mes trousses , mais haute & furieuse , comme une ennemie redoutable , avec laquelle je ne pouvois aucunement mesurer mes forces. Tout ce

que j'avois à faire , c'étoit de retenir mon haleine , & de m'élever , si je pouvois au-dessus de l'eau ; de cette maniere je pouvois nager , conserver la liberté de ma respiration , & voguer vers le rivage. Ce que je craignois le plus , c'étoit que ce flot , après m'avoir poussé vers la terre en venant , ne me rejettât ensuite dans la mer en s'en retournant.

Celui qui vint fondre sur moi la seconde fois , me couvrit d'abord d'une masse d'eau , de vingt ou trente pieds de hauteur ; je sentois que j'étois entraîné bien loin du côté de la terre avec une force & une rapidité extrême ; en même-tems je retenois mon haleine , & je m'aidois encore en nageant de toutes mes forces. Mais j'étois prêt d'étouffer à force de me contraindre , quand je me sentis monter en haut , & en même-tems je me trouvai la tête & les mains hors de l'eau , ce qui me soulagea sur le champ ; & quoique cet intervalle ne durât pas deux secondes , il ne laissa pas de me faire un grand bien , me donna le tems de respirer , & redoubla mon courage. Je fus derechef couvert d'eau , mais non pas si long-tems que je ne pusse tenir bon ; & m'apercevant que la mer s'étoit brisée , & qu'elle commençoit à retourner , je m'élançai en avant tant que je pus pour ne me laisser point entraîner , & je sentis que je prenois pied. Je demurai sans rien faire pendant quelques momens , tant pour recouvrer ma respiration , qu'en attendant

que les eaux se fussent retirées , & puis je courus vers le rivage avec toute la vitesse dont j'étois capable. Cet effort n'étoit pas suffisant pour me délivrer de la fureur des ondes , qui venoient fondre sur moi de nouveau , elles m'enlevèrent deux autres fois , & me porterent en avant , comme elles avoient déjà fait , le rivage étant tout uni.

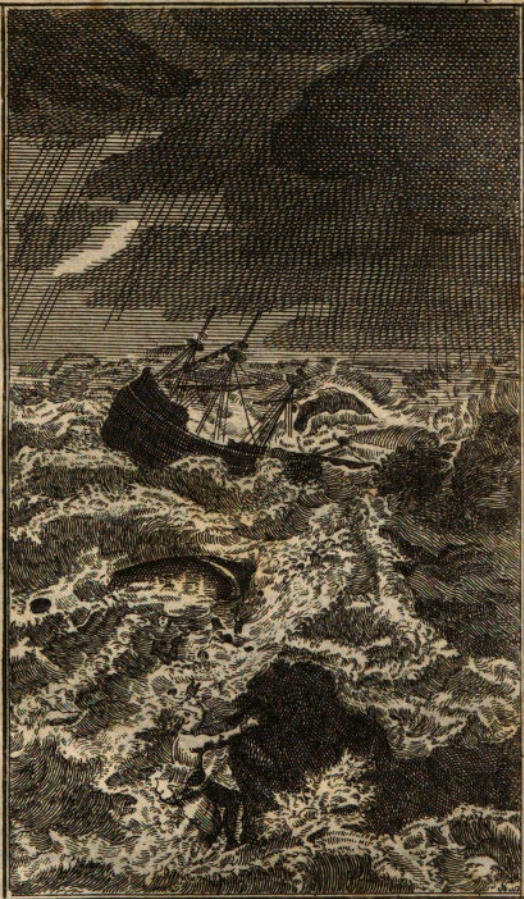
Peu s'en fallut que le dernier de ces deux assauts dont je viens de donner la description , ne me fût fatal ; car la mer m'ayant entraîné comme auparavant , me mit à terre , ou , pour mieux dire , me jetta contre un rocher , & cela si rudement , que j'en perdis le sentiment , & le pouvoir d'agir pour ma délivrance , car le coup ayant porté sur mon flanc & sur ma poitrine , m'ôta entièrement la respiration pour un tems ; & si la mer fût revenue à la charge sans intermission , j'aurois été indubitablement suffoqué. Mais je revins à moi un peu avant son retour ; & voyant que j'en allois être enseveli , je résolus de m'attacher à un morceau du roc , & dans cette posture , de retenir mon haleine ju qu'à ce que les eaux se fussent retirées : déjà les vagues n'étoient plus si hautes qu'au commencement , parce que la terre étoit proche , & je ne quittai point prise qu'elles n'eussent passé & repassé par-dessus moi. Après quoi je pris un autre essor , qui m'aprocha si fort de terre , que la vague qui vint ensuite me couvrit véritablement ; mais elle ne m'enleva pas , en sorte que je n'eus

plus qu'à exercer une seule fois mes jambes pour mettre fin à ma carrière , & prendre terre ; où étant arrivé , je montai sur le haut du rivage , & je m'assis sur l'herbe , à l'abri de l'insulte des eaux.

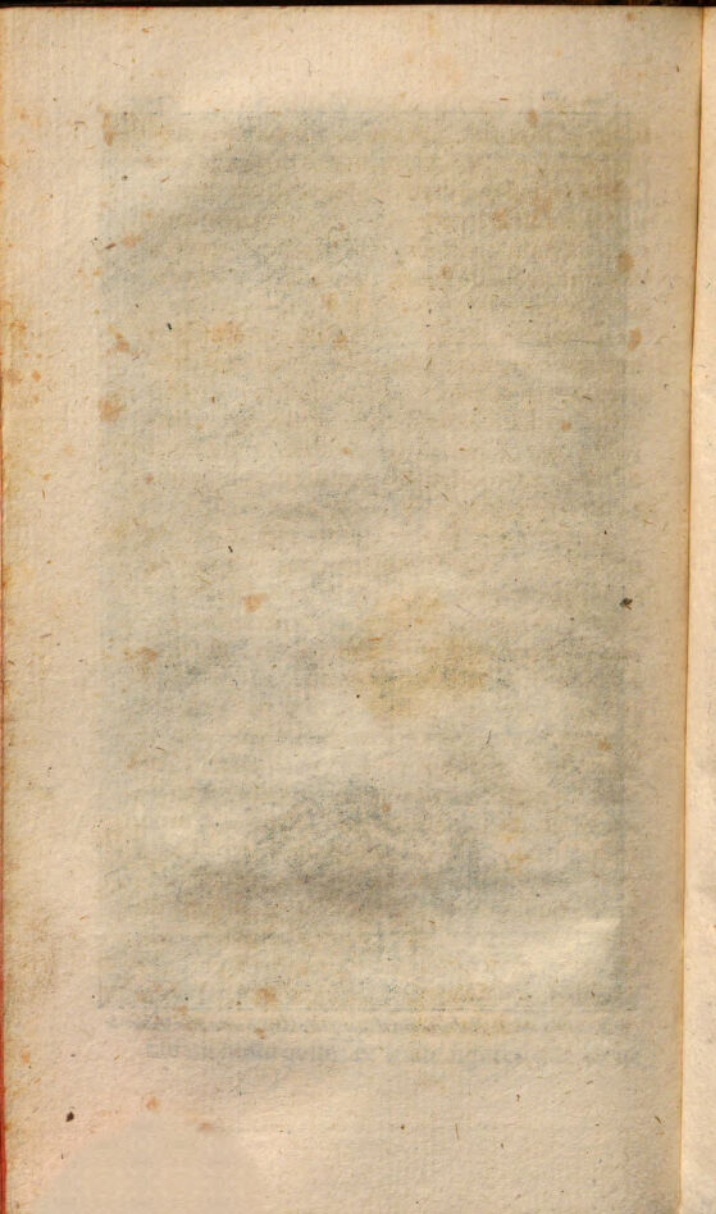
Me voyant ainsi en toute sûreté , je commençai par lever les yeux en haut , & rendre grâces à Dieu , de ce que j'avois sauvé ma vie dans un cas où il n'y avoit que quelques momens qu'elle étoit désespérée. Je crois que c'est une chose tout-à-fait impossible que de peindre au vif les transports & l'extase où se trouve l'ame qui se voit sauvée de la sorte , & arrachée pour ainsi dire des entrailles du sépulcre. Je ne m'étonne donc plus d'une coutume qu'on a , qui est que quand un malfaiteur a la corde au cou , qu'il est lié , qu'il est sur le point de passer le pas , & que sur ces entrefaites on lui apporte sa grâce , je ne m'étonne pas , dis-je , qu'on lui amène aussi un Chirurgien pour lui tirer du sang , en même-tems qu'on lui annonce cette nouvelle , de peur que la surprise qu'elle lui causeroit , ne bannît de son cœur les esprits animaux , & qu'elle lui fût funeste. Car ,

La surprise qui naît de joie ou de douleur ,
Suspend les fonctions de l'esprit & du cœur.

Je me promenois au bord de la mer , levant les mains vers le Ciel , l'esprit absorbé dans la contemplation de ma délivrance , faisant mille gestes & mille figures que je ne



Naufrage de Robinson. il est jetté dans une Ile déserte.



ſçauois rapporter ; réfléchiffant ſur mes camarades , qui tous avoient été noyés & que j'étois le ſeul qui me fuſſe ſauvé ; car depuis notre naufrage je ne vis plus jamais aucun d'eux , non pas même la moindre trace , excepté trois de leurs chapeaux , un bonnet , & deux ſouliers dépareillés.

Je tournai les yeux du côté du Vaiſſeau qui avoit échoué ; mais la mer étoit ſi écumeuſe & ſi courroucée , d'ailleurs il étoit à une diſtance ſi grande , qu'à peine pouvois-je le voir ; ce que conſidérant : Grand Dieu ! diſois-je , comment eſt-il poſſible que je ſois venu à terre ?

Après avoir ſoulagé mon eſprit par ce qu'il y avoit de conſolant dans ma condition , je commençai à regarder tout autour de moi pour voir en quelle ſorte de lieu j'étois , & par où il me falloit débiter. Je ſentis bientôt diminuer mon allégreſſe , & je trouvai que ma délivrance étoit d'une affreuſe eſpece : car j'étois mouillé , & je n'avois point d'habits pour me changer ; j'avois faim , & je n'avois rien à manger ; j'avois ſoiſ , & je n'avois rien à boire ; j'étois foible , & je n'avois rien pour me fortifier ; je ne voyois pas même la moindre aparence de quoi que ce ſoit , ſinon de mourir de faim , ou d'être dévoré par les bêtes féroces ; & ce qu'il y avoit de plus affligeant pour moi , c'eſt que je n'avois aucune arme pour pouvoir chaffer , & tuer quelques animaux pour ma ſubſiſtance , ou pour me défendre.

contre toute Créature qui voudroit m'ôter la vie pour soutenir la sienne : en un mot, je n'avois rien sur moi qu'un couteau, une pipe, & un peu de tabac dans une boîte ; c'étoit-là toute ma provision, ce qui jetta mon esprit dans de terribles angoisses ; en sorte que durant quelque tems je courus çà & là comme un insensé. La nuit aprochoit, & je commençai à considérer quel seroit mon sort, si cette terre nourrissoit des bêtes dévorantes, sçachant bien que ces animaux rodent toutes les nuits pour chercher leur proie.

L'unique remede qui se presentoit à tout cela pour le tems present, c'étoit de monter sur un certain arbre, dont le branchage étoit fort épais, semblable à un sapin, mais épineux, qui croissoit près de là, & où j'avois résolu de passer toute la nuit, en attendant le genre de mort qu'il me faudroit subir le lendemain ; car jusqu'alors l'arrêt m'en paroïssoit irrévocable. Je marchai environ un demi quart de mille loin du rivage, pour voir si je ne trouverois point d'eau douce pour boire ; j'eus le bonheur d'en trouver, ce qui me donna une joie sans pareille. Après avoir bu & m'être mis un peu de tabac dans la bouche pour prévenir la faim, je m'en allai à l'arbre, sur lequel je montai, & cherchai à me mettre si bien que je ne tombasse pas, si je venois à dormir ; j'avois à la main un bâton court, comme un bon tricot, que j'avois coupé pour me servir de défense,

avec cela je pris mon logement. Comme j'étois extrêmement fatigué, je tombai dans un profond sommeil, où je goûtai tant de douceurs, & réparai tellement mes forces, que je ne pense pas en avoir jamais eu de plus salutaire, ni qu'il y ait beaucoup de gens qui puissent passer une si bonne nuit dans une si méchante conjoncture.

Il faisoit grand jour lorsque je m'éveillai, le tems étoit clair, la tempête dissipée, & la mer n'étoit plus courroucée ni enflée comme auparavant. Ce qui me surprit extrêmement, fut de voir que par la hauteur de la marée le Vaisseau eût été enlevé pendant la nuit de dessus le banc de sable où il avoit été engravé, & qu'il eût dérivé jusques tout près du rocher, dont j'ai parlé ci-dessus, où je m'étois si cruellement meurtri en heurtant contre. Il y avoit environ un mille de l'endroit où j'étois jusques-là; & comme le Bâtiment paroissoit encore reposer sur sa quille, j'aurois bien souhaité d'être à bord, afin d'en tirer du moins pour mon usage quelques unes des choses les plus nécessaires.

Dès que je fus descendu de l'appartement que je m'étois choisi sur l'arbre, je regardai encore autour de moi, & la première chose que je découvris fut la chaloupe, que le vent & la marée avoient jetté sur la Côte à environ deux milles de moi, à main droite. Je marchai le long du rivage, aussi loin que je pus aller jusques-là, mais je trouvai un bras

de mer d'environ une demi-lieue de largeur entre moi & la chaloupe, tellement que je m'en retournai sur mes pas, laissant la chose cette fois-là, parce que mes desirs étoient bien plus tournés du côté du Vaisseau, où j'espérois trouver actuellement de quoi fournir à ma subsistance.

Un peu après midi je vis que la mer étoit fort calme, & la marée si basse, que je pouvois avancer jusqu'à un quart de mille du Vaisseau, & ce fut pour moi un renouvellement de douleur; car je voyois clairement que si nous eussions resté à bord, nous aurions tous été sains & saufs; je veux dire, que du moins nous serions tous venus heureusement à terre, & je n'aurois pas été si misérable que de me voir comme j'étois actuellement, dénué de toute consolation & de toute compagnie. Ces réflexions m'arracherent des larmes; mais comme elles n'apportoient qu'un foible remède à mes maux, je résolus d'aller au Vaisseau si je pouvois. Il faisoit une chaleur extrême; je me dépouillai de mes habits, & je me jetai dans l'eau. Mais quand je fus arrivé au pied du Bâtiment je trouvai plus de difficulté à monter dessus, que je n'en avois encore surmonté: car comme il reposoit sur terre, & qu'il étoit hors de l'eau d'une grande hauteur, il n'y avoit rien à ma portée que je pusse saisir. J'en fis deux fois le tour à la nage; à la seconde, j'aperçus ce que je m'étonnois de n'avoir pas vu la première, c'é-

toit un bout de corde qui pendoit à l'avant de telle façon , qu'après beaucoup de peine je m'en faisis , & par ce moyen je grimpai sur le Château gaillard. Quand je fus-là , je vis que le Vaisseau étoit entr'ouvert , & qu'il y avoit beaucoup d'eau à fond de cale ; mais qu'étant posé sur le flanc d'un banc , dont le sable étoit ferme , il portoit sa poupe extrêmement haut , & la proue sibas , qu'elle étoit presque dans l'eau. De cette maniere le pont étoit tout-à-fait exempt d'eau , & tout ce qu'il renfermoit étoit sec : car vous pouvez bien compter que la premiere chose que je me mis à faire , fut de chercher partout , & de voir ce qui étoit gâté , ou ce qui étoit bon. Premièrement je trouvai que toutes les provisions du Vaisseau étoient seches , & qu'elle ne se sentoient pas de l'eau , & comme j'étois très-disposé à manger , je m'en allai à la Soute , où je remplis mes poches de biscuit , & je me mis à en manger à mesure que j'étois à faire d'autres choses ; car je n'avois pas de tems à perdre. Je trouvai aussi du rhum dans la chambre du Capitaine , & j'en bus un bon coup , de quoi j'avois bon besoin pour m'encourager à soutenir la vue des souffrances que j'aurois à essuyer.

Il ne m'auroit servi de rien de demeurer les bras croisés , & de perdre le tems à souhaiter ce que je ne pouvois aucunement obtenir. Cette extrémité excita mon application. Nous avions à bord plusieurs

vergues, un ou deux mâts du perroquet, qui étoient de réserve, & deux ou trois grandes barres de bois : je pris la résolution de les mettre en œuvre ; & j'en lançai hors du bord tout ce qui n'étoit point trop pesant pour le pouvoir ménager, les ayant séparément attachés à une corde, afin qu'ils ne dérivassent point. Cela fait, je descendis au côté du Bâtiment, & les tirant à moi, j'en attachai quatre ensemble par les deux bouts, le mieux qu'il m'étoit possible, donnant à mon ouvrage la forme d'un radeau, & après y avoir posé en travers deux ou trois planches fort courtes, je trouvai que je pouvois bien marcher dessus, mais qu'il ne pourroit pas porter une grosse charge, à raison de sa trop grande légèreté. C'est pourquoi je retournai au travail, & avec la scie du Charpentier, je partageai une des vergues de beille en trois pièces en longueur, & je les ajoutai à mon radeau après m'être donné beaucoup de peine & de travail. Mais l'espérance de me fournir de choses nécessaires, me servoit d'aiguillon pour faire bien au-delà de ce dont j'aurois été capable en toute autre occasion.

Déjà mon radeau étoit assez fort pour porter un poids raisonnable, il ne s'agissoit plus que de voir de quoi je le chargerois, & comment préserver cette charge de l'insulte des eaux de la mer ; mais je ne m'arrêtai pas beaucoup à cette considération,

& d'abord je mis dessus toutes les planches que je pus trouver ; ensuite , après avoir bien considéré ce dont j'avois le plus de besoin , je commençai par prendre trois coffres de Matelots , que j'avois ouverts en forçant les ferrures , & que j'avois ensuite vuidés ; puis je les descendis avec une corde sur mon radeau. Dans le premier je mis des provisions , telles que du pain , du ris , trois fromages de Hollande , cinq pieces de bouc séché , laquelle viande faisoit notre principale nourriture , & un petit reste de blé d'Europe , qu'on avoit mis à part pour entretenir quelques volailles , que nous avions embarquées avec nous , mais qui depuis long-tems avoient été tuées. Il y avoit aussi une certaine quantité d'orge & de froment mêlés ensemble : mais , à mon grand regret , je trouvai que cela avoit été mangé & tout gâté par les rats. Quant à la boisson , je trouvai plusieurs caisses de bouteilles qui étoient à notre Maître , dans lesquelles il y avoit quelques Eaux cordiales & environ vingt quarts de Rack ; j'arrangeai ceci séparément , parce qu'il n'étoit pas besoin , ni même possible de les mettre dans le coffre. Pendant que j'étois occupé à faire ces choses , je m'aperçus que la marée commençoit à monter , quoique paisiblement ; & j'eus la mortification de voir mon habit , ma veste & ma chemise , que j'avois laissés sur le rivage , flotter & s'en aller au gré de

l'eau ; pour ce qui est de ma culote qui n'étoit que de toile, & qui étoit ouverte à l'endroit des genoux, je ne la quittai point non plus que mes bas, pour nager jusqu'à bord ; quoiqu'il en soit, cette accident me fit aller à la quête des hardes, & je ne fus pas long-tems à fouiller, pour voir que je pouvois aisément réparer ma perte avec usure : mais je me contentai de prendre ce dont je ne pouvois absolument me passer pour le present, parce qu'il y avoit d'autres choses que j'avois beaucoup plus à cœur. De ce nombre étoient des outils pour travailler quand je serois à terre ; & après avoir long-tems cherché, je trouvai enfin le coffre du Charpentier. Ce fut un trésor pour moi, mais un trésor beaucoup plus précieux que ne l'auroit été pour lors un Vaisseau tout chargé d'or : je le descendis, & le posai sur mon radeau tel qu'il étoit, sans perdre de tems à regarder dedans ; car je sçavois en gros ce qu'il contenoit.

La chose que je convoitois le plus après celle-là, c'étoit de la munition & des armes. Il y avoit dans la chambre du Capitaine deux fusils fort bons, & deux pistolets ; je m'en saisis d'abord, comme aussi de quelques cornets à poudre, d'un petit sac de plomb, & de deux vieilles épées rouillées : je sçavois qu'il y avoit quelque part trois barils de poudre, mais je ne sçavois pas en quel endroit notre Canon-

nier les avoit ferrés. A la fin pourtant je les déterrai , après avoir visité & coins & recoins. Il y en avoit un qui avoit été mouillé , les deux autres étoient secs & bons , & je les plaçai avec les armes sur mon radeau. Alors je crus m'être muni d'assez de provisions , il ne me restoit plus de souci , que pour les conduire jusqu'à terre ; car je n'avois ni voile , ni rames , ni gouvernail ; la moindre bouffée survenant , pouvoit submerger ma cargaison toute entiere.

Trois choses relevoient mes espérances : en premier lieu , la mer qui étoit tranquille ; en second lieu , la marée qui montoit & portoit à terre , & en troisième , le vent , qui , tout foible qu'il étoit , ne laissoit pas d'être favorable. Je trouvai encore deux ou trois rames à moitié rompues , & dépendantes de la chaloupe , qui me servirent de renfort , & deux scies , une besaiguë , avec un marteau , (outre ce qui étoit déjà dans le coffre du Charpentier) que j'ajoutai à ma cargaison ; après quoi je me mis en mer. Mon radeau vogua très-bien l'espace d'environ un mille ; seulement je m'aperçus qu'il dériveroit un peu de l'endroit où j'avois pris terre auparavant , & cela me fit juger qu'il y avoit un courant d'eau , & par conséquent j'espérois de trouver là autour une Baye , ou une rivière , qui me tiendrait lieu de Port , pour débarquer ma cargaison.

La chose étoit telle que je me l'étois

imaginée : je découvris vis-à-vis de moi une petite ouverture de terre , vers laquelle je me sentoís entraîner par le cours violent de la marée ; ainsi je gouvernai mon radeau le mieux que je pouvois pour lui faire tenir le fil de l'eau. Mais en même-temps je faillis à faire un second naufrage ; que si un tel malheur me fut arrivé , je crois véritablement qu'il m'auroit donné une atteinte mortelle. Cette Côte m'étoit tout à-fait inconnue ; ainsi je m'en allai toucher sur le sable d'un bout de mon Bateau , & comme il ne touchoit point , mais qu'il flotloit de l'autre bout peu s'en falloit que ma cargaison ne glissât toute de ce côté-là , & qu'elle ne tombât dans l'eau. Je faisois tout mon possible pour retenir les coffres dans leur place en m'appuyant contre ; mais mes forces n'étoient point suffisantes pour dégager le radeau ; je n'osois pas même quitter la posture où j'étois , & soutenant la charge de tous mes efforts , je restai dans cette attitude près de demi heure , durant lequel tems le montant me relevoit peu à peu , & me mit enfin dans un parfait niveau. Quelques momens après , l'eau qui continuoît de croître , fit flotter mon radeau , que je poussai avec ma rame dans le canal ; & ayant avancé un peu plus haut , je me vis à l'embouchure d'une petite rivière , ayant la terre de chaque côté , & un courant ou flux rapide qui montoit. Cependant , je cherchois des yeux

sur l'un & l'autre bord une place propre à prendre terre ; car je ne me souciois point d'entrer plus avant dans la rivière, & l'espérance que j'avois de découvrir quelque Vaisseau me détermina à ne point m'éloigner de la Côte.

Enfin, j'aperçus à ma main droite un petit réduit, vers lequel je conduisis mon radeau avec beaucoup de peine & de difficulté, je m'approchai si fort, que comme je touchois le fond de l'eau avec ma rame, je pouvois aisément me pousser tout-à-fait dedans : mais en ce faisant je courois une seconde fois le risque de submerger tout mon magasin ; car le bord étant d'une pente assez roide & escarpée, je ne pouvois débarquer que dans une place, où mon train, lorsqu'il viendrait à toucher, feroit si haut élevé par un bout, & si enfoncé par l'autre, que je serois en danger de tout perdre. Tout ce que je pus faire, ce fut d'attendre jusqu'à ce que la marée fut tout-à-fait haute, me servant cependant de ma rame en guise d'ancre, pour arrêter mon train & en tenir le flanc appliqué contre le bord, près d'un morceau de terre plat & uni, que j'espérois que l'eau couvrirait. Ce moyen me réussit ; mon radeau prenoit environ un pied d'eau, & dès que je m'aperçus que j'en avois assez, je le jettai sur cet endroit plat & uni, où je l'amarai en enfonçant dans la terre mes deux rames rompues contre le côté ; l'un à

un bout , l'autre à l'autre bout ; & je demeurai de cette manière jusqu'à ce que la marée se fut abaissée , & qu'elle laissât mon train avec ce qu'il portoit à sec , & en toute sûreté.

Après cela , la première chose que je fis , ce fut d'aller reconnoître le Pays , & de chercher un lieu propre pour ma demeure , de même que pour serrer mes effets , & les mettre en sûreté contre tout accident qui pourroit arriver. J'ignorois encore si ce terrain étoit dans le Continent , ou bien dans une Isle ; s'il étoit habité ou inhabité ; si j'avois quelque chose à craindre des bêtes sauvages , ou non. Il n'y avoit pas plus d'un mille delà à une montagne très-haute & difficile à monter , qui sembloit porter son sommet par-dessus une chaîne de plusieurs autres , qu'elle avoit au Nord. Je pris un de mes fusils & un de mes pistolets , avec un cornet de poudre & un petit sac de plomb ; armé de la sorte , je m'en allai à la découverte jusqu'au haut de cette montagne , où étant arrivé , après beaucoup de fatigue & de sueur , je vis quelle & combien triste seroit ma destinée : car je reconnus que j'étois dans une Isle , entourée partout de la mer , sans pouvoir découvrir d'autres terres , que quelques rochers fort éloignés delà , & deux petites Isles , beaucoup moindres que celle-ci situées près de trois lieues à l'Ouest.

Je trouvai de plus , que l'Isle où je me

voyois réduit, étoit stérile, & j'avois tout lieu de croire qu'il n'y avoit point d'habitans, à moins que ce ne fussent des bêtes féroces; je n'en voyois cependant aucune, mais bien quantité d'oiseaux, dont je ne connoissois ni l'espece, ni l'usage que j'en pourrois faire, quand je les aurois tués. En revenant delà, je tirai sur un oiseau fort gros, que je vis posé sur un arbre au bord d'un grand bois; je crois que c'étoit le premier coup de fusil qui eut été tiré dans ce lieu-là, depuis la création du Monde. Je ne l'eus pas plutôt lâché, qu'il s'éleva de tous les endroits du bois un nombre presque infini d'oiseaux de plusieurs sortes, avec un bruit confus causé par les cris & les piolemens différens qu'ils faisoient, chacun selon leur espece, qui m'étoit entièrement étrangere. Quant à l'oiseau que je tuai, je le pris pour une forte d'épervier; car il en avoit la couleur & le bec, mais non pas les éperons, ni les serres: sa chair étoit comme de la charogne, & ne valoit rien du tout.

Content de cette découverte, je revins à mon radeau & me mis à travailler pour le décharger. Ce travail m'occupa le reste du jour, & la nuit étant venue, je ne savois que faire de ma personne, ni quel lieu choisir pour reposer; car je n'osois dormir à terre, ne sachant si des bêtes féroces ne pourroient pas venir me dévorer, quoique je trouvai dans la suite qu'il n'y avoit rien de pareil à craindre.

Néanmoins je me barricadai aussi - bien que je pouvois , avec les coffres & les planches que j'avois amenés à terre , & je me fis une espee de hute pour me loger cette nuit-là. Pour ce qui est de la nourriture que l'Isle fournissoit , je ne concevois pas encore d'où elle pourroit provenir , si ce n'est que j'avois vu deux ou trois animaux faits comme des lievres courir hors du bois , où je tirai l'oiseau.

Je me figurai alors que je pourrois encore tirer du Vaisseau bien des choses qui me seroient utiles , particulièrement des cordages , des voiles , & autres choses qui se pouvoient transporter à terre je résolus donc de faire un autre voyage à bord , si je pouvois. Et comme je n'ignorois pas que la premiere tourmente qui s'exciteroit , briserait , sans faute le Bâtiment en mille pieces , je renonçai à toute autre entreprisse , jusqu'à ce que j'eusse exécuté celle-ci. Alors je tins Conseil , j'entens à part moi , sçavoir si je retournerois avec le même train ; mais la chose ne me parut pas praticable , je conclus donc d'aller comme la premiere fois , quand la marée seroit basse ; c'est aussi ce que j'exécutai , avec cette différence seulement , que je me dépouillai avant de sortir de ma hute , ne gardant sur moi qu'une chemise déchiquetée , des caleçons , & une paire d'escarpins aux pieds.

Je me rendis au Bâtiment , comme j'avois fait la premiere fois , & j'y préparai

un second train. Mais l'expérience du premier m'ayant rendu plus habile, je ne fis pas celui-ci si lourd, ni ne le surchargeai point, & je ne laissai pourtant pas d'emporter plusieurs choses qui me furent très-utiles : premièrement, je trouvai dans le magasin du Charpentier deux ou trois sacs pleins de clous & de pointes, une grande tarière, une douzaine & tant de haches, & une pierre à éguiser, qui est un instrument d'un très-grand usage : je mis à part tout cela, avec plusieurs choses, qui dépendoient du Canonnier, nommément deux ou trois leviers de fer, deux barils de bales, sept mousquets, un autre fusil de chasse, une petite addition de poudre, un gros sac de dragée, & un grand rouleau de plomb ; mais ce dernier étoit si pesant, que je n'eus pas la force de le soulever assez, pour le faire passer par-dessus les bords du Vaisseau.

Outre ces choses j'enlevai tous les habits que je pus trouver, avec une voile de surcroît du perroquet de mizaine, une branle, un matelas, & quelques couvertures. Je chargeai tout ce que je viens de détailler sur mon second train, & je le conduisis à terre avec un succès qui contribua extrêmement à me fortifier dans mes disgraces.

Tandis que je fus absent de terre ; je craignois qu'à tout le moins mes provisions ne fussent dévorées par les bêtes ; mais quand je retournai, je ne trouvai aucune

marque d'irruption , sinon qu'il y avoit un animal , semblable à un chat sauvage , assis sur un des coffres , lequel , quand il me vit aprocher , s'enfuit à quelques pas delà , puis s'arrêta tout court : il ne paroissoit ni décontenancé , ni effrayé ; & il me regardoit fixement , comme s'il eût eu quelque envie de s'apivoiser avec moi : je lui présentai le bout de mon fusil , mais comme il ne sçavoit pas de quoi il s'agissoit , il ne s'en ébranla point , ni ne se mit aucunement en devoir de prendre la fuite : voyant cela , je lui jettai un morceau de biscuit , quoiqu'à dire vrai je n'en fusse pas fort prodigue , car ma provision n'étoit pas bien grosse ; mais vous noterez , s'il vous plaît , que ce n'étoit qu'un petit morceau , & je crus ne faire pas grande brèche à mon magasin : quoiqu'il en soit , l'animal ne dédaigna pas le present que je lui offris , il accourut dessus , le flaira , & puis l'avala : il prit si bien la chose , qu'il me fit connoître , par son air content , qu'il étoit disposé à en accepter une autre dose : mais je m'en tins quitte , & voyant qu'il ne gaignoit rien à revenir à l'offrande , il prit congé de moi.

Comme c'étoient de grands & de pesants tonneaux que ceux où notre poudre étoit renfermée , j'avois été obligé de les défoncer pour l'en tirer petit-à-petit , & de la charger sur mon train par plusieurs paquets ; ce qui avoit tiré la chose en longueur ; mais me voyant à terre malgré cela avec
toute

toute ma cargaison , je commençai à travailler à me faire une petite Tente avec la voile que j'avois , & des piquets , que je coupai pour cet effet ; & dans cette Tente j'aportai tout ce que je sçavois qui se gâteroit à la pluie , ou au Soleil ; après cela , je me fis un rempart des coffres vuides & des tonneaux , que je plaçai les uns sur les autres tout au tour de ma Tente , pour la fortifier contre tout assaillant de quelque espece qu'il pût être.

Cela étant fait , je barricadai la porte de la Tente avec des planches en dedans & un coffre vuide dressé sur un bout en dehors ; & après avoir posé mes deux pistolets à mon chevet , couché mon fusil auprès de moi , je me mis au lit , pour la premiere fois : & je dormis fort tranquillement toute la nuit , car j'étois las & accablé , pour n'avoir dormi que fort peu la nuit d'auparavant , & pour avoir rudement travaillé tout le jour , soit à aller chercher à bord tant de provisions , soit à les débarquer.

Le Magasin que j'avois alors de toutes fortes de choses étoit , je pense , le plus gros qui se soit jamais amassé pour une seule personne : mais je n'étois pas encore content ; car je m'imaginois que , tandis que le Vaisseau resteroit droit sur sa quille , comme il faisoit , il étoit de mon devoir d'en aller tirer tout ce que je pourrois. Ainsi je m'en allois chaque jour à bord , pendant la marée basse , j'en raportoïs tantôt une chose , tan-

tôt une autre : mais entr'autres, la troisieme fois que j'y allai, j'enlevai tout ce que je pus des agrès, les petites cordes, & le fil de carret que je trouvai, une piece de canevas de furcroît, pour raccommoder les voiles dans l'occasion, & le baril de poudre, qui avoit été mouillé, & enfin toutes les voiles depuis la plus grande jusqu'à la plus petite. Mais avec cette circonstance, que je fus obligé de les couper en plusieurs morceaux, & d'en porter le plus que je pourrois à chaque reprise, car elles ne pouvoient plus servir pour voiles, mais seulement pour simple canevas.

Mais la chose qui me fit le plus de plaisir dans tout le butin que je fis, c'est qu'après avoir fait cinq ou six voyages de la maniere que je viens de dire, & que je croyois qu'il n'y avoit plus rien dans le Bâtiment qui valut la peine de s'en embarrasser ; je trouvai encore un grand tonneau de biscuit, trois bons barils de rum, ou d'eau-de-vie, une boëte de cassonnade, & un muids de fleur de farine très-belle. L'agréable surprise où me jetta cette trouvaille fut d'autant plus grande, que je ne m'attendois plus du tout à aucune provision, que l'eau n'eût entièrement gâtée : je vuidai au plus vite le tonneau de biscuit, j'en fis plusieurs parts, & je les envelopai dans des morceaux de voiles, que je taillai précisément pour cela, & enfin je transportai cette charge à terre, avec autant de bonheur que j'avois fait les autres.

Le lendemain je fis un autre voyage ; & comme j'avois déjà dépouillé le Vaisseau de tout ce qui étoit portable , & qui se pouvoit soulever aisément , je commençai alors à me mettre après les cables ; je débutai par le plus gros que je coupai en plusieurs piéces proportionnées à mes forces , tellement que je les puisse remuer , j'amoncelai deux cables , & une hanzière , & toute la fêraille que je pus arracher. Ensuite ayant coupé la vergue de beaupré , & celle de mizaine pour me faire un grand radeau , je mis dessus , cette charge lourde & pesante que je venois de préparer , & je voguai. Mais ici mon bonheur commença à m'abandonner ; car ce radeau étoit si pesant & surchargé , qu'étant entré dans le petit réduit où j'avois débarqué mes autres provisions , & ne pouvant pas le gouverner aussi absolument que j'avois fait les autres , il se renversa , & me jetta dans l'eau , avec toute ma cargaison. Quant à moi , le mal n'étoit pas grand , car j'étois proche de terre ; mais pour ce qui est de ma cargaison , il en fut perdu une bonne partie , sur-tout du fer , dont je m'étois promis de faire un bon usage : néanmoins la marée devenue basse , je sauvai à terre la plupart des piéces de cable , & quelques-unes de fer , quoiqu'à la vérité avec un travail infini , puisque j'étois obligé pour cela de plonger dans l'eau ; exercice qui me fatigua beaucoup. Après cet exploit je ne manquai point d'aller à bord une fois chaque

jour, & d'en apporter tout ce que je pouvois.

Il y avoit déjà treize jours que j'étois à terre, & j'avois fait onze voyages à bord du Vaisseau : durant ce tems-là j'en avois enlevé tout ce qu'au monde une personne seule est capable d'enlever ; mais je crois, que si le tems calme eût continué, j'aurois amené à terre tout le Bâtiment piece après piece. Je voulus y retourner la douzieme fois, & comme je m'y préparois, je trouvai que le vent commençoit à se lever ; cela n'empêcha pourtant pas que je ne m'y rendisse durant la marée basse : & quoique j'eusse souvent fouillé & refouillé par toute la chambre du Capitaine, avec tant d'exactitude que je croyois qu'il n'y avoit plus rien à trouver, je découvris cependant une armoire avec des tiroirs dedans, dans l'un desquels je trouvai deux ou trois rasoirs, une petite paire de ciseaux, & dix ou douze couteaux, avec autant de fourchettes : dans un autre il y avoit environ trente-fix livres sterling en especes ; les unes étant monnoie d'Europe, les autres de Bresil, moitié en or, moitié en argent, & entr'autres quelques pieces de huit.

A la vue de cet argent, je souris à part moi, & il m'échapa tout haut cette apostrophe : « O vanité des vanités, m'écriai je, » métal imposteur, que tu es d'un vil prix » à mes yeux ! A quoi es-tu bon ? Non, tu » ne vaut pas la peine que je me baïsse pour

» te ramasser ; un seul de ces couteaux est
 » plus estimable que les trésors de Crésus ;
 » je n'ai nul besoin de toi , demeure donc où
 » tu es, ou plutôt va-t'en au fond de la mer ,
 » comme une créature indigne de voir le
 » jour ». Après avoir donné un libre cours
 à mon indignation , je me ravisai pourtant
 tout-à-coup ; & prenant cette somme avec
 les autres ustensiles que j'avois trouvés dans
 l'armoire , j'empaquetai le tout dans un
 morceau de canevas. Je pensois déjà à fai-
 re un radeau , quand je m'aperçus que le
 ciel se couvroit , & qu'il commençoit à
 fraîchir. Au bout d'un quart-d'heure un vent
 fort souffla de la Côte , & sur le champ me
 fit faire réflexion que ce seroit une idée chi-
 mérique de vouloir faire un radeau avec un
 vent qui éloignoit de terre ; & que mon plus
 court étoit de m'en retourner avant que
 le flux de mer commençât , si je ne voulois
 pas dire adieu pour toujours à la terre. En
 conséquence de ce raisonnement , je me
 mis dans l'eau , & je traversai à la nage cet-
 te plage qu'il y avoit entre le Vaisseau &
 les sables ; mais ce ne fut pas sans beaucoup
 de peine , tant à cause du poids des choses
 que je portois sur moi , que de l'agitation de
 la mer : car le vent s'éleva si brusquement ,
 qu'il y eut une tempête avant même que la
 marée fut haute.

Mais j'étois déjà arrivé chez moi , à l'a-
 bri de l'orage , & posté dans ma Tente
 au centre de mes richesses. Il fit un gros

tems toute la nuit, & le matin, quand je voulus regarder en mer, je vis qu'il ne paroïssoit plus de Vaisseau. La surprise où je fus d'abord, fit bientôt place à ces réflexions consolantes; sçavoir, que je n'avois point perdu de tems, que je n'avois épargné ni soin, ni peine, pour en tirer tout ce qui me pouvoit être de quelque utilité; & que quand même j'aurois eu plus de loisir, à peine y avoit-il encore quelque chose que je pusse emporter de toutes celles qui restoient à bord.

Dès-lors je ne pensai plus ni au Vaisseau, ni à ce qui m'en pourroit provenir, excepté ce que la mer pourroit jeter de ses débris sur le rivage, comme en effet elle jeta plusieurs morceaux dans la suite; mais ils ne me servirent pas de grande chose.

Toutes mes pensées ne tendoient plus qu'à me mettre en sûreté contre les Sauvages qui pourroient venir, ou bien contre les bêtes féroces, supposé qu'il y en eût dans l'Isle. Or il me passoit dans l'esprit plusieurs idées différentes, concernant la maniere de l'exécution, & l'espece d'habitation que je me construirois, ne sçachant si je me creuserois une cave, ou si je me dresserois une Tente; pour conclusion, je résolus d'avoir l'une & l'autre, & la description de tout l'Edifice ne sera peut-être pas hors de propos.

J'avois d'abord reconnu que la place où j'étois ne seroit pas propre pour mon éta-

blissement : en premier lieu , parce que le terrain en étoit bas & marécageux , & j'avois tout sujet de croire qu'il n'étoit pas sain ; en second lieu , parce qu'il n'y avoit point d'eau douce près de-là : c'est pourquoi je pris le parti de me chercher une piece de terre plus convenable.

J'avois plusieurs avantages à consulter dans la situation que je jugeois qui me seroit propre ; le premier étoit de jouir de ma santé, & par conséquent d'avoir de l'eau douce , dont je viens de parler ; le second , d'être à l'abri des ardeurs du Soleil ; le troisieme , de me garantir contre les assauts de tous animaux dévorans , fussent-ils hommes ou bêtes ; le quatrieme , d'avoir vue sur la mer , afin que si la Providence permettoit qu'il vint quelque Vaisseau à ma portée , je n'omisse rien de ce qui pouvoit favoriser ma délivrance , dont l'attente n'étoit pas encore tout-à-fait bannie de mon cœur.

Comme j'étois en quête d'une place ainsi conditionnée , je trouvai une petite plaine située au pied d'une colline élevée , dont le front étoit roible & sans talut , de même que le frontispice d'une maison , tellement que rien ne pouvoit venir sur moi du haut en bas : dans la façade de ce rocher il y avoit un endroit creux , qui s'enfonçoit un peu avant , assez semblable à l'entrée ou à la porte d'une cave , mais il n'y avoit en effet aucune caverne , ni aucun chemin qui allât dans le rocher.

C'est sur l'esplanade, justement devant cette enfonçure, que je résolus de planter le piquet. La plaine n'avoit pas plus de cent verges de largeur; elle s'étendoit environ une fois plus en long, & formoit devant mon habitation une espece de tapis vert, qui se terminoit en descendant irrégulièrement de tous côtés dans les bas lieux vers la mer. Cette situation étoit au Nord-Ouest de la colline, tellement qu'elle me mettoit tous les jours à l'abri de la chaleur jusqu'à ce que j'eusse le Soleil à l'Ouest quart au Sud-Ouest, ou environ, qui est à peu près l'heure de son coucher dans ces climats.

Avant que de dresser ma tente, je tirai au-devant de l'enfonçure un demi cercle qui prenoit environ dix verges dans son demi diametre depuis le rocher à la circonférence, & vingt de diametre depuis un bout jusques à l'autre.

Dans ce demi cercle je plantai deux rangs de fortes palissades, que j'enfonçai dans terre, jusqu'à ce qu'elles fussent fermes comme des piliers, le gros bout sortant de terre de plus de la hauteur de cinq pieds & demi, & pointu par le haut: il n'y avoit pas plus de six pouces de distance de l'un à l'autre rang.

Ensuite, je pris les pieces de cable que j'avois coupées à bord du Vaisseau, & les rangeai les unes sur les autres dans l'entre-deux du double rang, jusqu'au haut des

palissades, ajoutant d'autres pieux d'environ deux pieds & demi, apuyés contre les premiers & leur servant d'acoudoirs en dedans du demi cercle. Cet ouvrage étoit si fort, qu'il n'y avoit ni homme ni bête qui put le forcer ou passer par-dessus. Il me coûta beaucoup de tems & de travail, principalement pour couper les palissades dans les bois, les porter sur la place & les enfoncer dans la terre.

Je fis pour entrer dans la place, non pas une porte, mais une petite échelle, avec laquelle je passois par-dessus mes fortifications, & quand j'étois dedans, j'enlevois & je retirois l'échelle après moi. De cette manière je me croyois parfaitement défendu & bien fortifié contre tous agresseurs quelconques, & par conséquent je dormois en toute sûreté pendant la nuit, ce qu'autrement je n'aurois pas pu faire; quoiqu'à la vérité la suite du tems fit assez voir qu'il n'étoit nullement besoin de tant de précautions contre les ennemis que je croyois devoir redouter.

C'est dans ce retranchement, ou, si vous voulez, dans cette Forteresse, que je transportai mes provisions, mes munitions; en un mot, toutes mes richesses, dont je vous ai donné ci-devant un compte fidèle. Je m'y érigeai une grande Tente, que je fis double, pour me garantir des pluies qui sont excessives dans cette Région pendant certains tems de l'année. Je dressai

donc premierement une Tente médiocre ;
secondement une plus grande par dessus ,
& ensuite je couvris le tout d'une toile
goudronnée , que j'avois sauvée avec les
voiles.

Dès-lors je cessai pour un long tems de
coucher dans le lit que j'avois apporté à
terre , aimant mieux dormir dans un bran-
le qui étoit très-bon , ç'avoit été celui du
Pilote de notre Vaisseau.

Je portai dans ma Tente toutes les pro-
visions qui se pouvoient gâter à la pluye ,
& ayant de la sorte renfermé tous mes
biens dans l'enceinte de mon domicile , j'en
bouchai l'entrée que j'avois laissée ouverte
jusqu'ici , tellement que je passois & repas-
sois avec une échelle ; comme je l'ai dé-
crit ci-dessus.

Quand j'eus fait cela , je commençai à
creuser bien avant dans le roc , & portant
la terre & les pierres que j'en tirois à tra-
vers ma Tente , je les jettois ensuite au
pied de la palissade , tellement qu'il en ré-
sulta une sorte de terrasse , qui éleva le ter-
rein d'environ un pied & demi en dedans.
Ainsi , je me fis une Caverne qui étoit com-
me le cellier de ma Maison justement der-
rière ma Tente.

Il m'en coûta un long & pénible travail
avant que je pusse mettre la dernière main
à ces différens ouvrages , c'est ce qui m'o-
bligea à retourner sur mes pas pour re-
prendre quelques faits , qui occupèrent mon

esprit durant ce tems-là. Un jour, lorsque je ne m'étois encore que figuré le plan de ma Tente & de ma Cave, il arriva qu'un nuage sombre & épais s'étant formé dans l'air, il en tomba un orage de pluie, tout soudain il fit un éclair, & bientôt après un grand coup de tonnerre, ce qui en est l'effet naturel : je ne fus pas tant frappé de l'éclair, que je le fus d'une pensée qui passa dans mon ame avec la promptitude de ce météore : » Ah ! dis-je en moi-même, que » deviendra ma poudre ? sans elle avec » quoi me défendrai-je ? comment pour- » voirai-je à ma nourriture sans elle ? » Enfin j'étois plus mort que vif, lorsque je fis réflexion que toute ma poudre pouvoit sauter en un instant ; & il s'en falloit bien que j'eusse autant de souci concernant ma propre personne, quoiqu'à la vérité, si la poudre eût pris feu, je n'aurois jamais sçu d'où partoît le coup fatal.

Cela fit tant d'impression sur mon esprit, que quand l'orage eut passé, je suspendis mes fortifications & mes travaux pour me mettre à faire des sacs & des boîtes à resserrer ma poudre, afin qu'après en avoir fait plusieurs paquets dispersés çà & là, l'un ne fit pas prendre feu à l'autre, & que je ne pusse pas la perdre toute à la fois. Je mis bien quinze jours à finir cet ouvrage, & je crois que ma poudre, dont la quantité montoit à environ cent quarante livres, ne fut pas divisée en moins de cent

paquets. Quant au baril qui avoit été mouillé, je n'en appréhendois aucun accident, ainsi je le plaçai dans ma nouvelle Caverne, que j'eus la fantaisie d'appeller ma cuisine ; & pour le reste , je le cachai dans des trous de rochers, que j'eus grand soin de remarquer , & où il étoit exempt d'humidité.

Durant le tems que je mis à faire ceci , je ne laissois pas passer aucun jour sans aller dehors au moins une fois , soit pour me divertir , soit pour tâcher de tuer quelque chose à manger , ou pour reconnoître autant que je pourrois , ce que l'Isle produisoit. La première fois que je sortis , je reconnus bientôt qu'il y avoit des boucs , ce qui me causa beaucoup de joie ; mais cette joie fut tempérée par une circonstance mortifiante pour moi , c'est que ces animaux étoient si sauvages , si rusés , & si légers à la course , qu'il n'y avoit rien au monde de plus difficile que de les approcher. Cette difficulté ne me découragea pourtant pas , ne doutant nullement que j'en pourrois tirer de tems en tems , comme il arriva en effet bientôt après ; car lorsque j'eus remarqué leurs allées & leurs venues , voici comment je m'y pris. J'observai que quand j'étois dans les vallées , & que je les voyois sur les rochers , ils prenoient d'abord l'épouvante , & s'enfuyoient tous avec une vitesse extrême ; mais s'ils étoient à paître dans les vallées ,

& que je fusse sur les rochers, ils ne remuoient pas, ni ne prenoient pas seulement garde à moi. Delà je conclus, que par la position de leur optique, ils avoient la vue tellement tournée en bas, qu'ils ne voyoient pas aisément les objets qui étoient élevés au-dessus d'eux : ce qui fut cause que dans la suite je pris la méthode de commencer ma chasse par monter toujours sur les rochers, afin d'être plus haut placé qu'eux, & alors j'en tirois souvent à plaisir. Le premier coup que je tirai sur ces animaux, je tuai une chevre qui avoit auprès d'elle un petit chevreau encore tétant, dont je fus véritablement mortifié; & quand la mere fut tombée, le petit resta ferme auprès d'elle, jusqu'à ce que j'allasse la ramasser; je la chargeai ensuite sur mes épaules, & tandis que je l'emportoais, le petit me suivit jusqu'à mon enclos : là je mis bas la vieille, puis prenant le jeune entre mes bras, je le portai par-dessus la palissade, dans l'espérance de l'apriver; mais il ne vouloit pas manger, ce qui m'obligea à le tuer, & à le manger moi-même. Cette venaïson me nourrit pendant long-tems, car je vivois avec épargne, & ménageois mes provisions, mais sur-tout mon pain, autant qu'il m'étoit possible.

A cette heure, voyant que j'avois fixé mon habitation, je trouvai qu'il étoit absolument nécessaire de me faire un endroit & des provisions pour du feu : mais pour

ce que je fis à cette fin-là, la manière dont j'élargis ma caverne, les aïssances & commodités que j'y ajoutai, c'est ce que je dirai amplement en son lieu. Il faut maintenant que je rende quelque compte de ce qui me regarde personnellement, & des pensées qui agitoient diversement mon esprit, comme on peut bien croire au sujet d'un genre de vie si étrange.

Ma condition se presentoit à mes yeux sous une image terrible. Car comme je n'avois fait naufrage contre cette Ile qu'après avoir dérivé par une violente tempête, & après avoir été chassé à quelques centaines de lieues loin de la course ordinaire du commerce des hommes : j'avois grande raison d'attribuer cet événement à un Arrêt particulier de la Justice Divine, qui me condamnoit à terminer une triste vie dans un si triste séjour. Tandis que j'étois à faire ces réflexions, un torrent de larmes ruisselloit le long de mes joues ; quelquefois aussi je me plaignois à moi-même de ce que la Providence procureroit ainsi la ruine entière de sa créature, & qu'elle pût tellement retirer son secours, apesantir sa main, & l'accabler enfin si entièrement, qu'à peine la raison vouloit-elle qu'une telle vie méritât aucune reconnoissance.

Mais ces pensées étoient toujours contrebalancées par d'autres qui leur succédoient, & qui faisoient voir que j'avois tort. Un jour entr'autres me promenant le long

de la mer, ayant mon fusil sous le bras, j'étois fort pensif au sujet de ma condition présente, quand la raison, qui fait le pour & le contre, vint répliquer aux murmures qui m'étoient échappées : » Eh bien, » disois-je tout bas, je suis dans une misérable condition, il est vrai, mais où sont » mes compagnons ? n'étions-nous pas onze dans le Bateau, où sont les autres » dix ? d'où vient qu'ils n'ont pas été sauvés, » & moi perdu ? pourquoi ai-je été le seul » épargné, lequel vaut mieux d'être ici, » ou d'être là ? (en même-tems je mon- » trois la mer avec le doigt.) Ne faut-il » pas considérer les choses du bon & du » mauvais côté ? & les biens dont nous » jouissons, ne doivent-ils pas nous con- » soler des maux qui nous affligent ? »

Ensuite je considérois combien j'étois avantageusement pourvu pour ma subsistance ; quel seroit mon sort s'il ne fut pas arrivé, par un coup qui n'arrivera pas de cent fois l'une, que le Vaisseau flottât du banc où il avoit premièrement donné, pour dériver tellement vers la terre, que j'eusse le tems d'en tirer tout ce que j'avois par devers moi. Qu'aurois je fait, si j'avois été obligé de demeurer dans la même condition dans laquelle j'avois abordé à l'Isle, sans les choses nécessaires pour me procurer les besoins de la vie ? » Que devien- » drois-je, m'écriai-je tout haut dans ce » soliloque, que deviendrois-je sans mon

» fusil , par exemple , sans munitions pour
 » aller à la chasse , sans outils pour travail-
 » ler , sans habits pour me couvrir , sans
 » lit pour me reposer , sans tente pour ha-
 » biter ? Je jouissois alors de ces choses ,
 j'en étois fourni d'une quantité suffisante , & j'avois en main le moyen de me
 pourvoir d'une manière à pouvoir un
 jour me passer de mon fusil quand une
 fois mes munitions seroient consumées ;
 tellement que j'aurois , selon toutes les
 apparences , de quoi subsister tout le tems
 de ma vie. Car j'avois prévu dès le com-
 mencement comment je pourrois remédier
 à tous les accidens qui pourroient arriver ,
 comment je pourvrois à l'avenir , non-
 seulement en cas que mes munitions vins-
 sent à manquer , mais encore quand ma
 santé seroit ruinée , ou mes forces épuisées.

J'avoue cependant qu'il ne m'étoit pas
 encore venu dans l'esprit que je pouvois
 perdre mes munitions tout d'un-coup ,
 j'entends que ma poudre pouvoit sauter
 en l'air par le feu du Ciel , & c'est pour
 cela que cette idée seule me consternoit si
 fort toutes les fois que l'Eclair ou le Ton-
 nerre la rapelloient , comme je l'ai re-
 marqué il n'y a pas long-tems.

A present donc que je dois exposer sur
 la scene la representation d'une vie taci-
 turne, mais d'une telle vie , qu'on n'a peut-
 être jamais oui parler de rien de semblable
 en ce monde , je remonterai jusqu'au com-

mencement, & je la continuerai par ordre. C'étoit le trentieme de Septembre, que je mis pied à terre pour la premiere fois, & de la façon que j'ai raconté ci-dessus, dans cette Isle affreuse, dans le tems que le Soleil étant dans l'équinoxe d'Automne, dardoit presque perpendiculairement ses rayons sur ma tête; car je comptois, suivant mon estime faite, d'être dans la Latitude de neuf degres & vingt-deux minutes au Nord de la Ligne.

Quand j'eus demeuré-là dix ou douze jours, il me vint dans l'esprit que je perdois ma suputation de tems, faute de cahiers, de plume, & d'encre, & que je ne pourrois plus distinguer les Dimanches des jours ouvriers si je n'y trouvois remede. Pour prévenir cette confusion, j'érigeai près du rivage, là où j'avois pris terre la premiere fois un grand poteau quarré & croisé avec cette inscription, JE SUIS VENU DANS CETTE ISLE LE 30 SEPTEMBRE 1656. Sur les côtés de ce poteau je marquois chaque jour un cran; tous les sept jours j'en marquois un doublement grand; & tous les premiers de mois un autre, qui surpassoit doublement celui du septieme jour. Et de cette maniere je tenois mon Calendrier, ou mon calcul de semaines, de mois & d'années.

Il faut observer que dans ce grand nombre de choses que je tirai du Vaisseau, dans les différens voyages que j'y fis, & que j'ai dé-

jà raportés , il s'en trouva beaucoup de moins considérables à la vérité que celles que j'ai inférées , mais qui pour cela ne m'étoient pas d'un moindre usage , comme par exemple des plumes , de l'encre , & du papier ; plusieurs pieces que je trouvai dans les cabanes du Capitaine , du Pilote , du Canonnier , & du Charpentier ; trois ou quatre Compas , des Instrumens de Mathématiques , des Cadrans , des Lunettes d'aproche , des Cartes & des Livres de Navigation ; toutes lesquelles choses je mis pêle-mêle sans me donner le tems d'examiner ce qui me pourroit servir ou non. Je trouvais aussi trois Bibles fort bonnes , que j'avois reçues avec ma cargaison d'Angleterre , & que j'avois pris soin de mettre parmi mes hardes lorsque je partis du Brezil ; outre cela quelques Livres Portugais , & entr'autres deux ou trois Livres de prieres à la Catholique Romaine & plusieurs autres que j'eus grand soin de serrer. Il ne faut pas non plus oublier , que nous avions dans le Vaisseau deux chats & un chien , dont l'histoire fameuse pourra bien trouver quelque place , & donner du relief à celle-ci ; j'emportai les deux chats avec moi , & pour le chien il faut de lui-même du Vaisseau dans la mer , & vint me trouver à terre , le lendemain que j'y eus amené ma premiere cargaison. Pendant plusieurs années il fit auprès de moi les fonctions d'un serviteur & d'un camarade fidèle : il ne me laissoit jamais

manquer de ce qu'il étoit capable d'aller chercher, il employoit toutes les souplesses de l'instinct pour me faire bonne compagnie; il n'y a qu'une seule chose que j'aurois fort désiré, mais dont je ne pus point venir à bout, c'étoit de le faire parler. J'ai déjà observé que j'avois trouvé des plumes, de l'encre & du papier; je ferai voir que je tins un compte exact de toutes choses, aussi long-tems que dura mon encre; mais quand elle fut finie, la chose ne fut plus possible, parce que je ne pus trouver aucun moyen d'en faire de nouvelle, ou rien autre pour y suppléer.

Cela me fait songer, que nonobstant ce gros magasin que j'avois amassé, il me manquoit encore quantité de choses: de ce nombre étoit premièrement l'encre comme je viens de dire, ensuite une bêche, une pioche, & une pèle pour fouir & pour transporter la terre, des aiguilles, des épingles, & du fil: pour ce qui est de la toile, j'appris en peu de tems à m'en passer sans beaucoup de peine.

Ce manquement d'outils étoit cause que je n'allois que lentement dans tout ce que je faisois, & il se passa près d'un an tout entier avant que j'eusse entièrement achevé ma petite palissade, ou mon enclos. Les pieux dont elle étoit formée, pesant si fort, que c'étoit tout ce que je pouvois faire que de les soulever, il me falloit tant de tems pour les couper dans les bois, pour les façonner, &

sur-tout pour les conduire jusqu'à ma demeure , qu'un seul me coutoit quelquefois deux jours tant pour le couper que pour le transporter , & un troisieme pour l'enfoncer dans terre. Pour ce dernier travail , je me servois au commencement d'une grosse piece de bois ; dans la suite je m'imaginai qu'il seroit plus commode de me servir d'un des leviers de fer ; c'est ce qu'il me fut facile de trouver , & que j'employai en effet : mais malgré ce secours je ne laissai pas de trouver que c'étoit un rude & long exercice que celui d'enfoncer des palissades.

Mais je n'avois pas sujet de me rebuter de la longueur d'un ouvrage , quel qu'il fut ; je ne devois aucunement être chiche de mon tems ; & je ne sçache pas à quoi je l'aurois pu employer si cet ouvrage eût été terminé , à moins qu'à aller faire la visite de l'Isle pour chercher de la nourriture ; & c'est aussi ce que je faisois tous les jours , tantôt plus , tantôt moins.

Je commençai alors à considérer sérieusement ma condition , & à peser les circonstances dont elle étoit accompagnée. Je couchai par écrit l'état de mes affaires , non pas tant pour le laisser à mes successeurs , (car il n'y avoit pas d'apparence que j'aurois beaucoup d'héritiers) que pour divertir mon esprit des pensées différentes qui venoient en foule l'accabler tous les jours. La force de ma raison commençoit à se rendre maîtresse de l'abattement de mon cœur ; & pour la

DE ROBINSON CRUSOE. 117
seconder de tous mes efforts , je fis un état
des biens & des maux qui m'environnoient ,
comparant les uns aux autres , afin de me
convaincre qu'il y avoit des gens encore
plus malheureux que moi. Je conduisis cet
examen avec toute l'impartialité d'un hom-
me qui voudroit faire un calcul fidèle de ce
qu'il a déboursé , & de ce qu'il a reçu.

LE MAL.

Je suis dans une Isle affreuse , contre la-
quelle j'ai fait naufrage & sans aucune espé-
rance d'en sortir.

LE BIEN.

Mais je suis en vie , & je n'ai pas été noyé
comme l'ont été tous les autres qui étoient
avec moi sur le Vaisseau.

LE MAL.

J'ai été décimé & séparé en quelque ma-
niere du reste du monde pour être misé-
rable.

LE BIEN.

Mais j'ai été séparé du reste de l'Equipa-
ge , pour être soustrait aux bras de la mort ;
& celui qui m'a délivré de la mort , peut aus-
si me délivrer de cette condition.

LE MAL.

Je suis dans une solitude horrible , & ban-
ni de toute société humaine,

LE BIEN.

Mais je ne souffre pas la famine , ni ne suis pas en danger de périr dans un lieu stérile , & qui ne produit rien pour la nourriture.

LE MAL.

Je n'ai point d'habits pour me couvrir.

LE BIEN.

Mais je suis dans un climat chaud , où je ne pourrois point porter d'habits , quand même j'en aurois.

LE MAL.

Je suis sans défense , & je ne pourrois pas résister à la violence des hommes , ou des bêtes.

LE BIEN.

Mais j'ai été jetté dans une Isle , où je ne vois aucune bête sauvage capable de me faire du mal , comme j'en ai vu sur la Côte d'Afrique ; & quel seroit mon sort si j'avois échoué contre cette Côte ?

LE MAL.

Je n'ai pas une seule personne avec qui parler , ni dont je puisse attendre le moindre secours.

LE BIEN.

Mais la Providence , par une espece de

miracle , a envoyé le vaisseau assez près de terre , pour que j'y pusse aller chercher quantité de choses , qui non-seulement me font subsister presentement , mais qui me mettent encore en état de pourvoir à mes besoins pour un long avenir , & même pour tout le tems de ma vie.

Enfin , le tout bien & duement considéré , il en résultoit une conséquence dont la vérité est incontestable , c'est qu'il n'y a presque pas de condition si misérable dans la vie où il n'y ait quelque chose de positif ou de négatif , qui doit être regardé comme une faveur reçue de la Providence. Et l'expérience d'un état le plus affreux où l'homme puisse être réduit en ce monde , fournit à tous cette belle leçon , qu'il est toujours en notre pouvoir de trouver quelque sujet de consolation , qui , dans l'examen des biens & des maux , fasse pancher la balance du bon côté.

J'accoutumois déjà un peu mon esprit à supporter ma condition ; j'avois quitté l'habitude de regarder en mer pour voir si je ne découvrois aucun Vaisseau ; & cessant de perdre mon tems en choses vaines , & souvent chagrinantes , je voulus désormais l'employer tout entier à m'accommoder & à me procurer tous les adouciffemens possibles dans ce genre de vie.

J'ai déjà décrit mon Habitation que j'avois placée au pied d'un rocher , & qui étoit une tente entourée d'un double rang de fortes

palissades , fourées de cables. Mais je pourrois bien maintenant donner à ma cloison le nom de muraille , car je l'avois effectivement murée en dehors d'un renfort de gazon de deux pieds d'épaisseur ; & au bout d'un an & demi ou environ , j'ajoutai des chevrons qui prenant du haut de la palissade , apuyoient contre le rocher , & que je garnis & entrelaçai de branches d'arbres & d'autre matériaux que je pus trouver pour me garantir des pluies , qui , en certains tems de l'année , me paroissoient être bien violentes.

J'ai aussi raconté comment j'avois renfermé tous mes effets tant de cet enclos , que dans la cave qui étoit derriere moi : mais il faut encore observer que tout cela n'étoit dans les commencemens qu'un tas confus de meubles & d'outils , qui , faute d'être bien arrangés , tenoient toute ma place ; de sorte qu'il ne m'en restoit pas pour me remuer. C'est pourquoi je me mis à élargir ma caverne & à travailler sous terre ; car le rocher étoit lâche & graveleux , & cédoit assez facilement au travail que j'y mettois. Ainsi , me voyant suffisamment en sûreté du côté des bêtes féroces , j'avançai mes travaux dans le roc à main droite ; & ensuite tournant encore une seconde fois à droite , je parvins à me faire jour à travers , pour pouvoir sortir par une porte qui fût indépendante de ma palissade , ou de mes fortifications.

Cet

Cet ouvrage ne fournissoit pas seulement une espece de porte de derriere à ma tente & à mon magasin pour y avoir une entrée & une sortie, mais encore il me donnoit de l'espace pour ranger mes meubles. C'est alors que je m'appliquai à fabriquer ceux qui m'étoient les plus nécessaires ; & je commençai par une chaise & une table ; car sans ces deux commodités , je ne pouvois pas bien jouir du peu de douceur qui me restoit encore dans la vie ; je ne pouvois pas écrire , par exemple , si à mon aise , ni manger avec tant de satisfaction sans une table.

Je mis donc la main à l'œuvre , & je ne puis m'empêcher ici de remarquer que la raison est le principe & l'origine des Mathématiques ; aussi n'y a-t-il point d'homme , qui , à force de mesurer chaque chose en particulier selon les regles de la raison , & d'en former un jugement raisonnable , ne puisse avec le tems , se rendre maître d'un art mécanique. Je n'avois manié de mes jours aucun outil , & cependant par mon travail , par mon application , par mon industrie , je trouvai à la fin qu'il n'y avoit aucune des choses qui me manquoient , que je n'eusse pu faire , si j'avois eu les outils propre pour cela : sans outils même je fis plusieurs ouvrages , & avec le secours d'une hache & d'un rabot seulement , je vins à bout de quelques-uns , ce qui n'étoit peut-être jamais arrivé aupar-

ravant , mais c'est aussi ce qui me coûta un travail infini. Si par exemple , je voulois avoir une planche , je n'avois d'autre moyen que celui de couper un arbre , le poser devant moi , le tailler des deux côtés jusqu'à le rendre suffisamment mince , & de l'aplanir ensuite avec mon rabot. Il est bien vrai , que par cette méthode je ne pouvois faire qu'une seule planche d'un arbre entier , mais à cela non plus qu'au tems & à la peine prodigieuse que je mettois à la faire , il n'y avoit autre remède que la patience. D'ailleurs , mon tems ou mon travail étoit si peu précieux , qu'autant valoit que je l'employasse d'une manière que de l'autre.

Néanmoins je me fis une chaise & une table , comme je l'ai dit. C'est par-là que je commençai , & me servis pour cela des morceaux de planches , que j'avois amenés du Vaisseau sur mon radeau. Mais quand j'eus fait des planches moi-même de la manière que je viens de dire , je fis de grandes tablettes de la largeur d'un pied & demi , que je plaçai l'une au-dessus de l'autre , tout le long d'un côté de ma caverne , pour y mettre mes outils , mes clous , ma ferraille ; en un mot , pour arranger séparément toutes choses , & les pouvoir trouver plus aisément. J'enfonçai pareillement des chevilles dans la muraille du rocher pour pendre mes fusils , & autres meubles qui pouvoient être suspendus. Telle-

ment que qui auroit vu ma caverne , l'auroit prise pour un magasin général de toutes les choses nécessaires ; le bon ordre qui y régnoit faisoit d'abord trouver sous ma main ce que je cherchois , & cela joint à la bonne quantité dont j'étois pourvu , me causoit beaucoup de satisfaction.

C'est pour lors que je commençai à tenir un Journal de tout ce que je faisois : car il est certain que dans les commencemens j'étois trop accablé , non pas de travail , mais des troubles de l'esprit , pour faire un Journal suportable , & qui ne fut pas tout rempli de choses fades & insipides. Par exemple , voici comme j'aurois débuté. Le 30^{me} jour de Septembre je vins à terre , après avoir failli à me noyer. Je vomis d'abord à cause de la grande quantité d'eau salée que j'avois avalée , & ayant un peu recouvré mes esprits , je ne rendis point grâces à Dieu de ma délivrance , comme j'aurois dû faire , mais je me mis à courir çà & là comme un perdu , tantôt ferrant les mains l'une contre l'autre , tantôt me frappant la tête & le visage , en même-tems je faisois de terribles lamentations sur mon malheur , & je m'écriois tout haut *je suis perdu , hélas ! je suis perdu*. Ce manège dura jusqu'à ce que m'étant bien tourmenté & épuisé , je fus obligé de m'étendre & de me coucher à terre , pour me reposer ; mais je n'osois pas dormir , crainte d'être dévoré.

Quelques jours après ceci, que j'avois été à bord du Vaisseau, & que j'en avois tiré tout ce que j'avois pu, il me prit encore envie de monter sur le sommet d'une petite montagne, & las de regarder en mer dans l'espérance de découvrir quelque voile, il me sembla que j'en voyois une, je me berçai de cette espérance; & après avoir regardé si long-tems & si fixement, que je n'en pouvois plus voir, l'objet s'évanouit, & moi je m'assis à terre pour pleurer comme un enfant, & de la sorte augmenter ma misere par ma sottise.

Mais ayant enfin surmonté en quelque façon toutes ces foiblesses, me voyant établi dans mon domicile, pourvu de meubles, avec une chaise & une table de surcroît, le tout aussi-bien conditionné que j'avois pu, je commençai à tenir un Journal que je continuai autant que dura mon encre, & dont je vous donnerai ici la copie; mais l'exactitude m'obligera à vous y répéter plusieurs particularités que vous avez vues ci-dessus.

JOURNAL.

Le 30^{me} jour de Septembre de l'an 1659.
Après avoir fait naufrage durant une horrible tempête, qui depuis plusieurs jours, emportoit le Bâtiment hors de sa route, moi malheureux *Robinson Crusoe*, seul échappé de tout l'Equipage que je vis périr devant

mes yeux, étant plus mort que vif, je pris terre dans cette Isle infortunée ; à cause de quoi j'ai cru pouvoir à juste titre l'appeler *l'Isle de désespoir*.

Je passai tout le reste du jour à m'affliger de l'état affreux où j'étois réduit, n'ayant ni alimens ni retraite, ni habits, ni armes, dénué de toute espérance de recevoir du secours, m'attendant à être la proie des bêtes féroces, la victime des Sauvages, ou le martyr de la faim ; ne voyant en un mot devant moi que l'image de la mort. A l'approche de la nuit je montai sur un arbre de peur d'animaux sauvages, de quelque genre qu'ils puissent être ; mais la pluie qu'il fit pendant toute la nuit, ne m'empêcha pas de dormir d'un profond sommeil.

Le 1^r d'Octobre. Je fus surpris de voir le matin que le Vaisseau avoit flotté avec le mont, & qu'il avoit encore été porté beaucoup plus près du rivage qu'il n'étoit auparavant. D'un côté c'étoit un sujet de consolation pour moi de le voir encore dressé sur sa quille, & tout entier ; j'espérois que si le vent venoit à s'abattre, je pourrois aller à bord, y trouver de quoi manger, & en tirer plusieurs choses pour fournir, tant aux nécessités, qu'aux commodités de la vie ; d'un autre côté ce spectacle renouvelloit la douleur de la perte de mes camarades : je m'imaginois que si nous eussions demeuré à bord, nous

aurions pu sauver le Vaisseau , ou du moins une bonne partie de ceux qui le montoient , & qui avoient été noyés , & que nous aurions peut être construit un Bateau des débris pour nous transporter en quelqu'autre partie du monde. Une partie de cette journée se consuma à me tourmenter par de telles réflexions ; mais enfin , voyant que le Vaisseau étoit presque à sec , je marchai sur le sable aussi loin que je pus , & je me mis à la nage pour aller à bord. Il continua de pleuvoir pendant ce jour , mais il ne faisoit point de vent.

Depuis le 1 d'Octobre jusqu'au 24. Tous ces jours furent employés à faire plusieurs voyages pour tirer du Vaisseau ce que je pouvois , & que je conduisois ensuite à terre sur des radeaux avec la marée montante. Il plut encore beaucoup pendant tout ce tems , quoiqu'avec beaucoup d'intervalle de beau tems ; mais , à ce qui paroît , c'étoit la saison des pluies.

Le 24 d'Octobre. Je renversai mon radeau , & tous les effets qui étoient dessus : mais comme ce n'étoit pas en un lieu profond , & que la charge étoit de choses pesantes pour la plupart , j'en recouvrai une grande partie dans la basse marée.

Le 25 d'Octobre. Il fit une pluie qui dura toute la nuit & tout le jour , accompagnée de tourbillons de vent , qui s'élevoient de tems en tems avec violence , & qui mirent le Vaisseau en pieces , tellement qu'il

DE ROBINSON CRUSOE. 127
ne paroïssoit plus rien que les débris, encore
n'étoit-ce que sur la fin du reflux. Je m'oc-
cupai cette journée à ferrer les effets que
j'avois sauvés, crainte qu'ils ne se gâtasse
à la pluie.

Le 26 d'Octobre. Je me promenai pres-
que pendant tout le jour, cherchant une
place propre à fixer mon Habitation, ayant
fort à cœur de me mettre en sûreté con-
tre les attaques nocturnes des hommes
cruels, ou des bêtes sauvages. Vers la
nuit je plantai le piquet dans un endroit
convenable au pied d'un rocher, & je ti-
rai un demi cercle pour marquer les limi-
tes de mon campement, que je me résolus
de fortifier d'un ouvrage composé de deux
rangs de palissades, dont l'entre-deux étoit
comblé de câbles, & le dehors de gazons.

Depuis le 26 jusqu'au 30. Je travaillai
fort & ferme à porter mes effets dans mon
habitation nouvelle, quoiqu'il plut exces-
sivement durant une partie de ce tems-là.

Le 31 au matin. Je sortis avec mon fu-
sil pour aller par l'Isle à la découverte &
à la chasse. Je tuai une chevre, dont le
chevreau me suivit jusques chez moi; mais
comme il ne vouloit point manger, je fus
obligé de le tuer pareillement.

Le 1 de Novembre. Je dressai ma tente
au pied d'un rocher, je la fis aussi spacieu-
se que je pus, la soutenant sur des piquets
que je plantai, & auxquels je suspendis mon
branle. J'y couchai pour la premiere nuit.

Le 2 de Novembre. Je plaçai tous mes coffres , toutes les planches , & toutes les pieces de bois , dont j'avois composé mes radeaux , autour de moi , & je m'en fis un rempart , tant soit peu en dedans du cercle que j'avois marqué pour ma forteresse.

Le 3 de Novembre. Je sortis avec mon fusil , & je tuai deux oiseaux semblables à des capards , & qui étoient un très-bon manger. L'après-dînée je me mis à travailler pour me faire une table.

Le 4 de Novembre au matin. Je constituai une regle , que je me fis une loi d'observer désormais chaque jour , c'étoit d'avoir mon tems pour travailler , pour m'aller promener avec mon fusil , pour dormir , & pour mes petits divertissemens ; j'ordonnai la chose de la maniere qui s'ensuivit. Le matin j'allois dehors avec mon fusil , pour deux ou trois heures , s'il ne pleuvoit pas , ensuite je m'employois à travailler jusqu'à environ onze heures ; & après cela je mangeois ce que la Providence & mon industrie m'avoient préparé ; à midi je me couchois pour dormir jusqu'à deux heures , parce qu'il faisoit extrêmement chaud à cette heure-là , & enfin je retournois au travail sur le soir. Je mis le travail tout entier de cette journée & de la suivante à faire ma table , car je n'étois alors qu'un pauvre ouvrier , quoique dans la suite , le tems & la nécessité me rendirent bientôt parfaitement expert dans le

DE ROBINSON CRUSOE. 129
mécanique : & c'est mon sentiment , que
tout homme qui se feroit trouvé en ma place ,
ne feroit pas devenu moins habile sous
ces deux grands maîtres.

Le 5 de Novembre. J'allai dehors avec
mon fusil & mon chien , & je tuai un chat
sauvage : la peau en étoit douce , mais la
chair ne valoit rien du tout. J'écorchois
tous les animaux que je tuois , j'en conser-
vois la peau. En m'en revenant le long
de la Côte , je vis plusieurs oiseaux de mer ,
qui m'étoient inconnus , mais je fus surpris
& presque effrayé à la vue de deux ou trois
veaux marins , qui , pendant que j'étois à
les considérer , ne sçachant pas encore ce
que c'étoit , se jetterent dans la mer , &
m'échaperent pour lors.

Le 6 de Novembre. Après ma promena-
de du matin , je me mis à travailler après
ma table , & je la finis : il est vrai que je
ne la trouvai pas faite à ma fantaisie , mais
aussi je ne fus pas long tems sans apprendre
à en corriger les défauts.

Le 7 de Novembre. Le tems commença
à se mettre au beau. Je ne travaillai à au-
tre chose qu'à me faire une chaise durant
le 7^e. 8^e. 9^e. 10^e. & une partie du 12^e. Je
ne parle pas de l'11^e. parce que c'étoit
Dimanche , suivant mon Calendrier ; j'eus
bien de la peine à donner à cet ouvrage
une forme reconnoissable , encore ne m'a-
gréoit-il point du tout , quoique je l'eusse
mis en pieces plusieurs fois avant d'y met-

tre la dernière main. Notez que dans peu je négligeai l'observation du Dimanche, parce qu'ayant omis de graver le cran qui le désignoit, j'oubliai l'ordre des jours.

Le 13 de Novembre. Il fit une pluie qui me rafraîchit extrêmement, & qui fit un grand bien à la terre; mais le tonnerre & les éclairs dont elle étoit accompagnée, me causerent des frayeurs terribles au sujet de ma poudre. Dès que ce fracas fut passé, je pris la résolution de partager ma provision de poudre, en tout autant de petits paquets que j'en pourrois faire, pour la mettre en toute sûreté.

Le 14, le 15 & le 16. J'employai ces trois jours à faire de petites boîtes quarrées, qui pouvoient tenir chacune une livre de poudre, ou deux tout au plus. Et après les avoir remplies, je les plaçai dans plusieurs endroits différens, les assurant, & les éloignant les unes des autres autant qu'il étoit possible. Je tuai en l'un de ces trois jours, un oiseau qui étoit bon à manger, mais je ne sçai pas comment l'appeller.

Le 17 de Novembre. Je commençai à creuser le rocher qui étoit derrière ma tente, pour me mettre plus au large & plus à mon aise. Notez qu'il me manquoit trois choses fort nécessaires pour cet ouvrage; sçavoir une pioche, une pêle & une brouette, ou bien un panier; c'est pourquoi je continuai mon travail, & je me mis à réfléchir comment je ferois pour fabriquer

des outils. Pour ce qui est de la pioche, je remédiois à son manquement avec les leviers de fer, qui étoient assez propres pour cela, quoiqu'un peu pesans, mais quant à la pêle qui étoit la seconde chose qui me manquoit, elle m'étoit d'un besoin si absolu, que sans cela je ne pouvois effectivement rien faire; & pourtant je ne sçavois pas encore de quel stratagême user pour y pourvoir.

Le 18 de Novembre. Le lendemain en cherchant dans les bois, je trouvai une espece d'arbre, qui, s'il n'étoit pas le même que les Breziliens appellent l'arbre de fer, à cause de son extrême dureté, lui ressembloit assurément beaucoup. J'en coupai une piece avec beaucoup de difficulté, après avoir endommagé ma hache; & ce ne fut pas à moins de frais que je la portai jusqu'au lieu de mon domicile, car elle étoit aussi extrêmement pesante.

La dureté excessive du bois, jointe à la maniere dont j'étois obligé de m'y prendre, fut cause que je mis un long-tems à construire cette machine. Mais enfin petit à petit, je lui donnai la forme d'une pêle, ou d'une bêche: elle avoit la queue exactement faite comme celles dont on se sert en Angleterre; mais comme le plat n'en étoit pas garni de fer tout autour, elle ne pouvoit pas tant durer; cependant elle ne laissa pas de suffire aux usages auxquels j'avois dessein de la faire servir: au reste, je

ne pense pas qu'on ait jamais employé, ni tels moyens, ni tel tems à faire une pêle.

Il me manquoit encore une autre chose, qui étoit un panier, ou bien une brouette. Je ne pouvois en aucune manière faire un panier, n'y ayant pas, ou ne sçachant du moins qu'il y eut dans l'Isle, ni saule, ni osier, ni tel autre arbre, dont les branches fussent propres à faire ces sortes d'ouvrages. Pour ce qui est de la brouette, il me sembloit que j'en viendrois bien à bout, excepté pourtant la roue, dont je n'avois aucune notion, & pour laquelle je ne me sentoie pas le moindre talent : d'ailleurs je n'avois rien pour forger mon essieu de fer qui doit passer dans le moyeu ; ainsi je fus obligé de me désister de ce dernier moyen, & pour porter hors de ma caverne la terre que j'abattois en bêchant, je me servis d'un instrument assez semblable à l'oiseau, dont se servent les Manœuvres pour porter leur mortier.

La façon de ce dernier instrument ne me coûta pas tant de peine que celle de la pêle : mais l'un & l'autre joints à l'essai inutile que je fis, pour voir si je pourrois venir à bout d'une brouette, ne me tinrent pourtant pas moins de quatre jours tous entiers, excepté ma promenade du matin, que je manquois aussi rarement de faire avec mon fusil, qu'à en revenir sans apporter au logis quelque chose de bon à manger.

Le 23 de Novembre. Mon autre travail ayant été interrompu jusqu'ici, à cause que je m'étois occupé à faire des outils, je le repris dès qu'ils furent achevés, travaillant chaque jour autant que mes forces & les regles que je m'étois prescrites pour la distribution de mon tems, me le permettoient. Je mis dix-huit jours à élargir & à allonger tellement ma caverne, que je pusse y ferrer commodément tous mes effets.

Notez que j'en fis un lieu assez spacieux pour me servir de magasin, de cuisine, de salle à manger, & de cellier. Pour l'appartement où je logeois, c'étoit ma Tente, si vous en exceptez certains jours de la mauvaise saison, auxquels il pleuvoit si terriblement, que je n'y étois pas bien à couvert. Et c'est ce qui m'obligea dans la suite à tendre sur tout cet espace, que renfermoit ma palissade, de longues perches en guise de chevrons, accoudées contre le roc; & de les couvrir de glayeuls, & de larges feuilles, ce qui ressembloit assez à du chaume.

Le 10 de Décembre. Je regardois déjà ma voûte comme achevée, lorsqu'il se détacha tout-à-coup une grande quantité de terre du haut de l'un des côtés laquelle fit un tel fracas, que j'en fus extrêmement effrayé, & ce n'étoit pas sans raison, car si je me fusse trouvé dessous, je n'aurois de mes jours eu besoin d'un autre enter-

rement. J'eus beaucoup à faire pour réparer ce désastre, car il me falloit premièrement emporter la terre qui étoit tombée, & ensuite, ce qui étoit plus important, il falloit étançonner la voûte, pour prévenir à un accident pareil.

Le 11 de Décembre. Je travaillai à cela, & je dressai deux étaies, qui portoient contre le faite avec deux morceaux de planche en croix sur chacune. Je finis cet ouvrage le lendemain; & non content de ce que j'avois fait, je continuai pendant près d'une semaine d'ajouter d'autres étaies semblables aux premières, qui assurerent tout-à-fait ma voûte, & qui, formant un rang de pilliers, sembloient partager ma maison en deux apartemens.

Le 17 de Décembre. Dès ce jour jusqu'au vingtième, je m'occupai à placer des tablettes, & à planter des clous contre les étançons, pour suspendre tout ce qui pouvoit être suspendu; & dès-lors je me pus vanter qu'il y avoit de l'ordre & de l'arrangement dans ma demeure.

Le 20 de Décembre. Je commençai à porter mes meubles dans ma caverne, à garnir ma maison, & à faire une tablette de cuisine pour aprêter mes viandes, je me servis de planches pour cet effet, mais cette marchandise commençoit à devenir rare chez moi.

Le 24 de Décembre. Il plut beaucoup tout le jour & toute la nuit. Il n'y eût pas moyen de sortir.

Le 25. Il plut encore tout le jour.

Le 26. Il ne fit point de pluie, & l'air & la terre ayant été rafraîchis, sembloient donner à la Nature un visage serein qu'elle n'avoit pas auparavant.

Le 27 de Decembre. Je tuai un chevreau, & j'en estropiai un autre que j'attrapai après, & que j'amenai en lesse au logis : dès que je fus arrivé, je raccommodai sa jambe cassée, & la lui bandai. Notez que j'en pris un tel soin, qu'il survécut, & devient bientôt aussi fort de cette jambe-là que de l'autre : mais après l'avoir gardé long-tems, il s'aprivoisa avec moi, & il païssoit sur la verdure qui étoit devant mon enclos, sans jamais s'enfuir. C'est alors que me vint la première pensée d'entretenir des animaux privés, afin d'avoir de quoi me nourrir, quand une fois ma poudre & mon plomb seroient consumés.

Le 28, le 29 & le 30. Il fit de grandes chaleurs qui n'étoient modérées par aucun vent : il n'étoit pas possible d'aller dehors, sinon sur le tard que j'allois chercher de quoi manger.

Le 1 de Janvier 1660. Il fit encore grand chaud, mais je sortis de grand matin, & vers le soir avec mon fusil. Cette dernière fois m'étant avancé dans les vallées qui sont à peu près au centre de l'Isle, je vis qu'il y avoit grande abondance de boucs ; mais ils étoient extrêmement sauvages & de difficile accès, & je résolus d'essayer

une fois d'amener mon chien, pour voir s'il ne les pourroit point chasser vers moi.

Le 2 de Janvier. Je me mis en campagne avec mon chien, selon que j'avois projeté la veille, & je le mis après les boucs, mais je vis que je m'étois trompé dans mon calcul, car ils se joignirent de tous côtés faisant tête contre lui, qui fut assez prudent pour connoître le danger, & ne vouloir pas en approcher.

Le 3 de Janvier. Je commençai mes fortifications, ou, si vous voulez, mon mur; & comme j'avois toujours quelque soupçon d'être attaqué, c'étoit dans le dessein de ne rien oublier pour rendre l'ouvrage bien épaïs & bien fort.

Notez que comme je vous ai déjà fait la description de cette muraille, j'ometts expressément ici ce qui en étoit dans le Journal. Il suffit seulement d'observer que je n'employai pas moins de tems, que depuis le 3 de Janvier jusqu'au 14 d'Avril à la faire & à la rendre complete, quoiqu'elle n'eût pas plus de vingt-quatre verges d'étendue, formant un demi cercle, qui prenoit depuis un endroit du roc, & aboutissoit à un autre, & qui occupoit environ huit verges dans son diamettre, à le tirer de l'entrée de ma cave jusqu'au point opposé de sa circonférence.

Je me fatiguai beaucoup dans cet intervalle de tems, durant lequel je me vis traversé par la pluie, je ne dirai pas plusieurs

jours, mais quelquefois, qui plus est, les semaines toutes entieres. Il est vrai que je ne me croyois point en sûreté, jusqu'à ce que cette muraille fût finie; & il est difficile de croire, aussi-bien que d'exprimer avec quel travail j'étois obligé de faire chaque chose, mais sur-tout d'aporter les palissades de la forêt, & de les enfoncer dans terre; car je les avois faites beaucoup plus grosses qu'il n'étoit nécessaire.

Quand cette muraille fut finie, & que je l'eus revêtue d'une autre que j'élevai au-dehors avec du gazon, je me persuadai que, quand même il viendrait quelques gens aborder à cette Isle, ils ne s'apercevraient pas qu'il y eut-là aucune Habitation. Et je fus bienheureux de m'y être pris de la sorte, comme le fera voir dans la suite une occasion fort remarquable.

Cependant, je faisois tous les jours ma tournée dans les bois pour tirer quelque gibier, à moins que la pluie ne m'en empêchât, & dans ces promenades réitérées je faisois souvent des découvertes qui m'étoient avantageuses, tantôt d'une chose, tantôt d'une autre.

Je trouvai, par exemple, une espece de pigeons fuyards, qui ne nichent pas sur les arbres, comme font leurs ramiers, mais bien dans les trous des rochers à la maniere de ceux de colombier: je pris quelques-uns de leurs petits à dessein de les nourrir, & de les apprivoiser; j'en vins à bout: mais étant

devenus vieux , ils s'envolèrent tous , & ne revinrent plus , & peut-être que ce qui donna premierement lieu à cela , fut le défaut de nourriture , car je n'avois rien pour leur remplir leur jabot. Quoiqu'il en soit , je trouvois leurs nids aisément , & je prenois leurs petits qui étoient des morceaux délicats.

Cependant je m'apercevois dans l'administration de mon ménage , qu'il me manquoit bien des choses , que je crus au commencement qu'il me feroit impossible de faire , & cela étoit en effet vrai de quelques-unes. Par exemple , je ne pus jamais venir à bout d'achever un tonneau , & d'y mettre les cercles : j'avois un ou deux petits barils , comme je l'ai dit plus haut , mais je n'eus point assez de capacité pour en construire un sur leur modele , malgré tous les efforts que je fis pour cela pendant plusieurs semaines ; il me fut impossible de mettre les fonds , ou de joindre assez bien les douves ensemble pour y faire tenir de l'eau ; ainsi j'abandonnai encore ce projet.

Une autre chose qui me manquoit , c'étoit la chandelle , & il m'étoit si incommode de m'en passer , que je me voyois obligé d'aller au lit dès qu'il faisoit nuit , ce qui arrivoit ordinairement à sept heures , & cela me fit souvenir de la masse de cire , dont je fis des chandelles dans mon aventure d'Afrique , mais je n'en avois pas alors un seul petit morceau. L'unique remede dont je pus m'aviser pour tempérer ce mal , fut que

quand j'avois tué un bouc , j'en conservois la graisse , ensuite je fis sécher au soleil un petit plat de terre que je m'étois façonné , & prenant du fil de carret pour me servir de meche , je trouvois le moyen de me faire une lampe , dont la flamme n'étoit pas si lumineuse que celle de la chandelle , & répandoit une sombre lueur. Au milieu de tous mes travaux , il m'arriva que fouillant parmi mes meubles , je trouvai un sac dont j'ai déjà fait quelque mention , & qui avoit été rempli de grain pour entretenir de la volaille , non pas pour ce voyage , mais pour un précédent , qui étoit , comme je pense , celui de Lisbonne au Brezil ; ce qui restoit de bled avoit été rongé par les rats , & je n'y voyois plus rien du tout que des coffes & de la poussiere. Or , comme j'avois besoin du sac pour autre chose , (& c'étoit , si je ne me trompe , pour y mettre de la poudre , lorsque je la partageai crainte des éclairs) je l'allai vider , & en secouer les coffes & les restes au pied du rocher , à côté de mes fortifications.

Cela arriva un peu avant les grandes pluies , dont je viens de parler , & je fis si peu d'attention à ce que je faisois , lorsque je jettai dehors cette poussiere , qu'un mois de tems après , ou environ , il ne m'en restoit pas le moindre souvenir , lorsque j'aperçus par ci par-là , quelques tiges qui fortoient de la terre ; je les pris d'abord pour des plantes que je ne connoissois point. Mais quelque

tems après je fus tout étonné de voir dix ou douze épis qui avoient poussé , & qui étoient d'un orge verd parfaitement bon & de la même espece que celui d'Europe , & qui plus est aussi beau qu'il en croisse en Angleterre.

Il est impossible d'exprimer quel fut mon étonnement , & la diversité des pensées qui me vinrent dans l'esprit à cette occasion. Jusqu'ici la Religion n'avoit pas eu plus de part dans ma conduite , que de place dans mon cœur : je n'avois regardé tout ce qui m'étoit arrivé que comme un effet du hasard ; c'est tout au plus s'il m'échapoit quelquefois de dire à la légère comme font naturellement bien des gens , que Dieu étoit le maître , sans m'enquerir seulement des fins que se propose sa Providence , ou de l'ordre qu'elle observe à régler en ce bas monde les événemens. Mais après que j'eus vu croître de l'orge dans un climat que je sçavois n'être nullement propre pour le bled , dans le tems sur-tout que j'ignorois la cause de cette production , je fus saisi d'étonnement , & je me mis dans l'esprit que Dieu avoit fait croître ce bled miraculeusement sans le concours d'aucune semence , & qu'il avoit opéré ce prodige uniquement pour me faire subsister dans ce misérable désert.

Cette idée toucha mon cœur , jusqu'à faire couler les larmes de mes yeux , je me félicitois d'être si heureux , que la Nature voulut bien faire de tels efforts en ma faveur ;

& ma surprise augmenta encore , lorsque je vis d'autres tiges nouvelles qui pouffoient auprès des premières tout le long du rocher , & que je connus être destiges de ris , parce que j'en avois vu croître en Afrique , dans le tems que j'y étois à terre.

Non-seulement je crus que la Providence m'envoyoit ce présent ; mais ne doutant point que sa libéralité ne s'étendît encore plus loin , je m'en allai visiter tout le voisinage , & tous les coins de rochers qui m'étoient déjà suffisamment connus , pour chercher une plus grande quantité de ces productions miraculeuses ; mais c'est ce que je ne trouvai point. Enfin , je rapellai dans ma mémoire que j'avois secoué en tel endroit un sac , où il y avoit eu du grain pour les poulets ; le miracle disparut , & j'avoue que ma pieuse reconnoissance envers Dieu s'évanouit aussi-tôt que j'eus découvert qu'il n'y avoit rien que de naturel dans cet événement. Cependant il étoit extraordinaire & imprévu , & n'exigeoit pas moins de gratitude , que s'il eût été miraculeux : car que la Providence eût dirigé les choses de maniere qu'il restât douze grains entiers dans un petit sac abandonné aux rats , & où tous les autres grains avoient été mangés ; que je les eusse jettés précisément dans un endroit , où l'ombre d'un grand rocher les fit germer d'abord , & que je n'eusse pas vuïdé le sac dans un lieu où ils auroient aussi-tôt été brûlés par le soleil , ou bien noyés par

les pluies , c'étoit une faveur aussi réelle , que s'ils fussent tombés du Ciel.

Je ne manquai pas , comme vous pouvez vous imaginer , de recueillir soigneusement ce bled dans la propre saison , qui étoit la fin du mois de Juin , serrant jusqu'au moindre grain ; je résolus de tout semer , dans l'espérance qu'avec le tems j'en aurois assez pour faire mon pain : mais quatre ans se passerent avant que j'en pusse tâter , encore en usois-je sobrement , comme je le ferai voir en son lieu ; car celui que je semai pour la première fois , fut presque tout perdu , pour avoir mal pris mon tems , en le semant justement avant la saison sèche , ce qui fut cause qu'il périt , ou que du moins il n'en vint que très-peu à perfection : mais nous parlerons de cela en sa place.

Outre cet orge , il y eut encore une trentaine d'épics de ris , que je conservai avec le même soin , & pour un semblable usage , avec cette différence pourtant , que le dernier me servoit tantôt de pain & tantôt de mets , car j'avois trouvé le secret de l'apréter sans le mettre en pâte. Mais il est tems de reprendre notre Journal.

Je travaillai bien rudement pendant trois ou quatre mois à bâtir ma muraille , & je la fermai le 14 d'Avril , m'en ménageant l'entrée avec une échelle pour passer par-dessus , & non par une porte , de peur qu'on remarquât de loin mon Habitation.

Le 6 Avril. Je finis mon échelle , avec

laquelle je montai sur mes palissades ; ensuite je l'enlevai & la mis à terre en dedans de l'enclos , qui étoit tel qu'il me le falloit ; car il y avoit un espace suffisant , & rien n'y pouvoit entrer en passant par-dessus la muraille.

Dès le lendemain que cet ouvrage fut achevé , je faillis à voir renverser subitement tous mes travaux , & à perdre moi-même la vie : voici comment la chose se passa. Comme je m'occupois derriere ma Tente , je fus tout à coup épouvanté de voir que la terre s'ébouloit du haut de ma voûte , & de la cime du rocher qui pendoit sur ma tête : deux des piliers que j'avois placés dans ma caverne , craquerent horriblement , & n'en sçachant point encore la véritable cause , je crus qu'il n'y avoit rien de nouveau , mais qu'il pourroit bien tomber une bonne quantité de matériaux , comme il étoit déjà arrivé une fois. De peur d'être enterré dessous , je m'enfuis au plus vite vers mon échelle , & ne m'y croyant pas encore en sûreté , je passai par dessus ma muraille , pour m'éloigner & pour me dérober à des morceaux entiers du rocher , que je croyois à tout moment devoir fondre sur moi. A peine avois-je le pied à terre , de l'autre côté de ma palissade , que je vis clairement qu'il y avoit un tremblement de terre horrible ; trois fois le terrain où j'étois trembla sous mes pieds ; entre chaque reprise il y eût un intervalle d'environ huit minutes ; & les trois secousses furent si prodigieuses , que les édifices les

plus solides & les plus forts qui soient sur la face de la terre, en auroient été renversés. Tout le côté d'un rocher, situé environ à un demi mille de moi, tomba avec un bruit qui égaloit celui du tonnerre. L'Océan même me paroissoit ému de ce prodige, & je crois que les secousses étoient plus violentes sous les ondes, que dans l'Isle.

Le mouvement de la terre m'avoit donné des soulevemens de cœur, comme auroit fait celui d'un Vaisseau battu de la tempête, si j'avois été sur mer; je n'avois rien vu ni rien oui dire de semblable; & l'étonnement dont j'étois saisi, glaçoit le sang de mes veines, & suspendoit en quelque façon toutes les puissances de mon ame. Mais le fracas causé par la chute du rocher vint fraper mes oreilles, & m'arracher de l'état insensible où j'étois plongé, pour me remplir d'horreur & d'effroi, en ne me laissant entrevoir que de terribles objets; une montagne entr'autres toute prête à s'abymer sur ma Tente & sous son propre poids, & ensevelir dans ses ruines toutes mes richesses. Cette pensée rejetta mon ame dans sa première léthargie.

Voyant au bout de quelque tems que les trois premières secousses n'étoient suivies d'aucun autre, je commençai à reprendre courage, & néanmoins je n'osois pas encore passer par-dessus ma muraille de peur d'être enterré tout vif; mais je demeurai sans me bouger, assis à terre, dans l'abattement

tement , dans l'affliction & dans l'incertitude de ce que je devois faire. Durant tout ce tems je n'avois aucune pensée sérieuse de religion , si ce n'est que je prononçois de tems en tems du bout des lèvres ce formulaire , *Seigneur , ayez pitié de moi* , encore cette ombre de Religion ne dura-t-elle guere , & s'évanuoit aussi vite que le danger.

Tandis que j'étois assis , comme je viens de dire , je vis que l'air s'obscureissoit , & que le Ciel se couvroit de nuage , de même que s'il alloit pleuvoir. Bientôt après le vent s'éleva peu à peu , & alla si fort en augmentant , qu'en moins d'une demie-heure , il souffla un ouragan furieux. A l'instant vous auriez vu la mer blanchie de son écume , le rivage inondé des flots , les arbres arrachés du sein de la terre , & tous les ravages d'une affreuse tempête. Elle dura près de trois heures , ensuite elle alla en diminuant ; au bout de trois autres heures il fit calme , & il commença de pleuvoir extrêmement fort.

Cependant j'étois dans la même situation de corps & d'esprit , quand tout à coup , je fis réflexion , que ces vents & cette pluie étant une suite naturelle du tremblement de terre , il falloit que ce dernier fut épuisé , & que je pouvois bien me hasarder à retourner dans ma demeure. Ces pensées réveillèrent mes esprits , & la pluie aidant encore à me persuader , j'allai m'asseoir

dans ma Tente ; mais je n'y fus pas long-tems , que j'appréhendai qu'elle ne fut renversée par la violence de la pluie ; ainsi je fus forcé à me retirer dans ma caverne , quoiqu'en même-tems je tremblasse de peur qu'elle ne s'écroulât sur ma tête.

Ce déluge m'obligea à faire un trou au travers de mes fortifications comme une rigole , pour faire écouler les eaux , qui , sans cela , auroient inondé ma caverne. Quand j'eus demeuré à l'abri pendant quelques-tems , & que je vis que le tremblement de terre étoit passé , mon esprit commença à se trouver dans une meilleure assiette ; & pour soutenir mon courage , qui en avoit assurément grand besoin , je m'en allai à l'endroit où étoit ma petite provision , pour me fortifier d'un trait de rum ; mais alors , comme en toute autre occasion , j'en usai fort sobrement , sçachant très-bien , que quand mes bouteilles seroient une fois à sec , il n'y auroit plus moyen de les remplir.

Il continua de pleuvoir toute la nuit & une partie du lendemain , tellement qu'il n'y eut pas moyen de mettre le pied dehors ; mais comme je me possédois beaucoup mieux , je commençai aussi à réfléchir sur le meilleur parti que j'avois à prendre , concluant que si l'Île étoit sujette à des tremblemens , il ne falloit aucunement faire ma demeure dans une caverne ; mais songer à me bâtir une cabane dans un lieu

DE ROBINSON CRUSOE. 147
découvret & dégagé, & où je me rem-
parerois d'une muraille telle que la premie-
re, pour me mettre en garde contre tous
animaux, hommes, ou bêtes; pleinement
convaincu que si je restois dans le même
endroit, il ne manqueroit pas de me ser-
vir de sépulcre.

Ces raisonnemens me firent résoudre que
j'ôteroï ma tente du lieu où je l'avois dres-
sée, qui étoit au pied d'un rocher haut &
escarpé, lequel s'il venoit à être secoué
une seconde fois, tomberoit certainement
sur moi. Les deux jours suivans, qui étoient
le 19 & le 20 d'Avril, je n'eus l'esprit oc-
cupé d'autre chose que de l'endroit que je
choisirois, pour y transférer ma demeure.

Cependant la crainte d'être enterré tout
vif, faisoit que je ne dormois jamais tran-
quillement; celle que j'avois de coucher
hors de ma Forteresse dans un lieu tout
ouvert & sans défense étoit presque aussi
grande: mais quand je regardois tout au-
tour de moi, que je considérois le bel or-
dre, où j'avois mis toutes choses, com-
bien j'étois agréablement caché, combien
j'avois peu à craindre les irruptions, cer-
tes je sentoï beaucoup de répugnance à dé-
ménager.

De plus, je me représentois que je fe-
rois un très-long-tems à faire de nouveaux
ouvrages, & qu'il me falloit risquer de res-
ter où j'étois, jusqu'à ce que j'eusse formé
une espee de campement, & que je l'eus-

se suffisamment fortifié pour y prendre mes logemens en toute sûreté. De cette manière, je me mis l'esprit en repos pour quelque tems, & je pris la résolution de mettre incessamment la main à l'œuvre pour me construire une muraille avec des palissades & des cables, comme j'avois fait la première fois, de renfermer mes travaux dans un petit cercle, & d'attendre pour déloger, jusqu'à ce qu'ils fussent finis & perfectionnés. C'est le 21 que cela fut arrêté dans mon Conseil privé.

Le 22 d'Avril. Dès le grand matin je songeai aux moyens de mettre mon dessein en exécution, mais je me trouvois fort en arriere du côté de mes outils; j'avois trois grandes besaiguës, & une multitude de haches, parce que nous en avions embarqué une provision pour trafiquer avec des Indiens; mais ces instrumens à force de charpenter, & de couper du bois dur & nouveaux; avoient le taillant tout édenté & émouffé, & quoique j'eusse une pierre à éguiser, je n'avois cependant pas le secret de la faire tourner pour m'en pouvoir servir. Cet obstacle intrigua beaucoup mon esprit, & fut pour moi ce que seroit un grand point de Politique à l'égard d'un homme d'état, & la condamnation ou l'absolution d'un criminel à l'égard d'un Juge. A la fin pourtant j'inventai une roue attachée à un cordon pour donner le mouvement à la pierre avec mon pied, tandis

que j'aurois les deux mains libres. Notez que je n'avois jamais vu une telle invention en Angleterre , ou que du moins je n'avois point du tout remarqué comment elle étoit pratiquée , quoiqu'elles y soient fort communes à ce que j'ai pu voir depuis. D'ailleurs ma pierre étoit fort grosse & fort lourde ; & cette machine me coûta une semaine entiere de travail pour la rendre parfaite & achevée.

Les 28 & 29 d'Avril. J'employai ces deux jours à aiguïser mes outils , la machine que j'avois inventée pour tourner la pierre , jouant à merveille.

Le 30 d'Avril. M'apercevant depuis long-tems que mon pain diminueoit considérablement , j'en fis la revue , & je me réduisis à un biscuit par jour , ce qui étoit pour moi un brisement de cœur.

Le 1^r de Mai. Regardant le matin vers la mer pendant la basse marée , je vis quelque chose d'assez gros sur le rivage , cela ressembloit assez à un tonneau : quand je me fus approché , je trouvai qu'il y avoit un petit baril & deux ou trois morceaux des débris du Vaisseau , qui avoient été pousés à terre par le dernier ouragan : Je regardai du côté du Vaisseau , & il me parut être beaucoup plus hors de l'eau qu'il n'étoit auparavant. J'examinai le baril qui étoit sur le rivage , & je trouvai que c'étoit un baril de poudre , mais qu'il avoit pris eau , & que la poudre étoit toute co-

lée, & dure comme une pierre. Néanmoins je le roulai plus avant par provision, pour l'éloigner de l'eau, & j'allai ensuite aussi près du Vaisseau que je le pouvois sur le sable.

Quand je fus proche, je trouvai qu'il avoit étrangement changé de situation. Le château-d'avant, qui auparavant étoit enterré dans le sable, paroissoit pour lors élevé de plus de six pieds : la poupe qui avoit été mise en piece, & séparée du reste par la tempête, dès que j'eus achevé d'y fouiller la dernière fois, sembloit avoir été ballotée, & se montrait toute sur un côté, avec de si hauts morceaux de sable devant elle, qu'au lieu que ci-devant je n'en pouvois pas aprocher d'un demi mille qu'à la nage, il m'étoit aisé à présent d'aller à pied jusqu'au dessus, quand le reflux s'étoit épuisé. D'abord je fus surpris d'une telle situation : mais bientôt je conclus qu'elle avoit été causée par le tremblement de terre, & comme par les secousses de ce tremblement le Vaisseau s'étoit brisé & entr'ouvert beaucoup plus qu'il ne l'étoit auparavant, de même aussi il venoit tous les jours à terre quantité de choses, que la mer détachoit, & que les vents & les flots faisoient peu à peu rouler jusques sur le sable.

Ceci me fit entièrement quitter la pensée de changer d'habitation : & ma principale occupation ce jour-là, fut d'essayer

si je ne pouvois point pénétrer dans le Vaifseau ; mais je vis que c'étoit une chose à laquelle je ne devois point m'attendre , parce que le ventre du Bâtiment étoit comblé de fable jusqu'au bord. Néanmoins , comme l'expérience m'avoit appris à ne désespérer de rien , je résolus de mettre en pieces tout ce que je pourrois des reliques , me persuadant que ce que j'en tirerois , me serviroit à quelque usage.

Le 3 de Mai. Je me mis à travailler avec ma scie , & je coupai de part en part un morceau de poutre , qui soutenoit une partie du demi pont ; après cela , j'écartai & j'ôtai le plus de fable que je pus du côté le plus haut ; mais le montant survint , & m'obligea de finir pour ce jour-là.

Le 4 de Mai. J'allai à la pêche , mais je n'attrapai pas un seul poisson que j'osasse manger ; ce qui me dégoûta de ce passe-temps , cependant , comme j'étois sur le point de quitter , j'attrapai un petit Dauphin. J'avois une grande ligne faite de fil de corde , mais je n'avois point d'hameçon , & néanmoins je prenois assez de poissons , & tout autant que j'en pouvois consumer. Tout l'aprêt que j'y faisois , c'étoit de le sécher au Soleil , après quoi je le mangeois.

Le 5 de Mai. J'allai travailler sur les débris : je coupai une autre poutre , & tirai du pont trois grosses planches de sapin , que je liai ensemble , & fis flotter avec le montant jusqu'au rivage.

Le 6 de Mai. Je travaillai sur les débris ; d'où j'enlevai plusieurs fèrailles ; cela me coûta un long & pénible travail : j'arrivai fort las au logis , & j'avois quelque envie de renoncer à ces corvées.

Le 7 de Mai. Je retournai aux débris sans avoir le dessein d'y travailler : mais je trouvai que la carcasse s'étoit élargie & affaïffée sous le poids de sa charge , depuis que j'avois coupé les deux poutres ; que plusieurs endroits du Bâtiment étoient détachés du reste , & que la cale étoit si découverte , que je pouvois voir dedans , mais elle regorgeoit de fable & d'eau.

Le 8 de Mai. J'allai aux débris , je portai avec moi un levier de fer pour démanteler le pont , qui pour lors étoit tout-à-fait exempt d'eau & de fable : j'enlevai deux planches , que je conduisis encore avec la marée. Je laissai le levier sur la place pour le lendemain.

Le 9 de Mai. Je me rendis aux débris , avec le levier je pénétrai plus avant dans le corps du Bâtiment ; je sentis plusieurs tonneaux , que je remuai bien ; mais je ne pus point les défoncer. Je sentis pareillement le rouleau de plomb d'Angleterre , & je le soulevois bien un peu , mais il étoit trop pesant pour l'emporter.

Le 10 , 11 , 12 , 13 , 14 , de Mai. J'allai tous ces jours-là aux débris , & j'en tirai plusieurs pieces de charpente , nombre de planches , & deux ou trois cens livres pesant de fer.

Le 15 de Mai. Je portai avec moi deux haches , pour essayer si je ne pourrois point couper un morceau de plomb roulé , en y appliquant le taillant de l'une , que je tâcherois d'enfoncer, en frappant avec la tête de l'autre. Mais comme il étoit environ un pied & demi enfoncé dans l'eau, je ne pouvois donner aucun coup qui portât & qui fît impression.

Le 16 de Mai. Il venta beaucoup toute la nuit , & la carcasse du Bâtiment en parut encore plus fracassée qu'auparavant : mais je demeurai si long-tems dans les bois à chercher des nids de pigeons pour ma cuisine , que je me laissai prévenir par le montant ce jour-là , & il m'empêcha d'aller aux débris.

Le 17 de Mai. J'aperçus quelques morceaux du débris , qui avoient été portés à terre , à une distance de près de deux milles ; je voulus aller voir de quoi il s'agissoit , il se trouva que c'étoit une piece de la poupe , mais trop pesante pour que je la pusse emporter.

Le 24 de Mai. Je travaillai sur les débris , jusqu'à ce jour inclusivement , & à force de jouer du levier pendant tout cet intervalle , j'ébranlai si fort la carcasse , que le premier montant qu'il y eût, accompagné de vent , fit flotter plusieurs tonneaux , & deux coffres de Matelots. Mais comme le vent souffloit de terre , rien ne vint au rivage ce jour-là , excepté des morceaux de bois , & un tonneau plein de Porc de Bre-

zil , que l'eau salée & le sable avoient entièrement gâté.

Je continuai ce travail jusqu'au quinzième Juin , sans pourtant déroger au tems nécessaire pour chercher ma nourriture , & que j'avois fixé à la haute marée durant ces allées & ces venues , afin que je pusse être toujours prêt pour la basse. J'avois de cette maniere amassé du merrin , des planches & du fer en assez grande quantité pour construire un Bateau , si j'avois sçu comment m'y prendre. J'avois encore enlevé piece après piece , près de cent livres de plomb roulé.

Le 16 de Juin. En marchant vers la mer , je trouvai une grosse tortue , qui étoit la première que j'eusse encore vue dans l'Isle : mais si j'avois été si long-tems sans découvrir aucun de ces animaux , c'étoit plutôt un effet du malheur que de la rareté de leur espece ; car je trouvai depuis , que je n'aurois eu qu'à aller à l'autre côté de l'Isle pour en avoir des milliers chaque jour ; mais peut-être aussi que cette découverte m'auroit coûté bien cher.

Le 17 de Juin. J'employai ce jour à apprêter ma tortue : je trouvai dedans soixante œufs ; & comme depuis mon abord dans cet affreux séjour , je n'avois pas goûté d'autre viande que d'oiseaux & de boucs , sa chair m'en parut la plus savoureuse & la plus délicieuse du monde.

Le 18 de Juin. Il plut tout le jour , &

je restai au logis. La pluie me sembloit froide, & je me sentoix tout frilleux; chose que je sçavois n'être point ordinaire dans cette Latitude.

Le 19 de Juin. Je me trouvai fort mal; & frissonnant comme s'il eut fait grand froid.

Le 20 de Juin. Je n'eus point de repos toute la nuit; mais j'eus une fièvre accompagnée de grandes douleurs de tête.

Le 21 de Juin. Je fus fort mal, & j'eus des frayeurs mortelles de me voir réduit à cette misérable condition, que d'être malade, destitué de tout secours humain. Je fis ce qui ne m'étoit pas encore arrivé depuis la tempête, dont nous avions été accueillis à la sortie de la Rivière d'Humber; ce fut de prier Dieu, mais d'une manière sèche, qu'à peine sçavois-je ce que je disois, ni pourquoi je le disois, tant ma tête étoit brouillée.

Le 22 de Juin. Je me trouvai dans une disposition meilleure; mais les craintes terribles que me donnoit ma maladie, portoient le trouble dans mon ame.

Le 23 de Juin. Je fus derechef fort mal, ayant du froid, des tremblemens, & un violent mal de tête.

Le 24 de Juin. Je fus beaucoup mieux.

Le 25 de Juin. Je fus tourmenté d'une fièvre violente: l'accès me tint sept heures; il fut mêlé de froid & de chaud, se termina par une sueur qui m'affoiblit beaucoup.

Le 26 de Juin. Je fus mieux, & comme

je n'avois point de vivres , je pris mon fusil pour en aller chercher : je me sentoís extrêmement foible , & néanmoins je tuai une Chèvre , que je traînai au logis avec beaucoup de difficulté : j'en grillai sur les charbons quelques morceaux que je mangeai. C'auroit bien été mon dessein d'en étuver pour me faire un peu de bouillon ; mais il m'en fallut passer faute de pot.

Le 27 de Juin. La fièvre me reprit si violemment, qu'elle me fit garder le lit tout le jour sans boire ni sans manger. Je mourois de soif ; mais j'étois si foible , que je n'avois pas la force de me lever pour m'aller chercher de l'eau pour boire. Je priai Dieu de nouveau ; mais j'étois en délire : & en me quittant , ce délire me laissa dans une telle ignorance , que je fus obligé de me tenir couché ; seulement m'écriois-je , *Seigneur , tourne ta face vers moi , Seigneur , prends pitié de moi.*

Je m'imagine que je ne fis autre chose durant deux ou trois heures , jusqu'à ce que l'accès m'ayant enfin quitté , je m'endormis , & ne me réveillai que bien avant dans la nuit. Quand je me réveillai , je me sentis fort soulagé , quoique bien foible & altéré ; quoiqu'il en soit , il n'y avoit point d'eau dans toute ma demeure , & force fut de rester au lit jusqu'au matin que je me rendormis ; & dans ce sommeil , je fis le songe affreux que vous allez voir.

Il me sembloit que j'étois assis à terre ,

hors de l'enceinte de ma muraille , dans le même endroit où j'étois lors de la tempête qui suivit le tremblement ; & que je voyois un homme , qui d'une noire & épaisse nuée descendoit à terre au milieu d'un tourbillon de feu & de flamme. Depuis les pieds jusqu'à la tête il étoit aussi éclatant que l'astre du jour , tellement que mes yeux n'en pouvoient supporter la vue sans être éblouis. Sa contenance portoit la terreur , mais une terreur que je pus bien sentir , & qu'on ne sçauroit exprimer. La terre , quand il la toucha de ses pieds , me parut s'ébranler , comme elle avoit fait ci-devant pendant le tremblement ; & la région de l'air embrassée paroissoit n'être plus qu'une fournaise ardente.

A peine étoit-il descendu sur ce bas élément , qu'il s'achemina vers moi , armé d'une longue pique pour me tuer : quand il fut parvenu à une certaine éminence distante de quelques pas , il me parla d'une voix terrible , il proféra ces paroles encore plus terribles : *parce que tu ne t'es pas converti à la vue de tant de signes , tu mourras.* A ces mots il leva sa redoutable lance , & je le vis venir pour me fraper.

De routes les personnes qui liront cette Relation , aucune ne s'attendra que je sois capable de représenter les horreurs où cette vision plongea mon ame : horreurs d'autant plus étranges , que même durant le songe j'en sentois un accablement réel : l'impression que cela fit sur mon esprit , ne passa pas

comme un fonge, elle s'y grava profondément ; & après mon réveil , elle se conserva dans toute sa force , malgré les lumieres du jour & de la raison.

Hélas ! à peine avois-je quelque connoissance de la Divinité ; ce que j'avois appris sous mon pere étoit oublié : les bonnes instructions qu'il m'avoit données autrefois , avoient eu le tems de s'effacer par une débauche non interrompue de huit ans de tems , que j'avois passés à vivre & à converser avec des mariniers qui ne valaient pas mieux que moi ; c'est-à-dire , scélérats & profanes au suprême degré. Je ne sçache pas que durant un si long espace , il me soit jamais venu la moindre pensée de m'élever vers Dieu , pour admirer sa sagesse , ou de descendre au-dedans de moi-même , pour y contempler ma misere : une certaine stupidité d'ame s'étoit emparée de moi , & en avoit banni tout desir du bien , & toute sensibilité au mal : j'avois tout l'endurcissement qu'il faut pour être un modèle de libertinage parmi les Matelots de la plus méchante espece , n'ayant aucun sentiment ni de crainte de Dieu dans les dangers qui se presentoient , ni de gratitude envers lui dans les délivrances qu'il opéroit.

On n'aura pas de peine à croire ce que je viens de dire , si l'on réfléchit sur les traits précédens de mon Histoire , & si j'ajoute que parmi cette foule de malheurs qui m'arriverent successivement , je ne m'avisai pas

une seule fois que ce pouvoit être la main de Dieu qui s'apesantissoit sur moi ; que c'étoit une punition de mes crimes , de ma déso-béissance envers mon pere , ou du cours entier d'une méchante vie. Dans cette expédition désespérée que je fis sur les Côtes désertes de l'Afrique , il ne m'arriva nullement de réfléchir quelle seroit ma dernière fin , ni de m'adresser à Dieu pour lui demander de diriger ma course , de me couvrir du bouclier de sa Providence , pour me mettre en garde contre la férocité des bêtes , & contre la cruauté des Sauvages , dont j'étois entouré de toutes parts. L'Etre Souverain n'étoit ni l'objet de mes pensées , ni la règle de ma conduite : j'agissois en pur animal suivant l'instinct de la nature , & mettant à peine en usage les principes du sens commun.

Lorsque je fus délivré en pleine mer par le Capitaine Portugais , qui me reçut à son bord honorablement , & qui me traita avec équité , avec humanité , avec charité , je n'avois en moi nul sentiment de reconnoissance. Quand depuis je fis naufrage sur la Côte de l'Isle où je fus submergé & englouti par plusieurs reprises , où je devois périr cent & cent fois , je n'eus garde de sentir ma conscience touchée , & de regarder la chose comme un Jugement de Dieu ; mais je me contentois de croire qu'il y avoit dans cet événement de la fatalité , & de me dire souvent à moi-même que j'étois une maudite

créature , & que j'étois né pour être malheureux.

Il est bien vrai que dès que j'eus pris terre pour la première fois , & que je trouvai que tout le reste del'Equipage avoit été noyé , & que j'étois le seul qui eût été sauvé , il est bien vrai , dis-je , qu'alors j'eus une espece d'extase , & un ravissement de cœur , qui , assisté de l'efficace de la grace , auroit bien pu se terminer à une reconnoissance chrétienne ; mais ce fut un fruit qui avorta dans sa naissance , un lumignon aussi-tôt éteint qu'allumé , un mouvement qui dégénéra en un transport de joie toute charnelle , & provenant uniquement de me voir encore en vie , sans que je considérasse que le bras du Tout-puissant s'étoit signalé en ma faveur , qu'il m'avoit tiré moi seul du nombre des morts pour me remettre à la terre des vivans : ma joie ne différoit en rien de celle que ressentent communément les Matelots , qui , se voyant à terre après être échappés du naufrage , consacrent ces premiers momens à la boisson , & se hâtent de noyer au plus vite le souvenir de tout le passé dans les verres & dans les pots. Telle étoit ma disposition , & telle elle fut durant tout le cours de ma vie.

Lorsque la suite du tems & de mures considérations m'eurent fait sentir tout le poids de ma misère ; que je me représentois un naufrage étrange dans ces circonstances , affreux dans son issue ; que je me voyois se-

paré de tout le genre humain sans nulle apparence d'y être incorporé ; que j'envisageois mes maux parvenus à leur comble , sans en apercevoir dans l'avenir le moindre degré de diminution ; dans cet état , s'il venoit à luire un petit rayon d'espérance de pouvoir substenter ma vie , & de la défendre contre la faim ; c'en étoit assez pour charmer mes ennuis , pour servir de contrepoids à toutes mes afflictions : dès lors je commençois à me mettre l'esprit en repos ; je travaillois tranquillement aux ouvrages nécessaires pour ma sûreté & pour ma nourriture ; j'étois bien éloigné de faire intervenir dans mes malheurs le courroux du Ciel & la main vengeresse de Dieu : mon esprit n'étoit guere accoutumé à remonter ainsi des effets à leur véritable cause.

Le bled dont j'ai fait mention dans mon Journal , & que j'avois vu s'élever inopinément au pied du rocher , frapa mon ame aussi-tôt que ma vue ; il lui inspira une attention sérieuse autant de tems que l'opinion du miracle s'y maintint : mais cette supposition ne fut pas plutôt éclipcée, qu'elle entraîna avec elle tous les bons mouvemens qu'elle avoit fait naître ; c'est ce que j'ai déjà remarqué.

Le tremblement de terre , quoique la chose du monde la plus terrible en elle-même , & la plus capable de conduire à une Puissance invifible , qui seule tient en sa main les choses de cette nature ; le tremblement

de terre, dis-je, n'eut pas plutôt cessé, que l'émotion, la crainte, & généralement toutes les impressions qu'il avoit faites en moi s'évanouirent : je ne pensai désormais ni à Dieu, ni à ses jugemens ; je ne le regardai plus comme le juste dispensateur de mes maux, ni plus ni moins que si j'eusse été dans la plus douce & la plus fortunée condition de la vie.

Mais dès que je me vis malade, & que la mort, accompagnée de toutes les horreurs, se presenta à mes yeux pour la contempler à loisir ; quand mes forces commençoient à succomber à la force du mal, que la nature étoit épuisée par la violence de la fièvre, certes dès-lors la conscience, depuis si long-tems assoupie, se réveilla : je commençai à me reprocher une vie qui s'étoit signalée par le crime, qui avoit armé contre moi la Justice Divine, qui m'en avoit attiré les coups les plus inouis, & qui me faisoit actuellement gémir sous le poids de sa vengeance.

Ces réflexions m'accablèrent dès le second ou le troisieme jour de ma maladie ; & jointes à la violence de la fièvre, aussi-bien qu'aux reproches de ma conscience arracherent de ma bouche quelques mots de prieres, qui, pour n'être pas accompagnées d'un desir sincere, & d'une espérance vive, méritoient moins le nom de prieres, qu'elles n'étoient effectivement le langage de la frayeur & de l'angoisse.

une confusion de pensées agitoit mon esprit , la grandeur de mes crimes bourreloit ma conscience ; la peur ou la seule idée de mourir dans un si misérable état me faisoit monter les vapeurs au cerveau : dans cette détresse de mon ame , ma langue articuloit je ne sçai quoi d'une façon imparfaite & purement machinale ; mais ce n'étoit qu'exclamations , comme qui diroit , *Grand Dieu ! que se suis misérable : si mon mal continue , je mourrai faute d'assistance : Mon Dieu ! que deviendrai-je ?* Après ce peu de paroles un ruisseau de larmes coula de mes yeux , & je tombai dans un long & profond silence.

Dans cet intervalle se presenterent à mon esprit les leçons salutaires de mon pere , & puis la prédiction raportée au commencement de cette Histoire , qui disoit que si je faisois cette fausse démarche d'aller courir par le monde , Dieu ne me beniroit pas , & que j'aurois à l'avenir tout le loisir de réfléchir sur le mépris que j'aurois fait de ses conseils , quand peut-être il n'y auroit personne pour m'assister à en réparer la perte. » C'est à present , m'écriai-je tout haut , » c'est à present que s'accomplissent les paroles de mon pere : le bras d'un Dieu vengeur m'a atteint : il n'y a personne » pour m'aider ni pour m'entendre : » j'ai rejeté la voix de la Providence , qui , » par sa bonté infinie m'avoit placé dans » un état de vie , où je pouvois être

» commode & heureux , mais dont je n'ai
» pas voulu jouir , ni en connoître le prix
» par la bouche de mes parens : je les lais-
» sai dans un deuil qui n'avoit d'autre ob-
» jet que ma folie ; mais celui où je me vois
» aujourd'hui délaissé , n'est qu'une fuite
» de cette même folie , je refusai l'aide de
» mes parens , lorsqu'ils me vouloient éta-
» blir dans le monde , & m'y mettre dans
» une posture exempte de gêne & d'anxié-
» té ; & maintenant il me faut lutter con-
» tre des obstacles trop rudes , & peu pro-
» portionnés à la foiblesse de la nature ,
» sans que j'aie ni assistance , ni consola-
» tion , ni conseil ». Alors je m'écriai :
Grand Dieu ! viens à mon aide , car ma
détresse est grande.

Cette priere , s'il m'est permis de me servir de ce nom , étoit la première que j'eusse faite depuis plusieurs années. Mais retournons à notre Journal.

Le 28 Juin. Me sentant un peu soulagé par le sommeil que j'avoiseu , & l'accès étant tout-à-fait fini , je me levai. La frayeur où m'avoit jetté le songe , ne m'empêcha pas de considérer que l'accès de fièvre me reprendroit le jour suivant , & qu'il falloit profiter de ce relâche pour me refaire un peu , & préparer des rafraîchissemens auxquels je pourrois avoir recours lorsque le mal seroit revenu. La première chose que je fis , ce fut de verser de l'eau dans une grande bouteille quarrée , & de la mettre

sur ma table près de mon lit ; & pour ôter la crudité de l'eau , j'y ajoutai environ le quart d'une peinte de rum , mêlant le tout ensemble : ensuite j'allai couper un morceau de viande de bouc , que je grillai sur les charbons ; mais je n'en pus manger que fort peu. Je sortis pour me promener ; mais je me trouvai foible , triste , & le cœur ferré à la vue de ma pitoyable condition , redoutant pour le lendemain le retour de mon mal. Le soir je fis mon souper de trois œufs de Tortue , que je fis cuire dans la braise , & que je mangeai à la coque : & ce fut-là , autant que je m'en puis ressouvenir , le premier morceau pour lequel j'eusse encore demandé à Dieu sa bénédiction durant tout le tems de ma vie.

Après avoir mangé j'essayai de me promener , mais je me trouvai si foible , qu'à peine pouvois-je porter mon fusil , sans lequel je ne marchois jamais ; ainsi je n'allai pas loin , je m'assis à terre , & me mis à contempler la mer , qui se presentoit devant moi , & qui étoit calme & unie. Dans cette posture il me vint à peu près dans l'esprit les pensées suivantes.

» Qu'est-ce que la Terre ? qu'est-ce que
 » la mer sur laquelle j'ai tant vogué ? d'où
 » cela a-t-il été produit ? que suis-je moi-
 » même ? que sont les autres créatures hu-
 » maines & brutes , privées , & sauvages ?
 » quelle est notre origine ?

» Certainement nous avons tous été faits

» par une Puissance secrète, qui forma la
» Terre & la Mer, l'Air & les Cieux; &
» quelle est cette Puissance »?

Alors j'inférai naturellement, *c'est Dieu*
qui a fait toutes choses. Fort bien, dis-je
en moi-même; mais je n'en demeurai pas-
là, & par une suite admirable des antécé-
dens, je continuai de la sorte: » Si Dieu
» a fait toutes choses, il guide ces mêmes
» choses & celles qui les contiennent: car
» assurément il faut que la Puissance qui les
» a faites, ait le pouvoir de les gouverner
» & de les diriger.

» Cela étant, rien ne peut arriver dans
» la vaste enceinte de ses Ouvrages sans sa
» connoissance, ou sans son ordre.

» Or, s'il n'arrive rien sans sa connois-
» sance, il sçait que je suis ici, & que j'y
» suis dans un état affreux; & s'il n'arri-
» ve rien sans son ordre, il a ordonné que
» cela m'arrivât ».

Rien ne se presentoit à mon esprit qui
put contredire une seule de ces conclusions,
c'est pourquoi elles opérèrent en moi avec
toute la force possible, & me convinquirent
que Dieu avoit ordonné que ces choses
m'arrivassent, que c'étoit par une dispen-
sation de sa Providence que je me voyois
réduit à une si extrême misère, parce que
seul il avoit en sa puissance non pas seule-
ment moi, mais encore tout ce qui existe,
tout ce qui arrive dans le monde. Inconti-
nent je me fis cette question.

*Pourquoi Dieu m'a-t-il fait ces choses ?
qu'ai-je fait pour être ainsi traité ?*

Dans cette recherche je sentis soudain ma conscience se soulever comme si je venois de blasphémer, & il me sembloit entendre une voix qui me faisoit ce reproche :
 » Misérable ! tu demandes ce que tu as fait !
 » Regarde en arriere pour y contempler
 » le passé, & pour te retracer une vie abandonnée au désordre ; demande plutôt
 » qu'est-ce que tu n'as point fait ? demande
 » de pourquoi tu n'as pas péri il y a longtemps ? d'où vient, par exemple, que tu
 » ne te noyas pas dans la rade d'Yarmouth,
 » que tu ne fus pas tué dans le combat où
 » tu fus pris par le Corsaire de Salé, que
 » tu n'as pas été dévoré par les bêtes sauvages sur les Côtes d'Afrique, qu'en dernier lieu tu n'as pas été enseveli dans
 » les flots comme tout le reste de l'Equipe ? Après cela oseras-tu bien encore
 » demander ce que tu as fait ?

Ces réflexions me rendirent muet ; & bien loin d'avoir aucune replique pour me justifier auprès de moi-même, je me levai tout pensif & mélancholique, je marchai vers ma retraite, & je passai par-dessus ma muraille comme pour m'aller coucher : mais je me sentoís l'esprit dans une grande agitation, & peu disposé à dormir ; ainsi je m'assis dans ma chaise : & comme il commençoit à faire noir, j'allumai ma lampe : déjà l'attente de la fièvre me don-

noit de terribles inquiétudes , & dans ce moment il me vint dans l'esprit que les Brâziliens ne prennent presque aucune autre médecine pour quelque sorte de maladie que ce puisse être , que leur tabac ; & je sçavois qu'il y avoit dans un de mes coffres un morceau de rouleau , dont les feuilles étoient mûres pour la plupart , quoiqu'il y en eut parmi quelques-unes de vertes.

Je me levai de dessus ma chaise , & comme si j'eusse été inspiré du Ciel , j'allai droit au coffre qui renfermoit la guérison de mon corps & de mon ame. J'ouvris le coffre , & j'y trouvai ce que je cherchois , sçavoir , le tabac ; & comme le peu de livres que j'avois conservés y étoient aussi ferrés , je pris une des Bibles dont il a été fait mention ci-dessus , & que je n'avois pas eu jusqu'ici le loisir , ou plutôt le desir d'ouvrir une seule fois : je la pris , dis-je , & la portai avec le tabac sur ma table.

Je ne sçavois ni comment employer ce tabac pour ma maladie , ni s'il lui étoit favorable , ou contraire , mais j'en fis l'expérience de plusieurs manieres différentes , comme si je n'eusse pu manquer par cette voie de rencontrer la bonne , & de réussir. Premièrement , je pris un morceau de feuille que je mis dans ma bouche , & comme le tabac étoit vert & fort , & que je n'y étois point accoutumé , il m'étourdit extraordinairement. Secondement , j'en fis tremper une autre feuille dans du rum pour

te
a-
re
ie
je
es
es
il

n-
ut
n
,
f,
e
e
-
ir

-
r

+

e

-

e

.

e

.

.

.

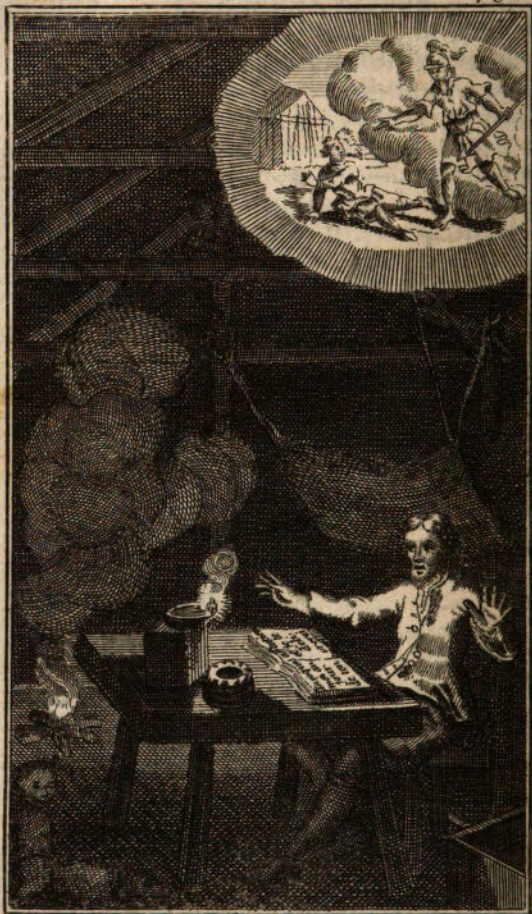
.

.

.

.

.



Rêve et Conversion de Robinson.

en prendre une dose une heure ou deux après, en me couchant : & en troisieme lieu j'en grillai sur des charbons ardens , tandis que je tenois mon nez sur la fumée , aussi près & aussi long-tems que la crainte de me brûler ou de me suffoquer le pouvoit permettre.

Durant l'intervalle de ces préparatifs , j'ouvris la Bible , & je commençai à lire : mais les fumées du tabac m'avoient trop ébranlé la tête , pour continuer ma lecture : néanmoins ayant jetté les yeux à l'ouverture du Livre , les premieres paroles qui se presenterent , furent celles-ci : *Invokes-moi au jour de ton affliction , & je te délivrerai , & tu me glorifieras.*

Ces paroles étoient fort propres pour l'état où je me trouvois , & elles firent impression sur mon esprit dans le tems de la lecture ; mais le mot *délivrer* , sembloit ne pas me concerner , & n'avoit aucune signification à mon égard ; ma délivrance étoit une chose si éloignée , & même si impossible dans mon imagination , que je commençai à parler le langage des enfans d'Israël , qui disoient , lorsqu'on leur promit de la chair à manger : *Dieu pourroit-il dresser une table dans le Désert !* Et moi aussi incrédule qu'eux , je me mis à dire , *Dieu lui-même pourroit-il me délivrer de cette place ?* Et comme ce ne fut qu'après bien des années , qu'il se manifesta quelque sujet d'espérance , aussi ces défiances ve-

noient-elles souvent me maîtriser : néanmoins les paroles que j'avois lues me touchoient , & je les méditois très-souvent. Il se faisoit tard , & le tabac , comme j'ai déjà dit , m'avoit si fort apesanti la tête , qu'il me prit envie d'aller dormir : je laissai donc brûler ma lampe dans la caverne , de peur que je n'eusse besoin de quelque chose pendant la nuit , ensuite je m'allai coucher : mais auparavant je fis ce que je n'avois fait de mes jours ; je me mis à genoux , je priai Dieu , le suppliant d'accomplir la promesse , qu'il m'avoit faite , que si je l'invoquois au jour de mon affliction il me délivreroit. Après que cette priere précipitée & imparfaite fut finie , je bus le rum , dans lequel j'avois infusé le tabac , & qui étoit si imbu & si fort , que j'eus beaucoup de peine à pouvoir l'avalier , incontinent cette potion me donna brusquement à la tête ; mais je m'endormis d'un si profond sommeil , que quand je me réveillai après cela , il ne pouvoit guere être moins de trois heures après midi : je dirai bien plus , c'est que je ne sçaurois encore m'ôter de la tête que je dormis tout le lendemain de ma médecine , toute la nuit d'après , & une partie du jour en suivant ; car autrement je ne comprends pas comment j'aurois pu me trouver court d'un jour dans mon Calendrier ou calcul de jours & de semaines , comme il parut quelques années ensuite que je l'étois effectivement.

Quelle que put être la cause de ce mécompte, je me trouvai à mon réveil extrêmement soulagé, me sentant du courage & de la joie quand je me levai, j'avois plus de force que le jour précédent, mon estomac s'étoit fortifié, l'appétit m'étoit revenu; & en un mot, le lendemain point de fièvre du tout, & je continuai dans mon amendement. Ce jour étoit le 23.

Le 30, suivant le même train de la maladie, étoit mon bon jour; ainsi je sortis avec mon fusil, mais je ne me souciai point de m'éloigner trop. Je tuai un couple d'oiseaux de mer, assez semblables à des Oyes sauvages, je les portai au logis, mais je ne fus point tenté d'en manger, & me contentai de quelques œufs de Tortue qui étoient fort bons. Le soir je réitérai la médecine que je suposois m'avoir fait du bien, j'entends le rum, dans quoi il y avoit du tabac infusé; j'usai pourtant de quelque restriction cette fois-ci, c'est que la dose fut plus petite que la première; que je ne mâchai point de tabac, & que je ne tins point le nez sur la fumée comme auparavant. Quoiqu'il en soit, le lendemain, qui étoit le 1^r. de Juillet, je ne fus point aussi-bien que je m'y étois attendu: j'eus quelque espèce de frissonnement; mais à la vérité ce n'étoit que peu de chose.

Le 2 Juillet. Je réitérai la Médecine des trois manières, elle me donna dans la tête, comme il étoit arrivé la première fois,

& je doublai la quantité de ma potion.

Le 3 Juillet. La fièvre me quitta pour toujours , mais il se passa quelques semaines avant que je recouvrasse tout-à-fait mes forces. Cependant je réfléchissois extrêmement sur ces paroles de l'Ecriture ; *Je te délivrerai* : l'impossibilité de ma délivrance étoit si profondément gravée dans mon esprit , qu'elle y avoit coupé racine à tout espoir. Mais durant que je me décourageois ainsi par de telles pensées , je fis réflexion que j'avois les yeux si assidument tournés vers ma principale délivrance , que je les détournois de dessus celle que j'avois reçue. Sur le champ je me pris moi-même à partie , & me formai ces interrogations : « N'ai-je pas été délivré » d'une maladie dangereuse ? l'état pitoyable où j'étois , la peur terrible que j'en » avois , l'heureuse issue qui a terminé tout » cela , ne sont-ce pas des choses qui méritoient mon attention ? Dieu m'a délivré , » mais je ne l'ai pas glorifié ; c'est-à-dire , je » n'ai pas reconnu son bienfait , je ne lui ai » pas rendu mes actions de grâces : avec quel » front oserois-je attendre une plus grande » délivrance.

Ces réflexions pénétrèrent mon cœur : je me mis incontinent à genoux , & je remerciai Dieu à haute voix de ma convalescence.

Le 4 de Juillet. Le matin je pris la Bible , & je commençai au nouveau Testament. Je m'appliquai sérieusement à cette lecture , & me fis une loi d'y vaquer chaque matin

& chaque soir , fans me fixer à un certain nombre de Chapitres , mais suivant la situation de mon esprit. Je n'eus pas pratiqué cet exercice pendant long-tems , que je sentis naître en mon cœur un repentir plus profond & plus sincere de ma vie passée : l'impression de mon songe se réveilla , j'étois sensiblement ému du passage conçu en ces paroles , *toutes ces choses ne t'ont point porté à repentance.* C'est cette repentance que je demandois un jour à Dieu avec affection , lorsque par un effet de sa providence , ayant ouvert l'Ecriture-Sainte , je tombai sur ces mots : *il est Prince & Sauveur , il a été élevé pour donner repentance & rémission.* A peine eus-je achevé le passage , que je posai le livre , & élevant mon cœur aussi-bien que mes mains vers le Ciel , avec une espèce d'extase & un transport de joie indicible , je m'écriai tout haut : *Jesus , Fils de David , Prince & Sauveur , qui as été élevé , donne-moi la repentance.*

Je puis dire que cette priere fut la premiere de ma vie qui mérita le nom de priere ; car elle fut accompagnée d'un vrai sentiment de ma misere , & d'une espérance vive puisée dans la Sainte-Ecriture , animée par la Parole de Dieu même , & depuis ce tems-là je ne cessai point d'espérer que Dieu m'exauceroit.

Dès-lors le passage compris en ces termes , *Invoke-moi , & je te délivrerai* , me parut renfermer un sens , que je n'y avois

pas encore trouvé. Car auparavant je n'avois l'idée d'aucune autre délivrance, que d'être affranchi de la captivité où j'étois détenu; je veux dire de l'Isle, qui, quoique ce fut un lieu vaste & étendu, ne laissoit pas d'être pour moi une prison, & même une des plus terribles. Mais aujourd'hui je me vois éclairé d'une lumière nouvelle; j'apprends une toute autre interprétation des paroles que j'avois lues, maintenant je repasse avec horreur sur une méchante vie, l'image de mes crimes m'inspire l'épouvante, & je ne demande plus rien à Dieu, sinon qu'il délivre mon ame d'un poids sous lequel elle gémit. Quant à ma vie solitaire elle ne m'afflige plus; je ne prie pas seulement Dieu de vouloir m'en affranchir, je n'y pense pas, & tous mes autres maux ne me touchent point en comparaison de celui-ci. J'ajoute cette dernière réflexion pour insinuer en passant à quiconque lira cet endroit de mon Ouvrage, qu'à prendre les choses dans leur vrai sens, c'est un bien infiniment plus grand de se soustraire au péché, qu'à l'affliction. Mais je n'étendrai pas cette matière, pour reprendre mon Journal.

Quoique ma condition fut encore la même, à parler physiquement, & à en juger par l'extérieur des choses, néanmoins elle étoit devenue bien plus douce & bien plus supportable aux yeux de mon esprit. Par une lecture constante des Ecrits sacrés, & par l'usage fréquent de la prière, mes pensées étoient

dirigées vers des objets d'une nature relevée; je sentoïis en secret des consolations intérieures, qui m'avoient jusqu'alors été inconnues : & comme ma santé & mes forces s'amendoient tous les jours, je m'employois sans cesse à me pourvoir de tout ce qui me manquoit, & à rendre ma maniere de vivre autant régulière qu'il se pouvoit.

Du 4 de Juillet jusqu'au 14. Mon occupation principale étoit de me promener avec mon fusil à la main : je réitérois souvent la promenade, mais je la faisois courte, comme un homme qui relevoit de maladie : & qui tâchoit peu à peu de se remettre : car il est difficile de comprendre combien j'étois épuisé, & à quel point de foiblesse je me voyois réduit. Le remede dont je me servis, étoit tout-à-fait nouveau, & n'avoit peut-être jamais guéri de fièvre auparavant; aussi l'expérience que j'en fis n'est pas un garant suffisant, pour l'oser recommander à qui que ce soit ; parce que si d'un côté il emporta la fièvre, de l'autre il contribua extrêmement à m'affoiblir, & il m'en resta pendant quelque tems un ébranlement de nerfs, & des convulsions par-tout le corps.

Ces fréquentes promenades m'apprirent, à mes dépens, une particularité qui est, qu'il n'y avoit rien de plus pernicieux à la santé, que de se mettre en campagne pendant la saison pluvieuse ; & sur-tout si la pluie étoit accompagnée d'une tempête ou d'un ouragan. Or comme la pluie, qui survenoit

quelquefois dans la saison seche , ne tomboit jamais sans un orage, aussi trouvois-je qu'elle étoit beaucoup plus dangereuse , & plus à craindre que celle de Septembre, ou d'Octobre.

Il y avoit près de dix mois que j'étois dans cette Isle infortunée : toute possibilité d'en sortir sembloit m'être ôtée pour toujours ; & je croyois fermement que jamais Créature humaine n'avoit mis le pied dans ce lieu sauvage. Ma demeure se trouvoit , selon moi, suffisamment fortifiée; j'avois un grand desir de faire une découverte plus complète de l'Isle , & de voir si je ne pourrois point rencontrer des productions qui m'auroient été cachées jusqu'alors.

Ce fut le 15 de Juillet , que je commençai de faire une visite de l'Isle , la plus exacte que j'eusse encore faite. J'allai premièrement à la petite Baye, dont j'ai déjà fait mention , & où j'avois abordé avec tous mes radeaux. Je marchai le long de la riviere , & quand j'eus fait environ deux milles en montant , je trouvai que la marée n'alloit pas plus loin , & que ce n'étoit plus là qu'un petit ruisseau coulant, dont l'eau étoit fort douce & fort bonne. Mais comme l'Été , ou la saison seche régnoit en ce tems-là , il n'y avoit presque point d'eau en certains endroits , du moins n'en restoit-il pas assez , pour faire un courant un peu considérable & sensible.

Sur les bords de ce ruisseau , je trouvai

plusieurs prairies agréables , unies , & couvertes d'une belle verdure. En s'éloignant du lit , elles s'élevoient insensiblement : là , où il n'y a pas d'apparence qu'elles fussent jamais inondées , c'est-à-dire , près des côteaux qui les bordoient , je trouvai quantité de tabac verd , & croissant sur une tige extrêmement haute. Il y avoit plusieurs autres plantes , que je ne connoissois point , & dont je n'avois jamais oui parler , qui pouvoient renfermer des qualités occultes.

Je me mis à chercher de la cassave , qui est une racine dont les Américains font leur pain dans tous ces climats ; mais je n'en pus point trouver. Je vis de belles plantes d'aloës ; mais je n'en sçavois pas encore l'usage : je vis plusieurs cannes de sucre , mais sauvages & imparfaites faute de culture. Je me contentai de ces découvertes pour cette fois , & m'en revins , en considérant à part moi quels moyens je pourrois prendre pour m'instruire de la vertu des plantes & des fruits que je découvrerois à l'avenir : mais après y avoir bien pensé , je ne formai aucune conclusion. Car , sans mentir , j'avois été si peu soigneux de faire mes observations dans le tems que j'étois au Brezil , que je ne connoissois guere les plantes de la campagne ; ou que du moins la connoissance que j'en avois , ne pouvoit pas m'être d'un grand secours dans l'état misérable où j'étois.

Le lendemain 16 *du mois* , je repris le même chemin ; & m'étant avancé un peu

plus loin que je n'avois fait la veille , je trou-
vai que le ruisseau & les prairies ne s'éren-
doient pas plus loin , & que la campagne
commençoit à être plus couverte de bois.
Là je trouvai plusieurs sortes de fruits , &
particulièrement des melons qui couvroient
la terre , des raisins qui pendoient sur les
arbres, & dont la grappe riente & pleine étoit
prête pour la Vendange. Cette découverte
me donna autant de surprise que de joie.
Mais je voulus modérer mon apétit, & pro-
fiter d'une expérience qui avoit été funeste à
d'autres ; car je me ressouvenois d'avoir vu
mourir en Barbarie plusieurs de nos esclaves
Anglois , qui à force de manger des raisins ,
avoient gagné la fièvre & la dysenterie. J'eus
pourtant le secret d'obvier à des suites si ter-
ribles , & de préparer ce fruit d'une manière
excellente ; en l'exposant & en le faisant sé-
cher au soleil après l'avoir coupé , pour le
garder comme on garde en Europe ce qu'on
appelle des raisins secs : je me persuadois
qu'après l'Automne ce seroit un manger
aussi agréable que sain ; & mon espérance
ne fut point déçue.

Je passai-là toute la journée ; sur le tard je
ne jugeai pas à propos de m'en retourner au
logis , & je me déterminai pour la première
fois de ma vie solitaire à decoucher. La nuit
étant venue , je choisis un logement tout
semblable à celui qui m'avoit donné retraite
à mon premier abord dans l'Isle : ce fut un
arbre bien touffu , sur lequel m'étant placé

DE ROBINSON CRUSOE. 179
commodément , je dormis d'un profond sommeil. Le lendemain au matin je procédai à la continuation de ma découverte en marchant près de quatre milles ; & jugeant de la longueur du chemin par celle de la vallée que je parcourois, j'allois droit au Nord , & laissois derriere & à ma droite une enchaî-nure de monticules.

Au bout de cette marche je me trouvai dans un pays découvert , qui sembloit porter sa pente à l'Occident : un petit ruisseau d'eau fraîche, qui sortoit d'une colline toute proche, dirigeoit son cours à l'aposite ; c'est-à-dire , à l'Orient : toute cette Contrée paroissoit si tempérée , si verte , si fleurie , qu'on l'auroit prise pour un Jardin planté par artifice ; & il étoit aisé de voir qu'il y régnoit un Printems perpétuel.

Je descendis un peu sur la croupe de cette vallée délicieuse , & après je fis une station pour la contempler à loisir. D'abord l'admiration se saisit de mes sens ; elle suspendit quelque-tems mes soucis rongeurs , pour me faire savourer en secret le plaisir de voir, que tout ce que je voyois étoit mon bien ; que j'étois le Seigneur & le Roi absolu de cette région ; que j'y avois un droit de possession ; & que si j'avois des héritiers , je pourrois la leur transmettre aussi incontestablement qu'on feroit un fief en Angleterre. J'y vis une grande quantité de cacao , d'orangers , de limonniers , & de citronniers , qui tous étoient sauvages , & dont il n'y en avoit que

peu qui portassent du fruit , du moins dans la saison présente. Néanmoins les limons verts, que je cueillis, étoient non-seulement agréables à manger , mais encore très-sains , & dans la suite j'en mêlois le jus avec l'eau , qui en recevoit beaucoup de relief , devenant par-là , & plus fraîche , & plus salutaire.

Je me voyois maintenant assez d'ouvrage sur les bras ; il s'agissoit de cueillir du fruit & de le transporter ensuite dans mon Habitation ; car j'avois résolu d'amasser une provision de raisins & de citrons pour me servir pendant la saison pluvieuse que je sçavois bien qui aprochoit.

Pour cet effet je fis trois monceaux, dont deux étoient de raisins , & l'autre de limons & de citrons mêlés ensemble. Je tirai de chacun une petite portion pour emporter , & avec cela je pris le chemin de la maison , résolu de revenir au plutôt , & de me munir d'un sac ou de quelqu'autre meuble , tel que je pourrois trouver , pour enlever le reste.

Après un voyage de trois jours je me rendis chez moi ; c'est ainsi que j'appellerai désormais ma tente & ma caverne. Mais avant que d'y arriver, mes raisins s'étoient brisés & écrasés à cause de leur grande maturité & de leur pesanteur, enforte qu'ils ne valoient plus que peu de chose, pour ne pas dire rien du tout. Pour ce qui est des limons ils se trouverent très-

DE ROBINSON CRUSOE. 181
bons, mais il n'y en avoit qu'un petit nombre.

Le jour suivant, qui étoit le 19, je retournai avec deux petits sacs que j'avois faits, pour aller chercher ma récolte. Mais je fus surpris de voir que mes raisins, que j'avois laissés la veille si apétissans & bien amoncelés, étoient aujourd'hui tous gâtés, tous par morceaux, traînés & dispersés çà & là, & qu'une partie en avoit été rongée & dévorée. De là je conclus qu'il y avoit dans le voisinage quelques animaux sauvages qui avoient commis ce dégât. Mais de dire quelles sortes d'animaux c'étoient, c'est ce qui passoit ma science.

Enfin, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de les laisser en un monceau, ni de de les emporter dans un sac; parce que d'un côté ils feroient pressés & exprimés sous leur propre poids, & de l'autre ce feroit les livrer en proie aux bêtes sauvages, je trouvai une troisième méthode qui me réussit. C'est que je cueillis une grande quantité de raisins, & les suspendis au bout des branches des arbres pour les fêcher & les cuire au Soleil. Mais quant aux limons & aux citrons, j'en emportai au logis tout autant qu'il en falloit pour plier presque sous ma charge.

En chemin faisant pour m'en retourner de ce voyage, je contemplois avec admiration la fécondité de cette vallée, les charmes de sa situation, l'avantage qu'il y au-

roit de s'y voir à l'abri des orages du vent d'Est, derrière ces bois & ces côteaux ; & conclus, que l'endroit, où j'avois fixé mon Habitation, étoit sans contredit le plus mauvais de toute l'Isle. Ainsi je pensai dès-lors à déménager, & à me choisir, s'il étoit possible, dans ce séjour fertile & agréable, une place aussi forte que celle que je méditois de quitter.

J'eus long-tems ce projet en tête, & la beauté du lieu étoit cause que j'en repaissois mon imagination avec plaisir. Mais quand je vins à considérer les choses de plus près, & à réfléchir que ma vieille demeure étoit proche de la mer, je trouvai que ce voisinage pourroit donner lieu à quelque événement favorable pour moi : que la même destinée qui m'avoit poussé-là où j'étois, pourroit m'y envoyer des compagnons de mon malheur ; & que bien qu'il n'y eût pas beaucoup d'apparence à une telle époque, néanmoins, si je venois à me renfermer dans les collines & dans les bois, au centre de l'Isle, ce seroit redoubler mes entraves, & rendre mon affranchissement non-seulement peu probable, mais même impossible ; & que par conséquent je ne devois aucunement changer de demeure.

Mais pourtant, j'étois devenu si amoureux d'un si bel endroit, que j'y passai presque tout le reste de Juillet : & quoi qu'après m'être ravisé, j'eusse conclu à ne point

changer de domicile , je ne pus cependant m'empêcher de m'y faire une petite Métairie au milieu d'une enceinte assez spacieuse ; laquelle enceinte étoit composée d'une double haie bien palissadée , aussi haute que je pouvois atteindre , & toute remplie en dedans de menu bois. Je couchois quelquefois deux ou trois nuits consécutives dans cette seconde Forteresse , passant & repassant par-dessus la haie avec une échelle , comme je faisois dans la première : & dès-lors je me regardai comme un homme qui avoit deux maisons , l'une sur la Côte pour veiller au Commerce & à l'arrivée des Vaisseaux , & l'autre à la campagne pour faire la moisson & la vendange. Les ouvrages & le séjour que je fis dans cette dernière , me tinrent *jusqu'au 11 d'Août.*

Je ne faisois que de finir mes Fortifications , & de commencer à jouir de mes travaux , quand les pluies vinrent m'en déloger , & me chasser dans ma première Habitation pour n'en pas sortir si-tôt. Car quoique dans ma nouvelle je me fusse fait une Tente avec une piece de voile , & que je l'eusse fort bien tendue , comme j'avois déjà fait dans la vieille ; toutefois je n'étois pas au pied d'un rocher haut & sans pente , qui me servit de boulevard contre le gros tems , ni n'avois pas derrière moi une caverne pour m'y retirer , quand les pluies étoient extraordinaires.

J'ai déjà dit que j'avois achevé ma Mé-tairie au commencement d'Août, & que dès ce tems-là, je commençois à en goûter les douceurs. Je dirai maintenant, pour continuer mon Journal, qu'au troisieme jour du même mois, je trouvai mes raisins que j'avois suspendus, parfaitement secs, bien cuits au soleil, & en un mot excellens; c'est pourquoi je commençai à les ôter de dessus les arbres, & je fus bien avisé de m'y prendre aussi-tôt; car autrement les pluies qui survinrent, les auroient entièrement gâtés, & m'auroient fait perdre mes meilleures provisions d'Hyver, car j'avois plus de deux cens grapes. Il me fallut du tems pour les dépendre, pour les transporter chez moi, & pour les ferrer dans ma caverne. Je n'eus pas plutôt fait toutes ces choses, qu'il commença à pleuvoir, & ces pluies, qui commencerent le quatorzieme d'Août, continuerent jusqu'à la mi-Octobre; il est bien vrai qu'elles se relâchoient quelquefois; mais aussi elles étoient de tems en tems si violentes, que je ne pouvois point bouger de ma caverne durant plusieurs jours.

Dans cette même saison l'accroissement soudain de ma famille me donna bien de la surprise. Il y avoit du tems que j'avois eu le chagrin de perdre un de mes chats qui s'en étoit fui: depuis je n'avois oui ni miaulemens, ni nouvelles de cet animal, & je le croyois mort, lorsqu'à mon grand

étonnement il vint à mon logis escorté de trois petits, sur la fin du mois d'Août. Il est bien vrai que j'avois tué avec mon fusil une espece d'animal, que j'ai apellé chat sauvage, mais il me paroissoit tout différent de ceux que nous avons en Europe : & mes petits chats étoient tout-à-fait semblables aux autres chats domestiques, & à mes deux vieux en particulier, qui n'étant qu'une couple de femelles, ne fournissoient à mon esprit que d'étranges difficultés sur cette multiplication. Mais cette race, qui m'avoit intrigué dès sa naissance, faillit à m'empester dans la suite par une trop féconde postérité ; dont je fus bientôt si infecté, que je me vis obligé de leur donner la chasse, & même de les exterminer comme une vermine dangereuse, ou comme des bêtes sauvages.

Depuis le quatorze du mois d'Août jusqu'au vingt-six, il plut sans aucune intermission, tellement que je ne pus point sortir tout ce tems-là, j'étois devenu fort soigneux de me garantir de la pluie. Durant cette longue retraite je commençai à me trouver un peu court de vivres ; mais m'étant hasardé deux fois à aller dehors, je tuai à la fin un bouc, & trouvai une tortue fort grosse qui fut pour moi un grand régal. La maniere dont je réglois mes repas étoit celle-ci : je mangeois une grappe de raisin pour mon déjeuner ; un morceau de bouc ou de tortue grillé pour mon dîner ;

car par malheur je n'avois aucun vaisseau propre à bouillir ou à étuver quoi que ce soit ; & puis à souper deux ou trois œufs de tortue faisoient mon affaire.

Pour me défennuyer , & faire en même-tems quelque chose d'utile dans cette es-
pece de prison , où me confinoit la pluie ,
je travaillois régulièrement deux ou trois
heures par jour à agrandir ma caverne ,
conduisant ma sape peu à peu vers un des
flancs du rocher , je parvins à le percer de
part en part , & à me faire une entrée &
une sortie libre derriere mes fortifications.
Mais je conçus d'abord quelque inquiétude
de me voir ainsi exposé : car de la manie-
re dont j'avois ménagé les choses aupara-
vant , je m'étois vu parfaitement bien en-
clos ; au lieu qu'à present je me voyois
en bute au premier agresseur qui viendrait.
Il faut pourtant avouer que j'aurois de la
peine à justifier la crainte qui me vint sur
cet article , & que j'étois trop ingénieux à
me tourmenter , puisque la plus grosse créa-
ture que j'eusse encore vue dans l'Isle ,
étoit un bouc.

Le 30 Septembre. Etoit l'anniversaire de
mon funeste débarquement. Je calculai les
crans marqués sur mon poteau , & je trou-
vai qu'il y avoit trois cens soixante-cinq
jours que j'étois à terre. J'observai ce jour
comme un jour de jeûne solennel , le con-
sacrant tout entier à des exercices religieux ,
me prosternant à terre avec une humilité

profonde, confessant mes péchés à Dieu, reconnoissant la justice de ses jugemens sur moi, & implorant enfin sa compassion en vertu de notre divin Médiateur. Je m'abstins de toute nourriture pendant douze heures, jusqu'au Soleil couchant; après quoi je mangeai un biscuit avec une grappe de raisin; & terminant la journée avec la même dévotion, avec laquelle je l'avois commencée, je m'allai coucher.

Jusqu'ici je n'avois observé aucun Dimanche, parce que n'ayant au commencement nul sentiment de Religion dans la tête, j'omis au bout de quelque-tems de distinguer les semaines en marquant pour le Dimanche un cran plus long que pour les jours ouvriers; ainsi je ne pouvois véritablement plus discerner l'un de l'autre. Mais quand j'eus une fois calculé les jours par le nombre des crans, comme je le viens de dire, je reconnus que j'avois été dans l'Isle pendant un an. Je divisai cet an en semaines; & je pris le septieme de chacune pour mon Dimanche; il est pourtant vrai qu'à la fin de mon calcul, je trouvai un ou deux jours de mécompte.

Peu de tems après ceci je m'aperçus que mon encre me manqueroit bientôt; c'est pourquoi je fus obligé de la ménager extrêmement, me contentant d'écrire les circonstances les plus remarquables de ma vie, sans faire un détail Journalier des autres choses.

Je m'apercevois déjà de la régularité des saisons ; je ne me laissois plus surprendre , ni par la pluvieuse , ni par la sèche ; & je sçavois me pourvoir & pour l'une & pour l'autre. Mais avant d'acquérir une telle expérience , j'avois été obligé d'en faire les frais ; & l'essai que je vais rapporter , étoit un des plus chers auxquels j'en fusse venu. J'ai dit ci - dessus que j'avois conservé le peu d'orge & de ris qui avoit cru d'une maniere inattendue , où je m'imaginois trouver du miracle ; il pouvoit bien y avoir trente épics de ris , & vingt d'orge ; or , je croyois que c'étoit maintenant le tems propre à semer ces grains , parce que les pluies étoient passées , & que le Soleil étoit parvenu au midi de la Ligne.

Conformément à ce dessein je cultivai une piece de terre le mieux qu'il me fut possible avec une pêle de bois , & après l'avoir partagée en deux parts , je semai mon grain. Mais tandis que j'étois à semer il me vint en pensée que je ferois bien de ne pas tous employer cette première fois , parce que je ne sçavois quelle Saison étoit la plus propre pour les semailles : c'est pourquoi je risquai environ les deux tiers de mon grain , réservant à peu près une poignée de chaque sorte.

Je me sçus bon gré dans la suite de m'y être pris avec cette précaution. De tout ce que j'avois semé , il n'y en eut pas un

seul grain qui crût à un point de maturité, parce qu'aux mois suivans, qui composoient la saison sèche, la terre n'ayant aucune pluie après avoir reçu la semence, elle manquoit aussi de l'humidité nécessaire pour le faire germer, & ne produisit rien du tout jusqu'à ce que la saison pluvieuse étant venue, elle poussa de foibles tiges qui dépérèrent.

Voyant que ma première semence ne croissoit point, & devinant aisément qu'il n'en falloit pas chercher autre cause que la sécheresse, je cherchai un autre champ pour faire un autre essai. Je fouis donc une piece de terre près de ma nouvelle Métairie, & je semai le reste de mon grain en Février, un peu avant l'Equinoxe du printemps. Cette semence ayant les mois de Mars & d'Avril pour l'humecter, poussa fort heureusement, & fournit la plus belle récolte que je pusse attendre : mais comme cette seconde semaille n'étoit qu'un reste de la première, & que ne l'osant toute risquer, j'en avois épargné pour une troisième; elle ne donna enfin qu'une petite moisson, laquelle pouvoit en tout monter à deux picotins, l'un de ris, l'autre d'orge.

Mais l'expérience que je venois de faire, me rendit maître consommé dans cette affaire, m'apprenant précisément quand il falloit semer : & qu'aussi je pouvois faire deux semailles & recueillir deux moissons.

Pendant que mon blé croissoit, je fis une découverte, dont je sçus bien profiter après cela. Dès que les pluies furent passées, & que le tems commença à se mettre au beau, ce qui arriva environ le mois de Novembre, j'allai faire un tour à ma maison de campagne, où après une absence de quelques mois, je trouvai les choses dans le même état où je les avois laissées & même en quelque façon améliorées. Le cercle ou la double haie que j'avois formée, étoit non-seulement ferme & entiere; mais encore les pieux, que j'avois faits avec des branches d'arbres que j'avois coupées là autour, avoient tous poussé, & produit de longues branches, comme auroient pu faire des Saules, qui repoussent généralement la premiere année après qu'on les a élagués depuis la cime du tronc. Mais je ne vous sçaurois dire comment appeller ces arbres dont les branches m'avoient fourni de pieux. J'étois bien étonné & bien-aise en même-tems de voir croître ces jeunes plantes; je les taillai & les cultivai de façon qu'elles pussent toutes venir à un même niveau, s'il étoit possible. Vous ne sçauriez croire combien elles prospérèrent, ni la belle figure qu'elles faisoient au bout de trois ans: puisqu'encore que mon enceinte eut environ vingt-cinq verges de diametre, néanmoins elles la couvrirent bientôt toute entiere, & firent enfin une ombre si épaisse, qu'on auroit pu loger dessous durant toute la Saison sèche.

Ceci me fit résoudre à couper encore d'autres pieux de la même espece, & d'en faire une haie en forme de demi cercle, pour enfermer ma muraille. J'entends celle de ma premiere demeure : & c'est aussi ce que j'exécutai. Car ayant planté un double rang de ces pieux, qui devenoient des arbres à la distance d'environ huit verges de ma vieille palissade ; ils crurent bien vite ; & servirent premierement de couverture pour mon habitation, & dans la suite même, de rempart & de défense, comme je le raconterai en son lieu.

Je trouvois dès lors qu'on pouvoit en général diviser les saisons de l'année, non pas en Eté & en Hiver, comme on fait en Europe, mais en tems de pluie, & en tems de secheresse, qui se succedant alternativement deux fois l'un à l'autre, occupent ordinairement les mois de l'année, selon l'ordre suivant.

La moitié de Fevr.
Mars,
La moitié d'Avril,

}

Tems de pluie, le Soleil
étant ou dans l'Equinoxe,
ou bien proche.

La moitié d'Avril,
Mai,
Juin,
Juillet,
La moitié d'Août,

}

Tems sec, le Soleil étant
alors au Nord de la Ligne.

La moitié d'Août,
Septembre,
La moitié d'Octob,

}

Tems de pluie, le Soleil
étant retourné au voisinage del'Equinoxe.

La moitié d'Octoe-
 Novembre ,
 Décembre ,
 Janvier ,
 La moitié de Fevr.



Tems sec , le Soleil étant
 au Sud de la Ligne.

Voilà le train ordinaire des Saisons , quoiqu'à la vérité il souffrit quelques altérations de tems en tems , parce que la pluie durerait plus ou moins long-tems selon la qualité ou la violence des vents qui souffloient. J'ai déjà dit que j'avois appris à mes dépens , combien les plaies étoient contraires à la santé ; & c'est à cause de cela que je faisois toutes mes provisions par avance , crainte d'être obligé d'aller dehors pendant les mois pluvieux. Mais il ne faut pas s'imaginer que je fusse oisif dans ma retraite. J'y trouvois assez d'occupations ; & je manquais encore d'une infinité de choses , dont je ne pouvois me pourvoir que par un travail , & une application continuelle. Par exemple , je me voulus fabriquer un panier , je m'y pris de plusieurs manieres ; toujours les verges que j'employois pour cela , étoient si aisées à casser , que je n'en pouvois rien faire. J'eus lieu dans cette conjoncture , de me sçavoir bon gré de ce qu'étant encore petit garçon , je m'étois fait un plaisir sensible de fréquenter la boutique d'un Vannier , qui travailloit dans la Ville où mon pere faisoit son domicile , & de lui voir faire ses ouvrages d'ozier : semblable aux enfans , je lui rendois volontiers de

de petits services , je remarquois soigneusement la maniere dont il travailloit , je mettois quelquefois la main à l'œuvre , & enfin j'avois acquis une pleine connoissance de la méthode ordinaire de cet Art. Il ne me manquoit plus que des matériaux , lorsqu'il me vint dans l'esprit que les menues branches de l'arbre , sur lequel j'avois coupé mes pieux qui avoient poussé , pourroient bien être aussi flexibles que celles du faule , ou de l'ozier d'Angleterre ; & je résolus de l'essayer.

Dans ce dessein , je m'en allai le lendemain à ma maison de campagne , & ayant coupé quelques verges de l'arbre dont je viens de parler , je les trouvai aussi propres que je les pouvois souhaiter pour ce que je voulois faire. Ainsi j'y retournai bientôt après avec une hache , pour couper une grande quantité de ces menues branches ; ce que je n'eus point de peine à faire , parce que l'arbre qui les produisoit , étoit fort commun dans ce Canton. Je les plaçai & les étendis dans mon enclos pour les secher : & dès qu'elles furent propres à mettre en œuvre , je les portai dans ma caverne , où je m'employai pendant la saison suivante , à faire aussi bien que je pouvois un bon nombre de paniers , soit pour transporter de la terre ou autre chose , soit pour serrer du fruit , ou pour d'autres usages : & quoique je ne les achevasse pas dans la dernière perfection , ils étoient

pourtant d'assez bon service pour ce à quoi je les destinois. J'eus soin depuis ce tems-là de ne m'en laisser jamais manquer ; & à mesure que les vieux dépérissoient , j'en faisois de nouveaux. Je m'attachai sur-tout à faire quelques paniers forts & profonds pour serrer mon bled , au lieu de le mettre dans des sacs , pour quand il me viendrait une grosse récolte.

Quand je fus venu à bout de cette difficulté , & que j'y eus consumé un tems extraordinaire , je mis en mouvement les ressorts de mon imagination , pour voir s'il ne seroit pas possible de suppléer au besoin extrême que j'avois de deux choses. Premièrement , je manquois de vaisseaux propres à contenir des choses liquides , n'ayant que deux petits barils , dans lesquels il y avoit encore actuellement beaucoup de rum : ajoutez à cela , quelques bouteilles de verres médiocrement grandes , les unes quarrées , les autres rondes , dans quoi il y avoit de l'eau-de-vie ou autres liqueurs. Je n'avois pas seulement un pot à faire cuire quoi que ce soit , excepté une grosse marmite que j'avois sauvée du Vaisseau , mais qui , à raison de sa grandeur , n'étoit point propre pour mes usages , qui auroient été d'y faire un peu de bouillon , & d'y étuver quelquefois un petit morceau de viande tout seul ; la seconde chose que j'aurois bien voulu avoir , c'étoit une pipe à fumer du tabac ; mais cela me parut im-

DE ROBINSON CRUSOE. 195
possible pendant quelque-tems, quoiqu'à la fin je trouvai une invention fort bonne pour y suplée.

Je m'employois tantôt à planter mon second rang de palissades, tantôt à faire des ouvrages d'ozier; & j'allois ainsi passant mon Été, lorsqu'une autre affaire vint me prendre une partie d'un tems qui m'étoit très-précieux. J'ai touché ci-dessus que j'avois un grand desir de parcourir toute l'Isle, que je m'étois avancé jusqu'à la source du ruisseau, & que delà, j'avois poussé jusqu'au lieu où étoit située ma Métairie, & d'où rien ne s'oposoit à la vue jusqu'à l'autre côté de l'Isle, & au rivage de la mer. Je voulus traverser jusques-là. Pour cet effet, je pris mon fusil, une hache & mon chien, avec cela une quantité plus qu'ordinaire de poudre & de plomb, & deux ou trois grappes de raisin, que je mis dans mon sac, & je me mis en chemin. Quand j'eus traversé toute la vallée, dont j'ai déjà parlé, je découvris la mer à l'Ouest, & comme il faisoit un tems fort clair, je vis distinctement la terre: je ne pouvois dire si c'étoit une Isle, ou un Continent; mais je voyois qu'elle étoit très-haute, s'étendant de l'Ouest à l'Ouest Sud-Ouest, & ne pouvant pas être éloignée du moins de quinze lieues.

Tout ce que je pouvois sçavoir de la situation de cette Terre, c'est qu'elle étoit dans l'Amérique; & suivant toutes les es-

times que j'avois pu faire , elle devoit confiner avec les Pays Espagnols , pouvant être toute habitée par des Sauvages ; qui , si j'y eusse abordé , m'auroient sans doute fait subir un sort plus dur que n'étoit le mien. C'est pourquoi j'acquiesçai aisément aux dispositions de la Providence , que je reconnoissois & croyois déjà régler toutes choses pour le mieux. Cette découverte ne donna nulle atteinte à mon repos , & je me donnai bien garde de me tourmenter l'esprit par des souhaits impuissans.

Outre cela , quand j'eus mûrement considéré la chose , je trouvai que , si cette Côte faisoit une partie des Conquêtes Espagnoles , je verrois infailliblement passer & repasser de tems à autre quelques Vaisseaux ; que si au contraire je n'en voyois jamais un seul , il falloit que ce fût la Côte qui sépare la Nouvelle Espagne du Brezil , & qui est une retraite de Sauvages , mais des plus cruels , puisqu'ils sont Antropophages , ou mangeurs d'hommes , & qu'ils ne manquent point de massacrer & de dévorer tous ceux qui tombent entre leurs mains.

J'avançois tout à loisir en faisant ces réflexions. Ce côté de l'Isle me parut tout différent du mien : les payfages en étoient beaux , les champs ou les plaines toutes verdoyantes , & émaillées de fleurs , les bois hauts & touffus. Je vis quantité de Perroquets ; & j'aurois bien voulu en attraper un , pour l'apprivoiser & pour lui apprendre à par-

ler. Je me donnai bien du mouvement pour cela, & à la fin j'en attrapai un jeune, que j'abattis d'un coup de bâton, mais l'ayant relevé d'abord, j'eus soin de le mettre dans mon sein, & à force de le dorloter, je le remis & le fortifiai si bien que je l'emportai chez moi. Il se passa quelques années avant que je le pusse faire parler : mais enfin je lui appris à m'appeller par mon nom d'une façon tout-à-fait familière : il arriva dans la suite un accident, qui n'est au fond qu'une bagatelle, mais qui ne laissera pas de divertir le Lecteur, & que je rapporterai en sa place.

Ce voyage me donna beaucoup de plaisir ; je trouvai dans les lieux bas des animaux que je prenois les uns pour des lievres, les autres pour des renards, mais ils avoient quelque chose de bien différent de tous ceux que j'avois vus jusqu'alors ; & quoique j'en tuasse plusieurs, je ne succombai point à la tentation d'en vouloir manger : aussi n'avois-je pas lieu de rien risquer du côté du manger, puisque j'en avois à foison, & d'une grande bonté, nommément ces trois sortes, des boucs des pigeons, & des tortues ; à quoi, si l'on ajoute mes raisins, je défie tous les marchés de *Leaden-Hall* de mieux fournir une table, que je le pouvois faire, à proportion de la compagnie. Et si d'un côté mon état étoit assez déplorable, je devois de l'autre m'estimer fort heureux, de ce que bien loin d'être réduit à la disette & à la nécessité de jeûner, je jouissois d'une par-

faite abondance assaisonnée de délicatesse.

Durant ce voyage je ne faisois jamais plus de deux milles ou environ par jour , à prendre par le plus court , mais je faisois tant de tours & de détours pour voir si je ne ferois point quelque belle découverte , que j'étois suffisamment las & fatigué , toutes les fois que j'arrivois au lieu où je voulois choisir mon gîte pour toute la nuit : & alors je m'allois nicher sur un arbre , ou bien je me logeois entre deux arbres , plantant un rang de pieux à chacun de mes côtés , pour me servir de barricades , ou du moins pour empêcher que les bêtes sauvages ne pussent venir sur moi , sans auparavant m'éveiller.

Dès que je fus venu au bord de la mer , mon admiration augmenta pour ce côté de l'Isle ; tout ce qui se presentoit à ma vue me confirmoit dans l'opinion où j'étois déjà , que le plus mauvais lot m'étoit échu en partage. Le rivage que j'habitois ne m'avoit fourni que trois tortues en un an & demi de tems ; au lieu que celui que j'étois à contempler en étoit couvert d'un nombre innombrable : tout y fourmilloit d'oiseaux de plusieurs sortes , dont les uns m'étoient connus de vue , les autres inconnus ; la plupart très-bons à manger , sans toutefois que j'en puisse dire le nom , excepté ceux qu'on appelle dans l'Amérique *Penguins*.

J'en aurois pu tuer autant que j'aurois voulu ; mais j'étois chiche de ma poudre & de mon plomb , & je souhaitois plutôt de

tuer une chevre s'il étoit possible, parce qu'il y avoit beaucoup plus à manger. Mais quoique cette partie de la Côte fut beaucoup plus abondante en boucs, que celle où j'habitois, néanmoins il étoit bien plus difficile de les aprocher, parce que ce Canton étant plat & uni, ils pouvoient m'apercevoir bien plus aisément, que lorsque j'étois sur les rochers & sur les collines.

Toute charmante que fût cette contrée, je ne sentoient cependant pas la moindre inclination à changer d'habitation : j'étois accoutumé à celle où je m'étois fixé dès le commencement ; j'y avois une attache naturelle ; & dans ce tems même auquel j'admirois mes belles découvertes, il me sembloit que je fusse éloigné de chez moi, & dans un pays étranger. Enfin, je pris ma route le long de la Côte, tirant à l'Est, & je crois que je parcourus bien environ douze milles : alors je plantai une grande perche sur un rivage pour me servir de marque, & conclus de m'en retourner au logis ; mais que la première fois que je me mettrois en chemin, pour faire un autre voyage, je prendrois l'Est de mon domicile, & qu'ainsi je ferois le tour jusqu'à ce que je parvinssse à ma marque.

Je pris pour m'en retourner un autre chemin que celui par où j'étois venu ; croyant que je pourrois aisément avoir l'aspect de toute l'Isle, & que je ne pourrois pas manquer, en jettant la vue çà & là, de trouver mon ancienne demeure. Mais je me trom-

pois dans ce raisonnement ; car quand je me fus avancé l'espace de deux ou trois milles dans le Pays , je me trouvai dans une vallée spacieuse , mais environnées de collines , tellement couvertes de bois , que je ne pouvois à nulle enseigne deviner mon chemin , à moins que ce n'eût été au cours du soleil ; encore auroit-il fallu pour cela que je sçusse la position de cet astre ou l'heure du jour.

Il arriva pour surcroît d'infortune qu'il fit un tems sombre durant trois ou quatre jours , que je séjournai dans cette vallée ; comme je ne pouvois point voir le soleil tout ce tems-là , j'eus le déplaisir d'y être errant & vagabond , & de me voir enfin obligé de gagner le bord de la mer , où je cherchai ma perche , & d'enfiler le même chemin que j'avois déjà fait. Ainsi je m'en retournai au logis à petites journées , suportant & le poids de la chaleur qui étoit excessive , & celui de mon fusil , de ma munition , de ma hache , & d'autres provisions.

Mon chien dans cette caravane surprit un jeune chevreau & le faisit : j'accourus d'abord , & fus assez diligent pour sauver ce petit animal de la gueule du chien , & de le prendre tout envie. Je souhaitois passionnément de le transporter au logis , s'il étoit possible ; car j'avois souvent ruminé s'il n'y auroit pas moyen de prendre une couple de ces jeunes animaux , & de les nourrir , pour former un troupeau de boucs privés , lequel au défaut de ma poudre & de mon plomb

pourroit un jour subvenir à ma nourriture.

Je fis un collier pour cette petite bête , que je lui mis autour du col ; & avec une corde que j'y attachai , je le menois à ma suite : ce ne fut pas sans peine que je m'en fis suivre jusqu'à ma Métairie. Mais quand j'y fus arrivé , je l'y enfermai , & le laissai là ; car il me tardoit bien d'être de retour , & de me revoir chez moi après un mois d'absence.

On ne sçauroit croire quelle satisfaction ce fut pour moi , de revoir mon ancien foyer , & de reposer mes os dans mon lit suspendu. Le voyage que je venois de faire sans tenir de route certaine pendant le jour , sans avoir de retraite assurée pour la nuit , m'avoit si fort lassé sur la fin , que ma vieille maison me paroissoit après cela comme un établissement parfait , où rien ne manquoit. Tout ce qui étoit autour de moi m'enchantoit , & je résolus de ne jamais plus m'éloigner pour un tems considérable , tandis que ma destinée me retiendrait dans l'Isle.

Je gardai la maison pendant une semaine pour goûter les douceurs du repos , & pour me refaire de mon long voyage. Cependant , une affaire de grande conséquence m'occupoit sérieusement ; c'étoit une cage que je faisois pour mon Perroquet ; il commençoit déjà à être de la famille , & nous nous connoissions parfaitement lui & moi. Ensuite je pensai au pauvre chévreau

que j'avois renfermé dans l'enceinte de ma Métairie, & je trouvai bon de l'aller querir, ou du moins de lui porter à manger. Quand je fus-là, je le trouvai dans le même endroit où je l'avois laissé ; car il ne pouvoit pas sortir, & il étoit à demi mort faute de pâtre. Je lui allai chercher de petites branches d'arbres & d'arbrisseaux les plus tendres que je pus trouver, & je les lui jettai. Quand il eut mangé, je l'attachai comme la première fois, & je me mis à l'amener. La faim qu'il avoit soufferte, l'avoit si fort mâté, & rendu si souple, qu'il me suivoit comme un chien, & j'aurois bien pu me dispenser de le tenir attaché. J'en pris un soin particulier, ne cessant de lui donner à manger, & de le caresser tous les jours. En peu de tems il devint si familier, si gentil, si caressant, qu'il ne voulut jamais me quitter depuis, & fut aggrégé au nombre de mes autres domestiques.

La saison pluvieuse de l'Equinoxe d'Automne étoit revenue : le 30 de *Septembre*, étant l'anniversaire de mon abord dans l'Isle où j'étois depuis deux ans, & d'où je n'avois pas plus d'espérance de pouvoir sortir que le premier jour que j'y avois passé, je l'observai d'une manière aussi solennelle que je l'avois fait l'année précédente. Je m'occupai tout le jour à m'humilier devant Dieu, & à reconnoître sa miséricorde infinie, qui vouloit bien donner à ma vie solitaire des adoucissements, sans lesquels elle m'auroit

été insupportable. Je remerciai humblement & de bon cœur sa divine Providence, de s'être manifestée à moi, & de m'avoir fait connoître que dans cette solitude je pouvois être heureux, & même plus heureux que dans une vie libre, où j'aurois à souhait les plaisirs du monde & de la société; de ce qu'il me dédommageoit abondamment des maux que je souffrois, & qu'il suppléoit aux biens qui me manquoient par sa présence, par la communication de sa grace, m'assistant, me consolant, m'encourageant à attendre sa protection pour la vie présente, & une félicité sans bornes pour celle qui est à venir.

C'est alors que je reconnus plus sensiblement que je n'avois encore fait, que la vie que je menois étoit, avec toutes ses fâcheuses circonstances, plus heureuse que non pas celle que j'avois menée pendant tout le cours de ma vie passée, durant laquelle je m'étois abandonné à toutes sortes de méchancetés & d'abominations. Mes chagrins & ma joie commençoient à changer d'objets; je concevois d'autres desirs & d'autres affections: je faisois mes délices de choses toutes nouvelles, & différentes de celles qui m'auroient chargé au commencement de mon séjour dans l'Isle, pour ne pas dire depuis tout le tems que j'y étois.

Ci-devant, quand j'allois chasser, ou visiter la campagne, j'étois sujet à tomber

dans des angoisses à la vue de ma condition, & à me pâmer subitement de douleur, lorsque je considérois les forêts, les montagnes, & les déserts, où sans compagnon & sans ressource, je me voyois renfermé par les barrières éternelles de l'Océan. Ces pensées me surprenoient souvent au milieu de mon plus grand calme : comme un orage, elles me jettoient dans le trouble & le désordre, me faisoient entrelasser mes mains l'une dans l'autre, & pleurer comme un enfant. Quelquefois ces mouvemens me prenoient au milieu de mon travail : alors je m'affeyois tout aussitôt, soupirant amèrement, les yeux attachés à terre durant deux ou trois heures de suite. Et cela empirait ma condition ; car si j'avois pu lâcher la bonde à mes larmes, & exhaler ma douleur en paroles & en plaintes, j'aurois soulagé la nature en la déchargeant par-là d'un pesant fardeau.

Mais à cette heure, mon esprit se repaissoit d'autres choses : la Parole de Dieu avoit part à mes occupations journalières ; & de cette source émanoient toutes les consolations dont mon état présent avoit besoin. Un matin que j'étois fort triste, je pris la Bible, & à l'ouverture du Livre je lus ces paroles : *Non, non, je ne te délaisserai, ni ne t'abandonnerai jamais* : il me sembla d'abord que ces paroles s'adressoient à moi, & je ne voyois pas autre-

ment que de telles paroles pussent être tirées d'un tas immense à point nommé, dans le tems que je déplorais mon sort, comme une personne abandonnée de Dieu & des hommes. » Eh bien, *dis-je alors*, » si Dieu ne me délaisse point, que m'im-
 » porte-t-il que tout le monde me délaisse
 » ou non, puisque d'un autre côté, si je
 » possédois tout le monde, & que je vins-
 » se à perdre la faveur & la grace de Dieu,
 » mon gain, hélas ! seroit un néant, &
 » ma perte irréparable. »

Dès ce moment-là je conclus en moi-même, qu'il étoit possible que je vécutse plus heureux dans cet état de solitude, que je ne ferois probablement dans le commerce du monde, & dans quelque profession que ce pût être. Dans la chaleur de cette réflexion, j'allois me disposer à rendre grâces à Dieu, comme d'un bienfait singulier, de m'avoir bien voulu amener en tel lieu.

Mais je ne sçai quelle puissance secrète vint heurter à ma conscience, qui me retint, & m'ôta la hardiesse de proférer les paroles que j'avois préméditées, pour me mettre dans la bouche cette apostrophe, que je me fis à moi-même à haute voix.
 » Quoi donc, serois-je assez hypocrite pour
 » prétendre remercier Dieu d'une chose à
 » laquelle je puis tout au plus me soumettre
 » & me résigner, & dont je le priois vo-
 » lontiers de vouloir bien me délivrer ? Il

» faut donc corriger un mouvement peu
» réglé, & ramener la chose à un juste mi-
» lieu ; je ne puis pas témoigner de la re-
» connoissance d'être ici , il est vrai , mais
» je puis rendre mes très-humbles actions
» de graces à la Providence , de ce qu'il
» lui a plu m'ouvrir les yeux par la voie
» des afflictions , pour me découvrir la tur-
» pitude de ma vie passée , pour me faire
» détester ma méchanceté , & pour me con-
» duire dans les sentiers de la pénitence. »
Je n'ouvrais jamais la Bible ni ne la fer-
mois , que je ne benisse ardemment le Ciel
d'avoir autrefois inspiré à mon Ami , qui
étoit en Angleterre , & à qui je n'en avois
rien mandé , d'empaqueter ce saint Livre
dans mes marchandises , & de ce que depuis
j'avois eu le bonheur de le sauver du
nauffrage.

J'étois dans cette disposition d'esprit ,
quand je commençai ma troisieme année ,
& quoique je n'importune pas le Lecteur
pour donner une Relation aussi exacte de
mes travaux durant cette année , que de
ceux de la premiere , néanmoins il faut ob-
server en général , que je fus rarement oi-
sif ; mais que je partageois mon tems en
autant de parties , que je m'étois obligé de
vâquer à de différentes fonctions ; telles
étoient premierement , le service de Dieu ,
& la lecture de l'Ecriture-Sainte , à laquelle
je vâquois régulièrement , & quelquefois
trois fois par jour. Secondement , les cour-

ses que je faisois avec mon fusil , pour tuer de quoi manger , lesquelles duroient ordinairement trois heures lorsqu'il ne pleuvoit pas. En troisième lieu , les soins qu'il falloit que je me donnasse pour apprêter , pour cuire ce que j'avois tué , ou bien pour le conserver & en faire provision , ce qui m'occupoit une bonne partie de la journée. Outre cela , il faut remarquer que pendant tout le tems que le Soleil étoit dans son Apogée , ou dans le voisinage de ce point , les chaleurs étoient si excessives , qu'il n'étoit pas praticable de sortir : ainsi on doit supposer que je ne pouvois pas avoir plus de trois ou quatre heures l'après-dîner ; avec cette exception cependant , que quelquefois je changeois mes heures de chasser avec celles de travailler , ainsi je travaillois le matin , & allois dehors avec mon fusil sur le tard.

A cette brièveté du tems destiné pour le travail , je vous prie d'ajouter la difficulté énorme de mon travail , & les heures que le manquement d'outils , de commodités , & d'habileté , m'obligeoit souvent de retrancher de mes autres occupations , pour faire la moindre chose. Je vous dirai , pour preuve de cela , que je mis quarante-deux jours complets à me fabriquer une planche pour me servir de tablette dans ma caverne ; au lieu que deux scieurs avec leurs outils & un atelier convenable en auroient fait six d'un seul tronc , & en une journée.

Voici par exemple, comment je m'y prenois. J'allois dans le bois me choisir un gros arbre, parce que la planche devoit être large. J'étois trois jours à couper cet arbre par le pied, & deux autres à l'ébrancher, & le réduire à une piece de merrein. A force de hacher, & de retrancher, & de charpenter j'en réduisois les deux côtés en copeaux, jusqu'à ce que je l'eusse rendu assez leger pour le manier aisément. Alors je l'aplatissois, d'un bout à l'autre. J'en avois autant des deux côtés jusqu'à ne lui laisser que trois pouces d'épaisseur. Il n'y a personne qui ne convienne avec moi qu'un tel ouvrage devoit être un rude exercice pour mes mains; mais le travail & la patience m'en firent venir à bout comme de bien d'autres choses. J'ai seulement été bien-aise de vous mettre devant les yeux cette particularité, pour montrer en même-tems la raison pourquoi tant de tems se consumoit en de si petites choses, & qu'en effet tel ouvrage n'est qu'une bagatelle & qu'un jeu, quand on a de l'assistance & des outils, qui sans ces deux choses requéreroit un tems & un travail infini.

Mais je le répéterai encore une fois, le travail & la patience réparoient toutes les brèches, supléoient à tous mes besoins, & me fournissoient copieusement tout ce qui m'étoit nécessaire dans la condition où je me trouvois. C'est ce qui paroîtra clairement dans la suite du discours.

Le mois de Novembre étoit venu, j'attendois ma récolte d'Orge & de Ris. La terre que j'avois foffoyée & cultivée pour recevoir ces grains, n'étoit pas grande : la quantité que j'avois semée de chaque espece, ne montoit pas, comme j'ai déjà remarqué, à plus d'un demi picotin, parce que j'avois perdu le fruit d'une saison, pour avoir semé pendant la secheresse. Mais pour le present je me promettois une bonne récolte, lorsque je m'aperçus tout d'un coup que je serois en danger de tout perdre, & de me le voir enlever par des ennemis de plusieurs sortes, dont il n'étoit presque pas possible de défendre mon champ. Les premieres hostilités furent commises par les Boucs, & ces autres animaux auxquels j'ai donné ci-dessus le nom de Lievres, qui tous ayant une fois goûté la faveur du bled en herbe, y demeuroident campés nuit & jour, le mangeant à mesure qu'il pouffoit, & cela si près du pied qu'il étoit impossible qu'il eût le tems de se former en épis.

Je ne vis point d'autre remede à ce mal, que de fermer mon bled d'une haie qui régnaît tout à l'entour. Je le fis avec beaucoup de peine & de sueur, d'autant plus que la chose étoit pressée, & demandoit beaucoup de diligence. Cependant, comme la terre labourée étoit proportionnée à la semence que j'y avois mise, & par conséquent de petite étendue, je l'eus clo-

se & mise hors d'insulte dans environ trois semaines de tems. Et pour mieux donner la chasse à ces maraudeurs , j'en tirois quelques-uns pendant le jour , & leur oposois mon chien pendant la nuit , en le laissant attaché à un poteau justement à l'entrée de l'enclos , d'où il s'élançoit çà & là , & leur aboyoit continuellement de toutes ses forces. De cette maniere les ennemis furent obligés d'abandonner la place , & bientôt je vis mon bled croître , prospérer , & mûrir à vue d'œil.

Mais si les bêtes sauvages avoient fait du dégât dans ma moisson , dès qu'elle avoit été en herbe , les oiseaux la menaçoient d'une ruine entiere , maintenant qu'elle paroissoit couronnée d'épis. Car me promenant un jour le long de la haie pour voir comment mon bled s'avançoit , je vis que la place étoit entourée d'une multitude d'oiseaux de je ne sçai combien de sortes ; lesquels demeuroient aux aguets , & n'attendoient , pour faire la picorée , que le moment auquel je serois parti. Je fis une décharge sur eux , car je n'allois jamais sans mon fusil. Dès que le coup fut tiré , vous auriez vu s'élever dans l'air une épaisse nuée d'oiseaux que je n'avois point remarqué , & qui s'étoient tenus cachés au fond du bled.

Ce spectacle fut pour moi bien douloureux ; car il me présageoit la dissipation de mes espérances , la disette où j'allois tom-

ber, la perte totale de ma récolte; & ce qu'il y avoit de pis, c'est qu'en prévoyant ce malheur, je ne sçavois pas encore comment le prévenir. Toutefois je résolus de ne rien oublier pour sauver mon grain, & de faire même sentinelle nuit & jour s'il en étoit besoin. Avant toutes choses je me portai sur les lieux pour voir le dommage qui m'avoit été fait. Ces Harpies avoient à la vérité fait du dégât, mais non pas aussi considérablement que je m'y étois attendu: la verdure des épis avoit tempéré leur avidité; & si je pouvois sauver les restes, ils me promettoient encore une bonne & abondante moisson.

Je restai-là quelques momens pour recharger mon fusil; après quoi me retirant un peu à l'écart, rien n'étoit plus aisé que de voir mes voleurs postés en embuscade sur tous les arbres d'alentour, comme s'ils n'épioient, pour faire leur irruption, que l'heure de mon départ. L'événement ne me permit point d'en douter: je m'éloignai de quelques pas, comme pour m'en aller tout-à-fait. A peine avois-je disparu, qu'ils descendirent derechef l'un après l'autre dans le champ de bled. J'en fus si irrité que je n'eus point la patience d'attendre qu'ils s'y fussent assemblés en un plus grand nombre, d'autant plus qu'il me sembloit qu'on me rongeat les entrailles, & que chaque grain qu'ils avaloient, me coûtait bien la valeur d'un pain entier. Je m'a-

vançai donc près de la haie , tirai sur eux un second coup , & j'en tuai trois. C'étoit justement ce que je souhaitois passionnément : car je les ramassai d'abord , pour rendre leur punition exemplaire & les traiter comme on fait les insignes voleurs en Angleterre , qu'on condamne à rester attachés au gibet après leur exécution , pour donner la terreur aux autres. Il n'est presque pas possible de s'imaginer quel bon effet cela produisit. Les oiseaux depuis ce tems-là , non-seulement ne venoient plus dans mon bled , mais encore ils abandonnèrent tout ce Canton de l'Isle , & je n'en vis plus aucun dans tout le voisinage tout le tems que demeura l'épouventail. J'en eus une joie extrême , comme vous pouvez bien croire , & je fis ma récolte sur la fin de Décembre , qui est dans ce climat la Saison propre pour la seconde moisson.

Avant de commencer cette corvée , je n'étois pas peu intrigué pour sçavoir comment je suppléerois à une faucille ; car il m'en falloit une pour couper le bled. Je n'eus pas d'autre parti à prendre que de m'en fabriquer une du mieux que je pouvois avec un des sabres , ou des coutelas que j'avois sauvés parmi les autres armes du Vaisseau. Comme ma récolte avoit été peu de chose , celle-ci me coûta moins de peine à recueillir. D'ailleurs je n'y cherchois pas d'autre façon , ne me souciant

point de couper autre chose que les épis seuls, & ensuite je les égrenai entre mes mains. Ma moisson étant achevée, je trouvais que de mon demi picotin que j'avois semé, il m'étoit provenu près de deux boisseaux & demi d'orge, du moins autant que je pouvois conjecturer, parce que je n'avois alors aucune mesure.

Ceci ne laissa pas de me donner beaucoup de courage; c'en étoit assez pour me faire connoître que la Divine Providence voudroit bien un jour ne me pas laisser manquer de pain; néanmoins je me voyois encore dans un grand embarras: car je ne sçavois ni comment moudre ce grain pour en faire de la farine, ni comment pétrir cette farine pour faire du pain, ni comment cuire ce pain quand même il seroit pétri. Toutes ces difficultés jointes au desir que j'avois d'amasser une bonne quantité de provisions, & d'avoir pardevers moi un grenier qui m'assurât du pain pour l'avenir, je résolus de ne point tâter de cette récolte, mais de la conserver, & de l'employer toute entière en semence la Saison prochaine: en attendant je voulus mettre toute mon industrie & toutes les heures de mon travail à exécuter le grand dessein que j'avois de perfectionner l'Art de labourer, aussi-bien que celui de goûter avec usure les fruits de mon labourage.

Je pouvois bien dire alors dans un sens propre & littéral, que je travaillois pour ma

vie. Mais c'est une chose étonnante, & à laquelle je ne crois pas que beaucoup de gens fassent réflexion, que les préparatifs qu'il faut faire, le travail qu'il faut subir, les formes différentes qu'il faut donner à son ouvrage, avant de pouvoir produire dans sa perfection ce qu'on appelle un morceau de pain.

C'est ce que je reconnus à mon grand dommage, moi qui étoit réduit à un état de pure Nature, & chaque jour aidait à m'en convaincre de plus en plus, même depuis que j'eus recueilli le peu de bled qui avoit cru d'une manière si extraordinaire & si inattendue au pied du rocher, & que j'ai déjà racontée.

Premièrement, je n'avois point de charrue pour labourer la terre, point de bêche pour la foffoyer. Il est vrai, que je suppléai à cela, en me faisant une pèle de bois, dont j'ai déjà parlé; mais aussi dans mon ouvrage reconnoissoit-on aisément l'imperfection de cet outil. Et quoiqu'il m'eût coûté plusieurs jours à faire, néanmoins comme il n'étoit point garni de fer tout autour, non-seulement il s'usa plutôt, mais encore cela étoit cause que j'en faisois mon ouvrage avec plus de difficulté & moins de succès.

Mais je me résignois à tout cela, & supportois avec une patience égale, & la difficulté du travail, & le peu de succès dont il étoit suivi. Après que mon bled étoit se-

mé, j'aurois eu besoin d'une herse, mais n'en ayant point, je me voyois obligé de passer par-dessus terre avec une grosse branche d'arbre, que je traînois derriere moi, avec laquelle je grattois, pour ainsi dire, plutôt que je ne hersois.

Quand mon grain étoit en herbe, ou en épi, ou en nature, de combien de choses n'avois-je pas besoin, comme je l'ai déjà infinué, pour le fermer d'un enclos, en écarter les bêtes & les oiseaux, le faucher, le sécher, le voiturier, le battre, le vaner & le serrer. Après cela il me falloit un moulin pour moudre, un tamis pour passer la farine, un levain & du sel pour faire fermenter, & un four pour cuire mon pain. Voilà bien des instrumens d'un côté, & de l'autre bien des ouvrages différens; je ferai pourtant voir que tous ceux-là me manquerent, & que je ne manquai à aucun de ceux-ci. Mon bled m'exerçoit beaucoup, mais aussi il m'étoit d'un grand secours, & je le regardois comme le plus précieux de tous mes biens. Cependant, tant de choses à faire, & tant d'autres dont j'avois un besoin extrême, m'auroient fait perdre patience, si ce n'eût été qu'il n'y avoit point de remède à cela: d'ailleurs, la perte de mon tems ne devoit point tant me tenir au cœur, parce que de la maniere dont je l'avois divisé, il y avoit une certaine partie du jour affectée à ces sortes d'ouvrages: & comme je ne voulois em-

ployer aucune portion de mon bled à faire du pain , jusqu'à que j'en eusse une plus grande provision , j'avois pardevers moi les six mois prochains pour tâcher de me fournir par mon travail & par mon industrie , de tous les ustensiles propres à tourner à profit les grains que je recueillerois.

Mais auparavant il me falloit préparer un plus grand espace de terre , parce que j'avois déjà une assez bonne quantité de semences pour ensemençer plus d'un arpent. Je ne pouvois préparer la terre sans me faire une bêche. C'est aussi par où je commençai ; & il ne se passa pas moins d'une semaine entiere , avant que je l'eusse achevée , encore étoit-elle fort rude & mal fagotée ; enforte que mon ouvrage en devint une fois plus pénible. Mais tout cela ne fut pas capable de me décourager , ni de m'empêcher de passer outre ; & enfin je semai ma semence en deux pieces de terres plates & unies , les plus proches de ma maison que je pusse trouver , & je les entourai d'une bonne haie. Cette haie étoit composée du même bois que celle de ma maison ; ainsi je sçavois qu'elle croîtroit , & que dans un an de tems elle formeroit une haie vive qui ne demanderoit que peu de réparations. Cet ouvrage ne fut point si petit , qu'il ne m'occupât bien durant trois mois , parce qu'une partie de ce tems étoit de la saison pluvieuse , qui ne permettoit de sortir que rarement.

Pendant

Pendant tout le tems que j'étois confiné dans ma maison par la continuation des pluies , je m'occupai de la maniere que je raconterai tout-à-l'heure : mais en même-tems que je travaillois , je ne laissois pas de m'amuser à parler à mon Perroquet , ainsi il aprit à parler lui-même , à dire son nom & son surnom , qui étoient *Perroquet Mignon* , & qui furent aussi les premieres paroles que j'eusse oui prononcer dans l'Isle par d'autre bouche que la mienne. Ce petit animal me servoit de compagnon dans mon travail ; & les entretiens que j'avois avec lui , me délassoient souvent dans des occupations qui étoient graves & importantes , comme vous l'allez voir. Il y avoit déjà long-tems que je considérois à part moi , si je ne pourrois point me faire quelques vaisseaux de terre , parce que j'en avois un besoin extrême ; mais j'ignorois la méthode qu'il falloit prendre pour pourvoir à ce besoin. Néanmoins , quand je considérois la chaleur du climat , je ne doutois presque pas , que si je pouvois seulement trouver de l'argile propre , je ne pusse former un pot , lequel étant séché au soleil , seroit assez dur , & assez fort pour être manié , & pour y mettre des choses qui seroient seches de leur nature , & voudroient être tenues telles ; & comme je m'attendois bientôt à avoir une assez grande quantité de bled , de farine , & autres choses , je me proposois aussi de les

ferrer de la maniere que je viens de dire : & pour cet effet je résolus de me façonner quelques pots , mais de les faire aussi grands qu'il me seroit possible , afin qu'ils se pussent tenir fermes comme des jarres , & qu'ils fussent tous prêts à recevoir les différentes choses que je voudrois mettre dedans.

Le Lecteur auroit pitié de moi , ou plutôt il s'en riroit , si je lui disois de combien de manieres bisarres je m'y pris pour former ma matiere ; combien étrange & difforme fut la figure donnée à mes ouvrages ; combien il y en eût de ces ouvrages , qui tomberent par morceaux , les uns en dedans , les autres en dehors , parce que l'argile n'étoit pas assez ferme pour soutenir son propre poids ; combien qui s'élèverent à la trop grande ardeur du soleil , pour y avoir été exposés trop précipitamment ; combien enfin se brisèrent en les changeant de place , & avant qu'ils fussent secs , & après qu'ils le furent ; tellement que quand je me fus donné bien de la peine & du travail , pour l'arracher de son sein , pour l'apréter , pour la mettre en œuvre , je ne pus pas faire plus de deux vases & vilaines machines de terre , que je n'offerois appeller jarres , mais qui me coûtèrent pourtant près de deux mois de travail.

Néanmoins comme ces deux vases s'étoient bien cuits & durcis au soleil , je les soulevai adroitement & les mis dans deux grands paniers d'ozier que j'avois fait exprès

pour les empêcher de se casser ; & comme il y avoit du vuide entre le pot & le panier, je le remplis tout-à-fait avec de la paille de ris & d'orge, comptant que ces deux pots se tiendroient toujours secs, que j'y pourrois premierement ferrer mon bled, & peut-être aussi ma farine après avoir moulu.

Si j'avois mal réussi dans la combinaison des grands vases, je fus assez content du succès que j'eus à en faire bon nombre de petits, comme des pots ronds, des plats, des cruches, des terrines. L'argile prenoit sous ma main toutes sortes de figures, & elle recevoit du soleil une dureté surprenante.

Mais tout cela ne répondoit pas encore à la fin que je m'étois proposée, qui étoit d'avoir un pot de terre capable de contenir les choses liquides, & de souffrir le feu ; ce que ne pouvoit pas faire aucun des ustensiles dont j'étois déjà pourvu. Au bout de quelque tems il arriva, qu'ayant fait un bon feu pour apprêter mes viandes, je trouvai en fourgonnant dans le foyer un morceau de ma vaisselle de terre, lequel étoit cuit, dur comme une pierre, & rouge comme une tuile. Je fus agréablement surpris de voir cela, & je dis en moi-même, qu'assurément mes pots se pourroient très-bien cuire étant entiers, puisqu'il s'en cuit des morceaux séparés dans une si grande perfection.

Cette découverte fut cause que je me mis

à considérer comment je ferois pour disposer tellement mon feu , que j'y pusse cuire des pots. Je n'avois aucune idée ni du genre de fourneau dont se servent les potiers , ni du vernis dont ils enduisent la vaisselle , ne sçachant pas que le plomb que j'avois étoit bon pour cela. Mais à tout hasard , je plaçai trois grandes cruches , sur lesquelles je mis trois pots , le tout en forme de pile , avec un gros tas de cendres par-dessous. Je fis à l'entour un feu de bois qui flamboit si bien aux côtés & par-dessus , que dans quelques-tems je vis mes vases tout rouges de part en part , sans qu'il en parut aucun de fêlé. Je les laissai demeurer dans ce degré de chaleur environ cinq ou six heures , jusqu'à ce que j'en aperçus un , qui n'étoit pas fendu à la vérité , mais commençoit à fondre & à couler ; car le gravier qui se trouva mêlé parmi l'argile , se liquéfioit par la violente ardeur du feu , & se seroit tourné en verre si j'eusse continué. Ainsi je tempérerai mon brazier par degrés , jusqu'à ce que les vases commençassent à perdre un peu de leur rouge : & je fus debout toute la nuit , pour avoir l'œil dessus de peur que le feu ne s'abattît trop soudainement. A la pointe du jour je me vis enrichi de trois cruches , qui étoient , je ne dirai pas belles , mais très-bonnes ; & de trois autres pots de terre , aussi bien cuits qu'on le pourroit souhaiter ; l'un desquels avoit reçu un parfait vernis de la fonte du gravier.

Je n'ai pas besoin de dire , qu'après cette expérience je ne me laissai plus manquer d'aucuns vases de terre , qui me pussent être utiles. Mais je puis bien dire une chose , que tout le monde n'est pas obligé de sçavoir , c'est que leur forme étoit extrêmement difforme. Et c'est de quoi l'on ne s'étonnera point , si l'on considère que je n'avois aucun secours , ni aucune méthode fixe pour un tel travail ; me trouvant à peu près dans le cas des enfans , qui font des pâtes avec de la terre grasse ; ou si vous voulez d'une femme qui s'érigerait en pâtissier , sans avoir jamais appris à manier la pâte.

Une chose si petite en elle-même , ne causa jamais de joie qui égalât celle que je ressentis , lorsque je vis que j'avois fait un pot qui souffriroit le feu. Et à peine avois-je eu la patience d'attendre que mes vases fussent refroidis , lorsque j'en mis un sur le feu avec de l'eau dedans , pour me faire bouillir de la viande ; ce qui me réussit parfaitement bien : car un morceau de bouc , que j'avois mis dans le pot , me fit un bon bouillon , bien que je manquasse de gruau , & de plusieurs autres ingrédiens semblables , pour le rendre aussi parfaitement bon que je l'aurois souhaité.

La chose que je desirois avec le plus d'ardeur après celle-là , c'étoit de me pourvoir d'un mortier de pierre , où je pusse piler ou battre du bled. Car pour ce qui est du mou-

lin, c'est une chose qui requiert tant d'art, qu'il ne m'entra pas seulement dans l'esprit d'y pouvoir atteindre. J'étois bien intrigué pour trouver comment je suppléerois à un besoin si indispensable ; en effet, le métier de tailleur de pierre est de tous les métiers celui pour lequel je me sentoie le moins de talent, outre que je n'avois aucun des outils qu'on y emploie. Je cherchai pendant plusieurs jours une pierre qui fût grosse, & qui eût assez de diametre, pour la pouvoir creuser, ou pour en faire un mortier : mais je n'en trouvai aucune dans toute l'Isle, excepté ce que renfermoit le corps des rochers, où faute d'instrumens je ne pouvois ni creuser, ni tailler, ni par conséquent en tirer quoique ce soit. Ajoutez à cela que les rochers de l'Isle n'étoient pas d'une dureté convenable ; mais d'une pierre graveleuse, qui s'émioit aisément, & qui n'auroit pu souffrir les coups d'un pesant pilon, & où le bled n'auroit pu se briser sans qu'il s'y mêlât beaucoup de gravier. Ainsi, ayant perdu beaucoup de tems à chercher une pierre, je désespérai d'y réussir, & pris le parti de me mettre aux champs pour trouver quelque gros billot, qui fût d'un bois bien dur. C'est ce qu'il me fut aisé de trouver ; & prenant le plus gros que je fusse capable de remuer, je l'arrondis, le façonnai en dehors avec ma hache & ma doloire ; ensuite je le creusai avec un travail infini, en y apliquant le feu, qui est le stra-

ragême dont se servent les Sauvages pour former leurs Canots. Après cela je fis un gros & pesant pilon , du bois qu'on appelle bois de fer. Je mis à part ces préparatifs en attendant le tems de ma seconde moisson, après laquelle je me proposois de moudre, ou plutôt de broyer mon bled pour le réduire en farine , & me faire du pain.

Après cette difficulté surmontée , la première qui se presentoit , c'étoit de me faire un sas , ou un tamis , pour préparer ma farine , & la séparer des cosses & du son ; sans quoi je ne voyois pas qu'il fût possible d'avoir du pain. La chose étoit si difficile en elle-même , que je n'avois presque pas le courage d'y penser : en effet , j'étois bien éloigné d'avoir les choses requises pour faire un tamis ; car il ne me falloit pas moins qu'un beau canevas , ou bien quelque autre étoffe transparente pour passer la farine. Ce fut-là pour moi une vraie enclouûre , qui me retint dans l'inaction & dans l'incertitude pendant plusieurs mois. Tout ce qui me restoit de toile , n'étoit que des guenilles : j'avois à la vérité du poil de bouc : mais je ne sçavois ni comment le filer , ni travailler au métier ; quand même je l'aurois sçu , il me manquoit les instrumens propres. Tout ce que je pus faire pour remédier à ce mal , fut que je me rappelai enfin dans la mémoire , qu'il y avoit parmi les hardes de nos mariniers, lesquelles

j'avois sauvées du Vaisseau, quelques cravates faites de toile de coton. C'est à quoi j'eus recours, & avec quelques morceaux de cravates je me fis trois petits fas, mais assez propres pour mon travail. Je ne m'en servis pas d'autres pendant plusieurs années : & nous verrons en sa place ce que je leur substituai, quand la nécessité ou l'occasion se présenterent.

Ensuite venoit la Boulangerie, dont les fonctions devoient s'étendre, tant à pétrir qu'à cuire au four. Mais premierement je n'avois point de levain, & même je n'entrevoyois aucune possibilité d'acquérir une chose de cette nature ; c'est pourquoi je résolus de ne m'en mettre plus en peine, & d'en rejeter jusqu'à la moindre pensée. Pour ce qui est du four, mon esprit étoit en travail pour imaginer les moyens de m'en fabriquer un. A la fin je trouvai une invention qui répondoit assez à mon dessein, la voici : Je fis quelques vases de terre fort larges, mais peu profonds : c'est-à-dire, qu'ils pouvoient avoir deux bons pieds de diametre, sans fournir plus de neuf pouces de profondeur, je les cuisis au feu, comme j'avois fait les autres, & les mis ensuite à part. Or quand je voulois enfourner mon pain, mon début étoit de faire un grand feu sur mon foyer, lequel étoit pavé de briques quarrées, formées & mises à ma façon ; & j'avoue qu'elles n'étoient pas équarries selon les regles de Géométrie.

Lorsque mon feu de bois étoit à peu près réduit en charbons ardents, j'étendois ces charbons au long & au large sur mon âtre en sorte qu'il en fut couvert tout entier, & le laissois de même, jusqu'à ce qu'il fût devenu extrêmement chaud : alors j'en écartois les charbons & les cendres en le balayant bien proprement, puis je posois ma pâte que je couvrois d'abord du vase de terre dont vous avez vu la description, & autour duquel je ramassois les charbons avec les cendres, pour y concentrer, ou même en augmenter la chaleur. De cette manière je cuisois mes pains d'orge tout aussi bien que dans le meilleur four du monde, & non content de faire le Boulanger, je tranchois encore du Pâtissier ; car je me fis plusieurs gâteaux & *poudins* de ris. A la vérité je n'allai pas jusqu'à ce point de perfection que de faire des pâtés, mais quand même je l'aurois entrepris, je ne sçache pas ce que j'aurois pu mettre dedans, à moins que ce ne fût de la chair de bouc ou des volailles : or l'un & l'autre auroient fait triste figure dans un pâté, à moins d'être duement assaisonné.

L'on ne doit point s'étonner si j'avance que toutes ces choses m'occupèrent pendant la plus grande partie de la troisième année de mon séjour dans l'Isle : car il est à remarquer qu'il y eut plusieurs intervalles de tems que j'employois à vaquer aux mois-

sons & à l'Agriculture. En effet, je coupai mon bled dans la bonne saison, le transportai au logis du mieux que je pus, & en conservai mes épis dans mes grands paniers, jusqu'à ce que j'eusse le loisir de les égrener entre mes mains; parce que je n'avois ni aire ni fléau pour les battre.

Mais à présent que la quantité de mes grains augmentoit, j'avois véritablement besoin d'élargir ma grange pour les loger; car mes semailles avoient été suivies d'un si gros rapport, que ma dernière récolte monta à vingt boisseaux d'orge, & tout au moins à une pareille quantité de ris; si bien que dès-lors je me voyois en état de vivre à discrétion, moi qui depuis long-tems faisoit abstinence de pain: c'est-à-dire, depuis que je n'avois plus de biscuit, je voulus voir aussi quelle quantité de bled me suffiroit pour une année, & si je ne pourrois pas me passer avec une seule semaille.

Tout bien considéré je trouvai que quarante boisseaux étoient tout autant que j'en pouvois consommer dans un an. Ainsi je résolus de semer chaque année la même quantité, que j'avois semée la dernière fois, espérant qu'elle me fourniroit du pain en assez grande abondance.

Tandis que ces choses se passoient, vous pouvez bien vous imaginer que mes pensées roulerent souvent sur la découverte que j'avois faite de la terre située vis-à-vis de l'Isle; & je ne pouvois, que je ne sentisse quelque

secrète impulsion de m'y voir débarqué, considérant que le Pays où je me voyois, étoit inhabité; que celui auquel j'aspirois étoit dans le Continent; & que de quelque nature qu'il fût, je pourrois delà passer outre, & trouver quelque moyen de m'affranchir de ma misère.

Dans tous ces raisonnemens je ne faisois point entrer en ligne de compte les dangers auxquels m'exposeroit une telle entreprise: celui entr'autres de tomber entre les mains des Sauvages, mais des Sauvages plus cruels que les Tigres, & les Lions d'Afrique; parce que ce seroit un miracle s'ils ne me massacraient point, ou qui plus est, s'ils ne me dévoreroient en cas qu'ils reconnussent mes traces. Je me ressouvenois encore d'avoir ouï dire que les habitans des Côtes des Caribes étoient 'Antropophages, ou mangeurs d'hommes, & je sçavois par la latitude, que je ne pouvois pas être fort éloigné de ce Pays-là. Que supposé que ces Peuples ne fussent point Antropophages, je n'en courois pas moins le danger d'en être tué, s'ils venoient à m'attraper, puisque ç'avoit été le sort de plusieurs Européens avant moi, quoiqu'ils fussent au nombre de dix, quelquefois même de vingt personnes: à plus forte raison devois-je craindre pour moi, qui me voyois seul, & incapable par conséquent de faire une longue défense. Toutes ces choses, dis-je, que j'aurois dû

considérer mûrement, & qui dans la suite me firent faire bien des réflexions, ne m'entrèrent pas seulement dans l'esprit au commencement ; mais j'étois entièrement possédé du desir de traverser la mer pour prendre terre de l'autre côté.

C'est alors que je regrettai mon garçon Xuri, & le grand Bateau, qui singloit avec une voile latine, ou triangulaire, sur lequel j'avois navigué environ onze cens milles le long des Côtes d'Afrique : mais ces regrets n'aboutissoient à rien. Et il me vint en pensée d'aller visiter la chaloupe de notre Bâtiment, laquelle, après notre Naufrage, avoit été portée par la tempête bien avant sur le rivage, comme je l'ai déjà dit. Je la trouvai cette seconde fois à peu près dans la même situation, quoiqu'un peu plus loin que la première ; & elle étoit presque tournée sens dessus dessous, flanquée contre une longue éminence de gros sable, où la violence des vents & des flots l'avoient portée & laissée tout-à-fait à sec.

Si j'avois eu quelqu'un pour m'aider à la radouber, & la lancer ensuite dans la mer, elle m'auroit bien pu servir, & me porter aisément au Brezil : mais j'aurois pu prévoir qu'il m'étoit aussi impossible de la retourner, & de la poser sur sa quille, que de remuer l'Isle. Quoiqu'il en soit, je m'en allai dans les bois, où je coupai des leviers & des rouleaux que j'aportai à l'endroit du Bateau, résolu d'essayer ce que

je pourrois faire ; me persuadant que si je le pouvois une fois dégager de là , il ne me seroit pas difficile de réparer les dommages qu'il avoit reçus , & d'en faire un bon Bateau , avec lequel je pourrois sans scrupule me hasarder sur mer.

A la vérité je ne m'épargnai aucunement dans ce travail infructueux ; & je pense que je n'y consumai pas moins de trois ou quatre semaines de tems. Mais enfin voyant que mes forces étoient trop petites pour relever un si pesant fardeau , je me mis à creuser par dessous , & à employer la voie de la sape pour le faire tomber , plaçant en même tems plusieurs piéces de bois pour le ménager tellement dans sa chute , qu'il pût tomber sur son fond.

Mais j'eus beau faire tous mes efforts , il ne me fut point possible ni de le redresser , ni même de me pouvoir glisser dessous , bien éloigné de l'avancer vers l'eau : ainsi je me vis contraint de me désister de mon projet ; & cependant , chose étrange ! tandis que les espérances que j'avois conçues de mon Bateau s'évanouissoient , la demangeaison de m'exposer sur mer , pour gagner le Continent , m'éguillonnoit de plus en plus , à mesure que la chose paroïssoit le moins possible.

Sur cela je me mis à faire réflexion si , sans le concours d'instrumens & de personnes , il ne me seroit point possible de

me faire , avec le tronc d'un arbre , un Canot ou une Gondole , semblable à celles que font les Habitans originaires de ce Pays-là. La chose me parut non-seulement praticable , mais encore facile , & l'idée seule d'un tel projet , jointe à ce que je m'imaginois d'avoir plus de commodités que les Negres & les Américains pour une telle exécution , me repaissoit agréablement. Mais d'un autre côté je ne faisois nulle attention aux inconvéniens particuliers , qui me viendroient à la traverse de plus qu'aux Américains : entr'autres , par exemple , le défaut d'assistance de qui que ce fût , pour remuer mon Canot , quand une fois il seroit achevé , & pour le transporter à la mer : obstacle beaucoup plus difficile pour moi à surmonter , que le manquement de tous les outils ne l'étoit pour ces Sauvages. Car à quoi me servoit-il , qu'après avoir choisi dans les bois un arbre d'une vaste grandeur , je pusse l'abattre avec un travail infini , ensuite le charpenter & façonner en dehors avec mes outils pour lui donner la figure d'un Bateau , de plus le brûler ou le tailler en-dedans , pour le rendre creux & complet ? A quoi , dis-je , me servoit tout cela , s'il me le falloit à la fin précisément laisser dans l'endroit où je l'avois trouvé , faute de le pouvoir lancer dans l'eau ?

Il semble d'abord que je ne pouvois pas avoir présenté à mon esprit la moindre idée

de l'état où je me trouvois, en travaillant à faire ce Bateau, à moins de considérer en même-tems comment je le mettrois en mer. Mais le desir ardent de me mettre dessus, pour traverser jusqu'à la Terre-ferme, qui paroissoit de l'autre côté, captivoit tellement tous mes sens, que je n'eus pas loisir de songer une seule fois aux moyens de l'ôter de dessus la terre où il étoit. Et sans doute qu'il m'auroit été incomparablement plus aisé de lui faire faire l'espace de quarante-cinq mille sur mer, que celui d'environ quarante-cinq brasses, qu'il y avoit du lieu où il gissoit sur terre, à celui où il auroit pû être à flot.

Je fis l'action la plus insensée qu'un homme puisse faire, à moins d'avoir perdu le sens commun, lorsque je me mis à travailler à ce Bateau. Je m'aplaudissois de former un tel dessein, sans déterminer si je serois capable de l'exécuter, non que je ne pensasse quelquefois à la difficulté de lancer mon Bateau; mais c'étoit une matiere que je n'aprofondissois point, & je terminois tous mes doutes par cette solution extraordinaire, *ça, ça, disois-je en moi-même : Faisons-le seulement ; & quand une fois il sera achevé, nous trouverons dans notre imagination le moyen de le mouvoir, & de le mettre à flot.*

Cette méthode étoit diamétralement opposée aux regles du bon sens, mais en-

fin mon enrêtement avoit pris le dessus ; & je me mis à travailler. Je commençai par couper un Cedre. Je doute si le Liban en fournit jamais un pareil à Salomon , lorsqu'il bâtissoit le Temple de Jérusalem. Le diametre de cet arbre étoit par le bas & près du tronc , de cinq pieds & dix pouces : de-là il prenoit quatre pieds & onze pouces , sur la longueur de vingt - deux pieds , ensuite il alloit en diminuant jusqu'au branchage. Ce ne fut pas sans un travail immense que j'abattis cet arbre ; car je fus assidu pendant vingt jours à hacher & à tailler au pied. Je fus quinze jours de plus à l'ébrancher & en trancher le sommet vaste & spacieux ; à quoi j'employai haches & besaïgues , & tout ce que la charpenterie me pouvoit fournir de plus puissant , joint à toute la vigueur dont j'étois capable. Il me coûta un mois de travail à le façonner , & à le raboter avec mesure & proportion , afin d'en faire quelque chose de semblable au dos d'un Bateau , tellement qu'il pût flotter droit & comme il faut. Je ne mis guere moins de trois mois à travailler le dedans , & à le creuser jusqu'à ce point , que d'en faire une parfaite Chaloupe. Je vins même à bout de ce dernier article , sans me servir de feu & d'aucune autre voie que celle du marteau , du ciseau , & d'une assiduité au travail , que rien ne pouvoit ralentir , jusqu'à

ce que je me visse possesseur d'un Canot fort beau, & assez grand pour porter aisément vingt-six hommes, & par conséquent suffisant pour moi & toute ma cargaison.

Quand j'eus achevé cet ouvrage, j'en ressentis une joie extrême, & à la vérité c'étoit le plus grand Canot, ou la plus belle Gondole que j'eusse vue de ma vie, bâtie d'une seule piece. Mais aussi je vous laisse à penser combien de rudes coups j'avois été obligé de fraper. La seule chose qui me restoit à faire, c'étoit de le mettre en mer; & s'il m'eût été possible d'exécuter ce dernier point, je ne fais nul doute, que j'aurois entrepris le Voyage du monde le plus téméraire, & où il y auroit eu le moins d'aparence de pouvoir réussir.

Mais toutes les mesures que je pris pour le lancer dans l'eau, avortèrent, quoiqu'après m'avoir coûté un travail infini. Il n'étoit cependant pas éloigné de la mer de plus de deux cens verges; mais le premier inconvénient qui intervenoit, c'est qu'il y avoit une éminence à mon chemin delà à la Baye. Cet obstacle ne m'arrêta point; je résolus de le lever entièrement avec la bêche, & même de faire tant, que réduire la hauteur en pente. J'entrepris la chose, & ne sçaurois dire combien je me peiné prodigieusement pour cela: il ne falloit pas avoir en vue un Trésor moins précieux que celui de ma liberté, pour me

soutenir dans une telle rencontre. Mais quand j'eus aplani cette difficulté, je ne m'en vis pas plus avancé, car il m'étoit aussi impossible de remuer ce Canot-ci, que l'autre Bateau dont j'ai déjà parlé.

Alors je mesurai la longueur du terrain, & formai le projet de creuser un bassin ou un canal, pour faire venir la mer jusqu'à mon Canot, puisque je ne pouvois pas faire aller mon Canot jusqu'à la mer. Je commençai l'ouvrage sans délai, & dès le commencement, venant à calculer quelle en devoit être la profondeur, quelle largeur, & quelle seroit ma méthode pour le vuidier, je trouvai qu'avec tous les aides que je pouvois avoir, & que je ne devois pas aller chercher hors de moi-même, il me faudroit bien dix ou douze ans de peine & de travail, avant de l'avoir achevé; car le terrain étoit si élevé, que mon bassin projeté auroit dû être profond de vingt-deux pieds pour le moins dans l'endroit le plus distant de la mer. Ainsi je me désistai encore de ce projet, quoiqu'avec bien de la répugnance.

Cela me donna un chagrin sensible, & me fit sentir, mais un peu tard, quelle folie il y a à entreprendre un ouvrage avant d'en avoir calculé les frais, & sans peser avec justesse, si les difficultés qui se rencontrent dans l'exécution, ne sont pas au-dessus de nos forces.

Au milieu de cette dernière entreprise, je finis la quatrième année de mon séjour dans l'Isle, & j'en célébrai l'Anniversaire avec la même dévotion, avec autant de sujet de consolation, que je l'avois fait les années précédentes. Car par une étude constante de la Parole de Dieu, par l'application que j'en faisois à moi & à ma condition, par le secours de la grace, j'acquis une science différente de celle que je possédois auparavant : déjà je m'entretenois de toutes autres notions des choses. Je regardois le monde comme une terre étrangère, où il n'y avoit pour moi aucun établissement à faire, où il n'étoit rien qui pût être l'objet de mes espérances, non plus que de mes desirs : en effet, je n'avois plus de commerce avec ce monde ; & selon toutes les apparences, je n'en devois jamais plus avoir. Il me sembloit que je le pouvois regarder dès-lors comme nous le regarderons peut-être en l'autre monde, je veux dire comme un lieu où j'avois autrefois vécu, mais d'où j'étois sorti ; & véritablement je pouvois bien dire ce qu'Abraham disoit au mauvais Riche dans la Parabole de l'Evangile : *Il y a un abyme de séparation entre toi & moi.*

En premier lieu, je croyois me pouvoir féliciter à bon droit, de ce qu'une puissante barrière me garantissoit suffisamment des maux contagieux du siècle. Je ne redoutois

ni la convoitise des yeux , ni l'orgueil de la vie. Je n'avois rien à convoiter , parce que je possédois déjà toutes les choses dont j'étois actuellement capable de jouir : j'étois le Seigneur du lieu ; je pouvois même , si bon me sembloit , me donner le titre de tout le Pays ; car tout étoit soumis à ma puissance ; par - tout j'exerçois un empire despotique ; point de rival , point de compétiteur pour me disputer le commandement ou la souveraineté : j'aurois pu amasser des magasins de bled , mais ils ne m'auroient été d'aucun usage , & c'est pour cela que je n'en faisois croître qu'autant que j'en avois besoin. Je pouvois avoir des tortues à discrétion ; mais il me suffisoit d'en prendre une de tems en tems , pour fournir abondamment à mon nécessaire. J'avois assez de merrein pour construire une flotte entière ; & quand ma flotte auroit été bâtie , j'aurois pû faire d'assez copieuses vendanges pour la charger de vins & de raisins secs.

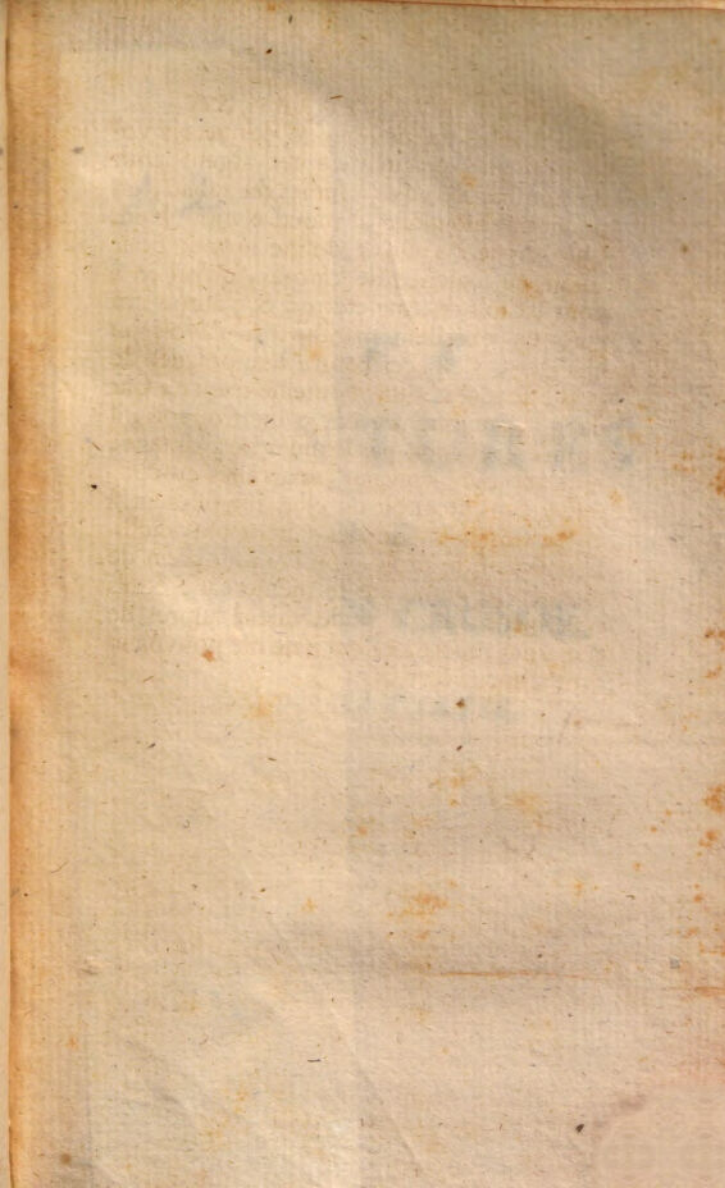
Mais les choses dont je pouvois faire usage étoient les seules qui eussent de la valeur chez moi. Il ne me manquoit rien de tout ce qui en étoit nécessaire pour ma nourriture & pour mon entretien : eh ! de quoi m'auroit servi le surplus : Si j'eusse tué plus de viande que je n'en pouvois manger , il auroit fallu l'abandonner au chien , ou aux vers. Si j'eusse semé plus de bled que je

n'en pouvois consommer, il se feroit gâté. Les arbres que j'avois abattus, restoient épars sur la terre pour y pourrir : car je n'avois besoin de feu que pour faire ma cuisine.

En un mot, la nature des choses & l'expérience même me convinquirent, après de justes réflexions, qu'en ce monde-ci les choses ne sont bonnes, par rapport à nous, que par l'usage que nous en faisons, & que nous n'en jouissons ni plus ni moins qu'autant que nous nous en servons, à la réserve néanmoins de ce que l'on peut amasser en tems & lieu pour exercer la libéralité envers les autres. Qu'on mette à la place où j'étois, par exemple, l'harpagon du monde le plus complet, je soutiens qu'il sera bientôt guéri du péché d'avarice qui le possède. En effet, j'avois du bien par-dessus les yeux, & je ne sçavois qu'en faire. Je ne pouvois rien désirer de plus, excepté seulement quelques petites bagatelles qui me manquoient, & qui m'auroient été d'un grand secours. J'ai déjà fait mention d'une somme que j'avois pardevant moi, tant en or qu'en argent, & qui montoit à peu près à trente-six livres sterling : hélas ! que ce meuble étoit inutile pour moi, qu'il attiroit peu mon attention ! c'étoit à mes yeux quelque chose de moindre que de la boue, & je n'en faisois pas plus de cas que d'usage. Je me disois sou-

vent à moi-même, que je donnerois volontiers une poignée de cet argent pour un nombre de pipes à fumer du tabac, ou pour un moulinet à moudre mon bled. Que dis-je ? j'aurois donné le tout pour autant de semence de carotes, qu'on en a pour six sols en Angleterre ; & j'aurois cru faire un excellent marché, si j'avois pu changer ces especes contre une poignée de pois, de fèves & une bouteille d'encre. Car dans la conjoncture où je me trouvois, il ne m'en revenoit pas le moindre avantage, ni la moindre douceur ; mais elles croupissoient dans un tiroir où elles moisissoient à cause de l'humidité des saisons pluvieuses. Et même si le tiroir avoit été tout plein de diamans, ç'auroit été le même cas, & ils n'auroient été de nulle valeur auprès de moi, par rapport à ce qu'ils ne me pouvoient être d'aucun service.

Fin de la premiere Partie.



ADVENTURES

ROBINSON CRUSOE

BY DANIEL DEFOE

ADVENTURES

JOHN LARSON CRUSOE

ALONSO DE PARRA